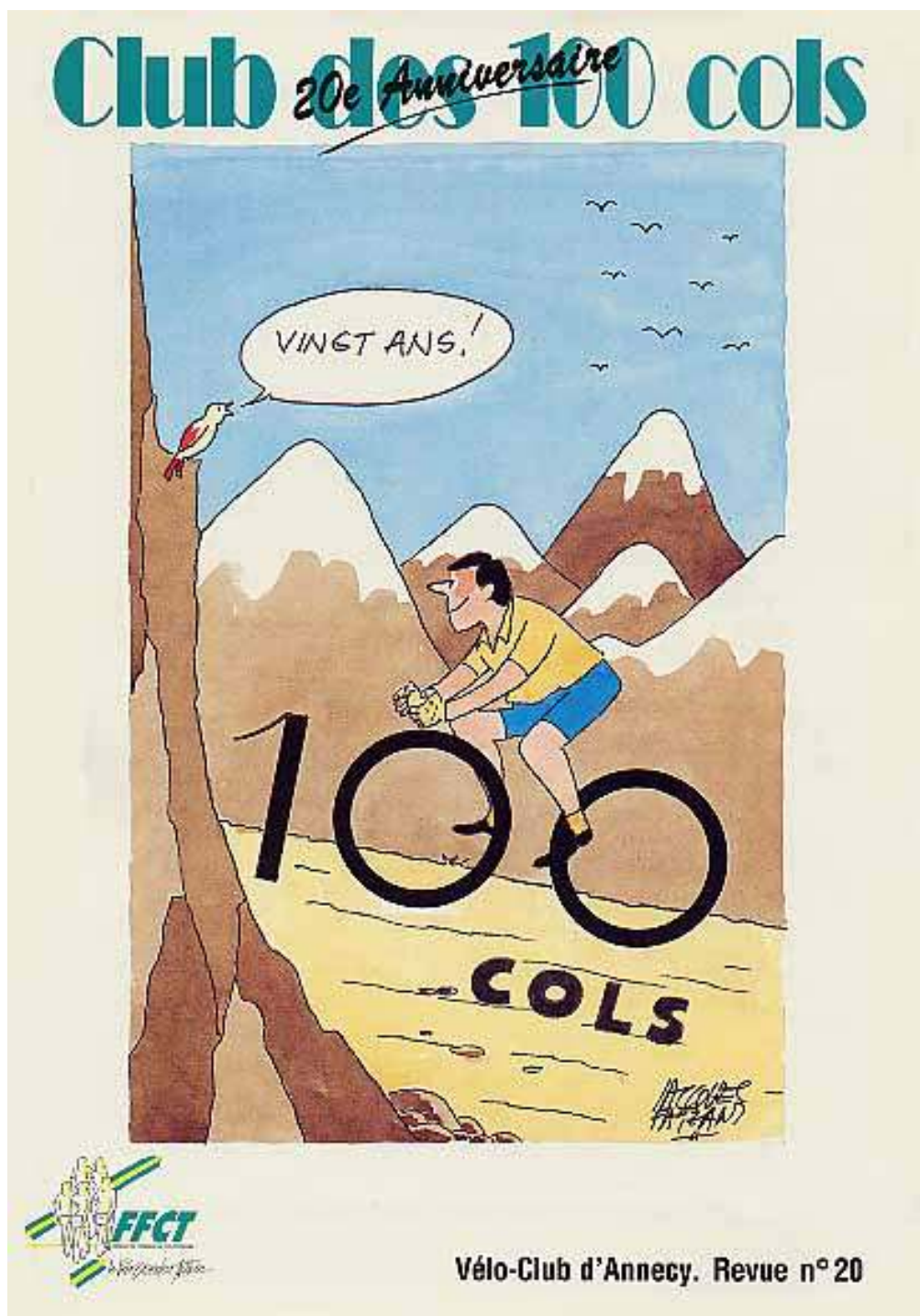


# REVUE N°20, 1992



## SOMMAIRE

UN MERVEILLEUX BIJOU .....	3
20 ANS APRES... 20 ANS DÉJÀ ! .....	4
Chasse aux cols oubliés.....	5
Chasse aux cols oubliés... point de vue en guise de réponse.....	7
Lettre ouverte à JEAN-CLAUDE KILLY et MICHEL .....	8
BARNIER .....	8
P.P.H. (passera pas le HOUNTEREDE).....	9
TEGUCIGALPA - HONDURAS.....	10
A l'affût du moindre col.....	10

A propos des plus de 2000 m, une cyclote «100 COLS» propose .....	11
Le curé de BOGOTA.....	12
De CHAMBERY au LUITEL, la rayonnante route des «100 cols».....	14
Impressions de Corse (par l'intermédiaire d'un .....	15
abécédaire).....	15
Que sont mes amis devenus ? .....	16
En passant par le Luitel.....	17
Mon centième col à plus de 2000 m.....	18
Plus haut, plus fort .....	19
Cent cols... pour quoi faire ?.....	20
Rencontres inattendues sur la route des cimes .....	21
A vos Michelin pour enchaîner les cols déchaînés.....	22
Le collet de Maloir .....	23
Un BCMF en famille : tout à fait possible .....	24
A Auxi-le-Château, on a inauguré le col des Six .....	25
Chemins.....	25
SAINT-GAUDENS.....	26
Quand on aime on ne compte pas .....	29
Insoutenable légèreté .....	30
J'ai même monté le col de Vac ! .....	31
Mon bouquet d'or .....	32
Liberté 2000 .....	33
Variante par l'Essaure.....	34
Petit col devenu grand .....	35
Tomber dans le panneau.....	36
Cols du Hoggar.....	37
Le cyclotourisme à l'état pur .....	39
Ah ! Ce poumon !.....	40
Le mot de Fernand GOMILA .....	40
Souvenirs.....	41
Le vélo, le plat pays et la montagne .....	43
A mes amis randonneurs.....	49
Mes premiers cent cols.....	50
Les Roques Blanches .....	53
Le pas du dinosaure .....	54
A la recherche des cols pyrénéens .....	55
Marin d'eau douce .....	56
L'inauguration.....	57
J'accuse .....	59
Variantes au pays des génies (*).....	60
CHASSEUR !!! CYCLO !!!.....	62
Pancarte... ou pas pancarte ?.....	63
Le Parpaillon... un rêve ?.....	65
Le millième col .....	67
Le col des 7 frères, un pèlerinage aux sources.....	69
Conte de Noël,.....	70
Le col.....	72
De l'Ardèche à la Savoie .....	73
Conversion.....	74
Voyage itinérant.....	76
Lettres de globe-trotter .....	78
Maintenant j'ai peur .....	79
L'Ardèche aux mille visages .....	80
Balade dédiée aux sexagénaires... et plus .....	82
A bras raccourcis.....	83
Sur les traces d'Eddius .....	86
Treize à la douzaine .....	88

# UN MERVEILLEUX BIJOU

Quel grand bonheur pour moi de signer, une fois encore, l'éditorial de la revue des 100 cols. Cette année, année de nos vingt ans, je tiens à dire à TOUS, combien cette Confrérie demeure un îlot de loyauté, de qualité, d'esprit de tolérance et de bonheur, Tous les jours, j'ai la preuve, que la quasi totalité des membres de la Confrérie sont «quelque part» des hommes et des femmes exceptionnels.

Connaissant bien le monde du sport, mieux le monde du cyclotourisme, je savais déjà, qu'en général, les pratiquants sportifs et en particulier les adeptes du cyclotourisme possédaient des ressources morales qui, dans la vie sociale ou professionnelle les distinguent des autres. J'ai la certitude désormais que le franchissement de 100, puis 200, 500, voir un millier de cols apporte à celui ou celle qui le réalise un état d'esprit qui en fait un être différent.

Tous nos membres sont animés d'une énergie, d'un caractère et d'un esprit leur donnant, pour la plupart un rôle de moteur dans leur profession ou dans leur vie sociale ou associative.

Dirigeant un tel groupe j'ai appris à votre contact et à vos innombrables lettres, cartes, textes, remarques pertinentes ou impertinentes à mieux construire ma vie, à mieux accepter les différences et à militer de plus en plus pour le métissage de la culture, des formations, des nations et des idées. Je souhaite que notre Confrérie continue à vivre en reflétant une certaine idée du sport et du respect des autres. Notre fête du 11 juillet au Col du LUITEL veut être la traduction de cet état d'esprit. Si ce style existe et je le rencontre tous les jours, je n'oublierai jamais que Jean PERDOUX a eu l'idée de la Confrérie et à ce titre il mérite notre reconnaissance.

Par ailleurs les dirigeants du VELO-CLUB d'ANNECY, ont toujours, depuis vingt ans accepté cette autonomie et ce développement. Merci à Jean PRICAZ, Manu GRIVAS, Jean-François LANCIAN, Michel COUTY et René CINTI anciens et président actuel du V.C.A. Par ailleurs notre fédération la F.F.C.T, sous l'impulsion de ses dirigeants actuels a reconnu notre Confrérie comme faisant partie du patrimoine fédéral. C'est la garantie de la pérennité de nos actions. Cette appartenance nous oblige à rester fidèle aux principes et aux valeurs simples nous régissant depuis vingt ans.

Je vous offre à tous et à toutes mes plus chaleureuses amitiés et vous donne rendez-vous sur la route ou ailleurs. Pourquoi pas en ALSACE, à ROUFFACH au mois d'AOUT, et bien entendu le 11 Juillet au col du LUITEL, si Dieu le veut !

Henri DUSSEAU

# 20 ANS APRES... 20 ANS DÉJÀ !

En vélo, la lumière ou la bourrasque vous cingle, le dernier kilomètre parfois vous «gifle». Notre «esprit» depuis 20 ans chez les 100 Cols est celui qui résulte d'une association du coeur et des jambes.

Pédaler en montagne c'est se libérer, c'est filer dans le vent, c'est aimer partager un instant et une joie. Pendant toute cette période notre confrérie a montré qu'elle pouvait être cette motivation où le corps et l'esprit trouvent leur compte, mais aussi la structure où se retrouvent des hommes et des femmes prêts à partager une certaine forme de philosophie et surtout l'amitié.

Quelle chance d'avoir conservé intact notre premier règlement; il était simple, il était fondé sur la confiance et l'honnêteté, qualités essentielles qui donnent encore aujourd'hui à notre rassemblement son éthique et son succès.

Cher Henri Dusseau, cher ami, merci de perpétuer, de faire vivre cette idée.

Tu es aujourd'hui le responsable d'un club de près de 3500 membres, tu es le chef de cette «entreprise» qui reçoit le plus de courrier de ton village, tu as compris qu'il fallait à la fois gérer d'une façon moderne et humaine ce mouvement mais aussi lui conserver son authenticité et sa simplicité.

Quelle chance nous avons chez les 100 cols d'avoir des dirigeants comme Henri et son équipe !

Quelle chance nous avons de vous avoir, vous cyclos, capables de musarder ou de cueillir des fruits sauvages dans l'ascension de «muletiers» ou vous, cyclistes qui dans la conquête des sommets font circuler leur sang ou leur fougue pour un combat ou DAME NATURE ne laisse jamais violer ses principes. Dirigeant «cyclo», comme beaucoup d'entre vous pendant ces 20 années d'échanges, ces 20 ans d'enrichissement, j'ai eu la chance de partager votre bonheur de collectionneurs, d'aventuriers, d'amoureux d'une nature qui, hélas, sous la pression de l'automobile nous échappe chaque jour davantage.

Chers amis 100 cols merci encore de votre fidélité, de votre amitié.

La pratique de la bicyclette en montagne nous offre à tous des «instants». Le club des 100 cols lui, concrétise ce plaisir que les hommes ont de se retrouver, de se regrouper.

Le plaisir de profiter ensemble des joies du partage d'un même idéal, d'une même passion.

Je sais comme vous que quelquefois dans certains cols le divertissement fait place à la corvée mais après tout n'est-ce pas cela la vie ?

C'est en gravissant avec un groupe d'amis chambériens, il y a plus de 20 ans, ce magnifique col de LUITEL près de CHAMROUSSE que j'ai imaginé notre «confrérie».

Mes amis venez ce samedi 11 juillet nous rejoindre dans cet endroit exceptionnel, nous vous y attendons, nous fêterons ensemble dans la joie ce 20ème anniversaire.

Merci à tous pour votre fidélité et votre amitié.

Jean Perdoux

N°1, le 25/02/92

# CHASSE AUX COLS OUBLIÉS

Les membres du club des «Cent Cols» qui ont collaboré avec Robert Chauvot pour l'élaboration du 'Catalogue des cols routiers' de France, d'Andorre, de Belgique et de Suisse ont fait un travail vraiment utile.

Ne pourrait-on aller plus loin ? Dans chacun de nos pays, des lieux-dits anciens s'évanouissent régulièrement et à jamais parce que les «anciens» qui en avaient reçu l'héritage oral de leurs pères disparaissent en emportant avec eux leurs noms. La Confrérie pourrait participer à l'action de sauvetage de la mémoire du passé à propos de son pôle principal d'attraction : les cols.

Chaque cyclo qui a bourlingué en montagne en suivant des sentiers, des chemins ou des routes se rappelle avoir franchi des cols sans nom, ou du moins des cols n'ayant pas ou plus de panneau indicatif, ne se trouvant pas nommés sur les cartes IGN, Michelin ou autres. Certains pourtant portent un nom cité dans les livres de géographie, d'histoire ou de tourisme local. D'autres encore se situent dans une localité et ne sont pas répertoriés alors que certains le sont.

Partons donc pour un petit 'safari', non d'animaux sauvages, mais de cols oubliés.

Lorsque cet été j'ai franchi le point 80 16 084 104 nommé le «Cap de Coste» je me suis étonné de ne pas le trouver comme col sur les cartes et dans le «Guide Chauvot». Par contre je me suis félicité de le trouver dans le catalogue des cols routiers. (\*)

Chacun connaît l'ancien tunnel qui était jusqu'il y a quelques années le col du Galibier, le tunnel du Parpaillon, le tunnel du col de Menée, celui de Marquaires... Ces tunnels sont tous considérés comme cols alors que le col géographique se trouve plus haut. Pourquoi n'en est-il pas de même pour d'autres, comme pour le tunnel routier d'Alzon dans le Gard ?

La D999 quitte Alzon sur la Vis et monte en direction du Vigan. Elle franchit par le 'tunnel routier' le passage entre le Roc de Berdu (824 m) au nord et deux sommets au sud (780 et 889 m) avant de plonger vers la vallée de l'Arre. L'entrée du tunnel se situe à l'altitude de 641 m et sa sortie à environ 680 m au point 80 15 093 116.

Au même endroit, une petite route, la D 158c quitte la D 999 peu avant l'entrée ouest du tunnel et passe au col géographique (80 15 093 114) à une altitude d'environ 720 m près du lieu-dit Boucaret (carte IGN 1/25 000 n° : 2641 E)

Des cols se trouvent à l'intérieur de certaines localités et prennent parfois le nom de celles-ci, parfois récemment comme le col de l'Alpe aux Deux Alpes, le col de Saint Jean de Sixt, le col des Gets... Pourquoi pas d'autres ?

La D 153 venant du col de Bantarde franchit le ruisseau de l'Esclapart à 504 m d'altitude au lieu-dit Aigue Vive puis remonte jusqu'au croisement avec la D290 à la sortie de Saint Roman de Codières à une altitude de 623 m au point 80 17 003 096. Ce passage se situe entre la montagne de la Fage qui culmine à 922 m au sud et le Serre de Cambon à 799 m d'altitude au nord. La D153 replonge ensuite vers Sumène sur le Rieutord.

La D61 monte de la vallée du Gardon de Sainte-Croix vers Le Pompidou où elle croise la D9 c'est-à-dire la Corniche des Cévennes au point 80 06 064 226 au centre de la localité entre des sommets à 1050 m et 1064 m surplombant le village à l'O-NO et à 914 m au SE. Cette départementale descend ensuite vers le Gardon de Saint-Jean et Saint-André-de-Valborgne.

Dans le livre: «Montagne noire en Languedoc» on lit aux pages 222 et 223 les lignes suivantes : «S'amorçant par une belle rampe à la sortie de Mazamet, la nationale 118, route d'Albi en Espagne, dominée un moment par l'éperon rocheux aux belles ruines de Saint-Sauveur (église fortifiée du XIIème siècle) et l'ancienne place forte d'Hautpoul, s'ouvre sur le barrage des Montagnes, dans un décor de broussailles, bruyères,

genêts et ajoncs. Si on le désire, par les landes de Lacalmille et les bergeries, on pourra s'enfoncer dans la vaste forêt et gagner le signal de Montaud à 1021 m. Taillée dans la verdure, de sinuosités en sinuosités, escortée de pins, de chênes, d'épicéas, la route atteint à 800 m d'altitude le col des Martyrs, juché sur les deux versants de la montagne au-dessus des gorges, sources de l'Orbiel. Ce sera ensuite la descente sur le versant méditerranéen, parallèlement à une longue faille aux pentes couvertes de châtaigneraies». (Montagne Noire en Languedoc de Bernard Blancotte aux éditions le Livre d'oc, Sarlat 1970 pour la RD Diffusion de Toulouse).

J'ai franchi ce col il y a quelques années et comme l'indiquent les lignes écrites par Bernard Blancotte, la D 118 monte de Mazamet en direction de Carcassonne et franchit un passage d'une certaine longueur à 800 m d'altitude entre le Pic de Montaud (1031 m sur Michelin) au nord et la Garnison (969 m) au sud près du hameau les Martyrs (la plaque indicatrice : «Les Martyrs» est bien en place). C'est ensuite la descente vers Carcassonne.

Suivant le conseil de Bernard Lavieville d'Amiens dans la revue des «Cent Cols» de 1991 qui cite un texte du «Guide Bleu Champagne-Ardenne à propos du col de la Haisette, je me suis rendu à l'endroit même. La N914 monte de Vresse au confluent de la Semois et du ruisseau du Moulin vers Bouillon pour rejoindre la N945 sous la plaque indicatrice 'La Haisette'. Cet endroit situé à 280 m d'altitude (carte Michelin 53 19 67 114 pour le nord de la France ou 214 15 073 116 pour le sud de la Belgique) se trouve entre un sommet de 319 m au sud et un autre de 382 m au nord. La N 945 descend alors vers Alle-sur-Semois.

Le col de la Haisette ou Haizette n'est par contre pas le second col belge mais bien le huitième et... il y en a bien d'autres !

Si chacun voulait noter avec exactitude les 'cols oubliés' et chercher à connaître le nom traditionnel, «d'usage constant et loyal» comme on dit pour le bon vin, de chacun de ceux-ci la toponymie se verrait enrichie de noms sauvés de l'oubli ... et les cyclo-grimpeurs encore plus heureux.

N.D.L.R.

(\*) : Le «Catalogue de cols routiers» (paru en 1991) reprend l'ensemble des cols de cette catégorie publié dans le 'guide Chauvot» complété par les additifs 1 à 9. Le 'Cap de Coste' a été homologué dès 1983 dans l'additif n°1.

Philippe et Paul Gilson  
Rixensart - Belgique



# CHASSE AUX COLS OUBLIÉS... POINT DE VUE EN GUISE DE RÉPONSE.

L'article écrit par Philippe et Paul Gilson concernant les cols oubliés qu'il conviendrait de réhabiliter m'a semblé très intéressant et il mérite, je pense, qu'on s'y arrête un moment.

Je suis sensible à l'argument selon lequel le club des Cent Cols : «pourrait participer à l'action de sauvetage de la mémoire du passé». Il est parfaitement exact que : «des lieux-dits... s'évanouissent... parce que les «anciens» qui en avaient reçu l'héritage oral de leurs pères disparaissent et emportent avec eux leurs noms».

Nous pouvons en dire autant des langues régionales, des coutumes, du folklore, de certains métiers, voire d'un certain savoir, bref, d'une culture locale exceptionnellement riche dont nous ne contemplons aujourd'hui que les vestiges. Les années 70 et 80 ont été marquées par la volonté de réhabiliter, de sauver de l'oubli tout ce patrimoine. Les langues régionales s'enseignent à nouveau, quant aux traditions elles assurent le succès des écomusées qui fleurissent un peu partout. Dans un monde en perpétuelle mutation nous avons furieusement besoin de racines.

Personnellement, j'ai toujours pensé que le club des Cent Cols n'était pas seulement une association de joyeux escaladeurs de cols (ce qui est fort respectable !) mais aussi le conservateur d'un patrimoine à composantes historiques, géographiques, culturelles. Après tout, qui d'autres que nous, recherchent, répertoire, classent des lieux-dits aux noms magiques de cols ? Des noms souvent chargés d'histoire comme ces cols cévenols évoquant la guerre des «Camisards»: col de Penedis ou col de Clerguemort. Si, un jour, certains de ces cols disparaissaient de la mémoire des Anciens, si les cartes n'en portaient plus mention, alors nos listes dressées avec passion seraient là pour en témoigner. Oeuvre culturelle ? De bien grands mots, direz-vous, mais pourquoi pas ?

Se plonger dans le passé nécessite méthode et prudence.

Premier écueil à éviter: faire naître un col parce que le lieu s'y prête. Un sympathique col géographique emprunte alors, sans vergogne, le nom du hameau voisin ! Et quand il y a deux hameaux lequel choisit-on ? Ou alors, selon les cas, on forge un nom de toute pièce pour le nouvel élu. Ceci correspond à la confection d'un faux, comme il y a des faux tableaux ou de la fausse monnaie et nous sommes loin de l'idée de patrimoine à réhabiliter qui doit guider notre action. Dans ces cas-là (peu nombreux il est vrai) je proposerais que le col soit appelé fièrement : «Col des Cyclotouristes». Cela me semblerait plus honnête et chacun y trouverait son compte.

Deuxième écueil : la lecture d'un guide récent ou d'un vieux grimoire permet de dénicher la présence d'un col. Le cas est très fréquent. Cependant, il faut savoir que la magie de l'écrit est très trompeuse. De même que ce n'est pas forcément vrai si c'est écrit dans le journal, un col n'existe pas forcément lorsque son nom se niche dans les pages d'un seul et unique document ! Il faut pouvoir recouper plusieurs sources, je dirais même qu'une enquête sur le terrain s'impose. Les habitants du coin connaissent-ils ce col oublié tous ? Lui donnent-ils le même nom ? Prenons un exemple simple dont l'argument m'est fourni par une lettre d'un cyclo reçue ce jour: le col d'Issor dans les Pyrénées Atlantiques est connu de beaucoup d'entre nous, or, cette dénomination n'apparaît ni sur une carte, ni sur un panneau (à ma connaissance) et pour compliquer le tout les habitants du coin l'appellent : col de Giroune. Que faire ?

Mais compte tenu de ces remarques, de ces mises en garde, quelle tâche exaltante peut s'offrir à nous ! Et si notre prochaine balade avait comme but d'aller «enquêter» sur le passé d'une région ? D'aller à la rencontre des archives de la Mairie ou des archives beaucoup plus vivantes que sont les «Anciens» du village ? Et si nous réalisons un dossier «bien ficelé» sur un col oublié, dossier que nous pourrions transmettre à l'IGN qui n'attend que notre bonne volonté pour modifier, compléter ses cartes en conséquence ? Et si la DDE devant notre amicale pression acceptait de poser un beau panneau au bord de la route ? Quelle belle

occasion d'organiser un rassemblement de cyclos, ce jour-là, pour l'inauguration !

Je rêve ? Peut-être ? Mais n'y a-t-il pas d'autres rêveurs au club des «Cent Cols» ?

A vous de jouer...

René POTY

## LETTRE OUVERTE À JEAN-CLAUDE KILLY ET MICHEL BARNIER

Chers amis inconnus, célèbres, sportifs, probablement cyclotouristes. Comme des millions de téléspectateurs, j'ai été émerveillé par les Jeux Olympiques hivernaux qui se sont déroulés en Février 92, en SAVOIE. Ce petit mot, que probablement vous ne lirez jamais se veut un remerciement, car, sans le vouloir, sans le savoir, vous avez donné à notre Confrérie, et aussi à tout le mouvement sportif une réponse cohérente à toutes nos hésitations, incertitudes et autres petits problèmes de chapelle.

Vous nous avez montré un chemin plein d'honnêteté, de confiance dans les hommes et dans l'avenir, vous avez su dynamiser une région non pas avec des discours ou des leçons de morale, mais simplement en faisant ce que vous disiez, en disant ce que vous faisiez, sans jamais critiquer par des phrases assassines les hommes et les femmes qui ne pensent pas comme vous. Heureux Savoyards, qui possédez en vous des locomotives ne perdant pas leur temps à s'auto glorifier, à rabâcher le passé et à porter des jugements de valeur toujours aléatoires et éphémères. Vous qui êtes des hommes ayant déjà réussi leur vie, vous ne vous croyez pas obligé de tenir un discours défendant des valeurs dites fondamentales que vous auriez créées. Demain quand l'âge venu vous quitterez la scène il est probable que vos adieux seront uniques, sans amertume, sans regret, à l'image de votre vie ouverte, tolérante, dynamique et saine. Il est certain que désormais des hommes et des femmes voient leur avenir plus clair, plus ensoleillé, plus radieux. Vous nous avez confirmé que la vie est un combat, qu'il est possible de gagner en ayant un objectif ; en appliquant une méthode, en galvanisant les VOLONTAIRES, en demandant aux hommes plus et mieux. Nous qui nous plaignons dans nos instances du manque de volontaires bénévoles, du manque de combativité des autres, votre réponse est éclatante. Un mot enfin pour vous remercier d'avoir gardé avec vos partenaires commerciaux des rapports sains et égalitaires ou jamais la puissance économique n'a imposé ses règles, à la puissance sportive. Nous qui hésitons toujours à utiliser le monde des affaires pour faire avancer nos convictions, votre exemple ne peut être que contagieux et faire réfléchir ceux qui confondent l'argent et l'usage de l'argent.

Le 11 juillet, au Col du LUITEL, à coté de CHAMROUSSE, terre d'exploits de Monsieur KILLY, notre Confrérie fête ses 20 ans. Une cérémonie simple, amicale, sportive, gaie, marquera cette journée, si vous étiez libre ce jour-là, l'un et l'autre ou l'un ou l'autre ce serait pour les cyclotouristes une joie de vous offrir en toute simplicité le pain le fromage et le vin de l'amitié et de la reconnaissance.

Henri DUSSEAU



# P.P.H. (PASSERA PAS LE HOUNTEREDE)

Il y a quelques jours déjà, la revue «Cyclotourisme» publiait un article de M. Roques, dans lequel il s'amusa à baptiser ainsi les quelques rares cyclotouristes sans doute amputés des deux bras, des deux jambes et des deux roues, incapables de franchir ce col de Hountéréde (ou Hountarède) qui culmine à 475 mètres en Haute-Garonne et qui, selon lui, se passe dans un sens en 42x19 et dans l'autre en 42x20 ou l'équivalent.

Eh bien, je dois l'avouer, je suis PPH. J'ai pu franchir le Burdincurutcheta, le col d'Haphanize, le col de Castet, le col d'Ichère, le Pas de Peyrol, le col de Sarenes, de Beyrède, la Courade, le Couret (j'en passe et des moins durs !) mais je n'ai pas passé le Hountéréde !

Je lis déjà sur tes lèvres, lecteur anxieux, la question: «comment cela est-il possible ?»

Eh bien, tout simplement parce qu'un beau jour de Pentecôte 1990, j'avais décidé, en partant de Luchon, de me rendre au col de Hountéréde, via le Port de Balès, port de Pierrefite, re-Port de Balès, descente sur Mauléon-Barousse et visite de Saint-Bertrand de Comminges (sa cathédrale, son BPF...).

Le grand problème fut la descente du port de Balès. Je comptais mettre 20 minutes et il m'a fallu plus de 2 heures et demie, pour descendre 10 kilomètres ! Je me doutais bien que cette route ne serait pas bonne, mais pas à ce point. Certains cailloux étaient à peine moins gros que des ballons de plage. Devant telle adversité, mon pneu arrière, (un magnifique Bichelin Mip TS 20 tout neuf) préférait déclarer forfait dès le deuxième kilomètre de la descente. Pensant que son frère de devant ainsi que son remplaçant pourraient bien en faire autant, je préférais attendre le retour sur le bitume pour le changer. Je ne me doutais pas, à ce moment-là que ça allait durer plus de 10 kilomètres.

Pourtant, le sympathique berger de Bourg d'Oueil avait été des plus rassurants, lorsqu'à la montée je lui avais demandé pourquoi un panneau interdisait l'accès à la route du Port de Balès. «Du moment que les vaches y passent, je ne vois pas pourquoi un cycliste n'y passerait pas !» m'avait-il répondu, plein de bon sens, avant de continuer son chemin, vers la fontaine où son troupeau encorné allait se désaltérer.

Le cycliste y est passé, mais il a mis plus de temps que les vaches et lorsqu'il est arrivé à Saint-Bertrand de Comminges, il était déjà plus de 14 heures. Vu qu'il était attendu par sa famille et ses amis à Luchon pour déjeuner, il a tout de suite pris la grande route dans la vallée et il n'a pas passé le Hountéréde ! Le pire, c'est que je n'ai pas honte, car je sais qu'un jour, je le passerai ce Hountéréde. D'ailleurs, je me sens capable de franchir n'importe quel col, car j'ai un secret pour cela. Comme c'est mon copain, Gilbert, qui me l'a confié, il ne faut surtout pas le répéter: «Ami cyclo si même en 32x30 tu ne peux passer un col, alors, utilise le 49x3 et tu verras ça passe tout seul !»

Bonne année à tous et bon Hountéréde à Pierre Roques.

Philippe BONNEAU - N°3039  
Entente Bayers-Charente

# TEGUCIGALPA - HONDURAS

Samedi 22/06/91

Bonjour,  
Et un salut à la confrérie depuis l'Amérique centrale...

Je continue donc mon tour du monde qui reste pour l'instant un tour des Amériques. Après avoir crapahté en Amérique du Sud durant 16 mois (Argentine, Chili, Bolivie, Pérou, Equateur, Colombie), j'attaque l'Amérique Centrale par la face sud: Panama, Costa Rica, Nicaragua, Honduras.

Ne restent plus à l'appel que le Salvador et le Guatemala, avant de pénétrer au Mexique des Aztèques et de décrocher au passage quelques cols ! A vrai dire, je ne sais franchement plus où j'en suis de ces cols. Désormais, je les franchis sans le faire exprès, sans même pouvoir les éviter : ils sont sur ma route, faut bien que je les fasse, avec mes 65 kg de vélo + sacoches ! Après 34.500 km, j'en suis à environ 340.000 m de dénivelé ! De quoi faire rêver les cols durs (ça devrait atteindre 1 ou 2 millions de mètres ramené au niveau de la mer ; ex : un col à 5180, un autre à 5053 m ...). J'encourage fermement tout membre de la confrérie à aller se frotter aux Andes, au moins à la Colombie ou à l'Équateur, qui connaissent un bon réseau de routes, des cols à 3000 m, parfois à 4000 m et que le choléra ne touche guère. Quant au Pérou, eh bien, je renvoie à la revue CCI ( cyclo-camping international, 114 rue du Château 75014 Paris) n°40 et mon 'Pérou de A à Z'. On se rendra compte que ce pays reste tout à fait possible à faire à vélo, sans forcément jouer les risque-tout.

Mais la Bolivie est plus tranquille, en comparaison et offre des paysages et des coutumes magnifiques à voir et à vivre.

Bonjour aux grands français : Galibier, Tourmalet, Ventoux !

F. FERCHAUX

## A L'AFFÛT DU MOINDRE COL

**Voici maintenant un an et demi que j'ai découvert la passion du vélo. Au cyclo-club j'ai vite entendu parler du Club des 100 Cols et nous avons parié avec mon papa, qui en collectionnait déjà quelques-uns, d'escalader au moins cent en un maximum de 2 à 3 ans.**

Nous voilà donc enfourchant notre vélo, sur les routes de France, en quête du moindre col, n'hésitant pas parfois lors de brevets ou de semaine fédérale, à prendre un circuit plus long pour 1 ou 2 cols supplémentaires. Nous sommes même partis dans la Drôme, en «célibataires», pour grimper une vingtaine de cols en trois jours. Enfin bref, c'était devenu une vraie obsession !

Cependant il restait le problème des cinq cols à plus de 2000 m obligatoires pour faire partie du Club. Par conséquent, nous avons fait quelques détours pendant les vacances, pour monter plus ou moins difficilement, les cols du Tourmalet, Sencours, Laquets et de Pailhères dans les Pyrénées. Enfin le 29 août dernier, nous sommes arrivés, le ventre creux, au sommet du Grand-Saint-Bernard en Suisse... mon centième col et en plus à 2470 m. Nos efforts étaient récompensés et je pouvais envoyer ma carte d'inscription. Je suis aujourd'hui la plus jeune de France dans le Club des 100 Cols. J'espère que beaucoup d'adeptes cyclos rejoindront le CCC et, pourquoi pas, qu'il y en ait un ou une qui batte le record d'âge

A bon entendeur, salut !

Julie PRAST, 15 ans

# A PROPOS DES PLUS DE 2000 M, UNE CYCLOTE «100 COLS» PROPOSE

Depuis 1990, les membres de notre confrérie ayant atteint l'âge de 70 ans suivant l'article 5 du règlement n'ont plus l'obligation de monter 5 cols de plus de 2000 m par centaine de cols grimpés pour paraître au tableau d'honneur.

C'est une bonne et raisonnable mesure, car il faut bien admettre que passé cet âge (70 ans) la chasse aux cols devient plus compliquée, surtout par le fait qu'il faut aller chercher bien loin les plus de 2000 m nécessaires pour la progression au Tableau d'Honneur. Encore que, à mon avis, pas mal de vigoureux retraités, ayant passé le cap des 70 ans, n'arrêtent pas pour autant cette chasse aux cols sans craindre les plus hauts.

Mais, là n'est pas mon propos. Je veux ici parler tout particulièrement des cyclotes membres des «100 Cols'. En effet, en «potassant» le Tableau d'Honneur de notre club, j'ai constaté que cette mesure n'avait guère d'incidence sur nous les femmes.

Tout d'abord, il n'y a aucune cyclote de 70 ans et plus figurant dans ce tableau. Ensuite je n'ai trouvé qu'une vingtaine de femmes entre 60 et 70 et les deux plus anciennes de ce groupe n'ont que 68 ans. Elles devront donc attendre 1993 pour pouvoir totaliser leurs nouveaux cols sans l'obligation des plus de 2000 m.

Quant aux cyclotes naviguant entre 50 et 60 ans, elles forment une équipe de près de 70 éléments. Combien pédaleront encore lorsqu'elles seront septuagénaires ? Les autres... toutes les autres «jeunettes», pour elles, être retraitées des plus de 2000 n'est pas encore leur souci.

On le sait. C'est d'ailleurs une évidence : les femmes «décrochent» plus tôt et ce, pour diverses raisons. Mais, à partir de 60 ans, en général, elles ont tendance à laisser le vélo au garage. Je sais... je sais... pas toutes ! Et alors ?

Que l'on ne se trompe pas sur la teneur de ces lignes. Ce n'est pas un plaidoyer. Si je suis au club des «100 Cols» (comme le sont mes amis de la confrérie), je le veux bien et je suis heureuse (un peu fière aussi). Mais quand bien même nous sommes à l'époque où les femmes arrivent, petit à petit, à obtenir l'égalité des sexes et compte tenu tout de même de la pénibilité de la discipline sportive que nous pratiquons, les sympathiques «têtes pensantes» de notre club pourraient peut-être nous faire une petite fleur en ramenant, pour nous les femmes, la «retraite» des plus de 2000 m à... par exemple 60 ans !

En attendant, je vais suivre le conseil d'un cyclo de mes amis. Conseil qu'il m'a gentiment donné un chaud jour de juillet, au contrôle du Revard, lors de la Randonnée de Savoie, alors que je tentais d'étancher sa soif... en vain (et non en vin). Il m'a dit, justement à propos de ces «plus de 2000 m» qui arrivent parfois à nous manquer : «Profites maintenant et fais des stocks des plus de 2000, ils te serviront pour plus tard».

Jeanne MERNIOLE  
Cyclotouristes Chambériens

# LE CURÉ DE BOGOTA

Micheline, qui en a quelques-unes de bonnes dans son havresac de guidon, m'a confié celle-là sous le sceau du secret... et comme vous ne l'ignorez pas, le sot du secret, c'est moi alors allons-y !

Si vous désirez qu'un secret profite à tout le monde, confiez-le moi. Je tire en général à 1000 exemplaires.

Je disais donc que les Vial ne se privent de rien. Je ne l'ai pas dit ? Eh bien, j'aurais dû ! En effet, sitôt rentrés du Mexique ou du Maroc, ils se font parachuter sur Bali. Sitôt débarqués de Californie ou du Nevada, ils se jettent dans l'avion pour la Colombie. Sitôt reposés des déluges de la Réunion et du soleil de Mauritius, leur frénétique besoin de kilomètres les dépose dans les déserts brûlants de l'Arizona et les gorges chaudes du Colorado.

Et vous remarquerez que dans cette liste ne figurent ni les étendues glacées qui bordent la mer Baltique, ni la première hivernale d'un plus de 8000 himalayen, ni la traversée du Pôle Sud en traîneau à chiens, comme ça se pratique couramment de nos jours jusque chez les mémères celluliteuses et emperlouées. De là à penser que les moiteurs tropicales ont, seules, leur préférence, il n'y a qu'un pas que je m'empresserai de ne pas franchir de ce pas.

Après cette entrée en matière un peu longuette, j'en conviens, je reprends la chèvre à la barbe et l'alpaga aux longs poils, pour vous dire que dans les années 89, ils sont donc allés chercher en Colombie, des cols perchés à près de 4000, au sein d'une compagnie que je ne vous citerai pas, d'abord parce que je ne suis pas appointé pour faire de la concurrence à mon très cher Fanfan qui, lui a sans doute l'intention de me payer encore plus cher pour lui faire de la pub, ensuite parce que cette organisation meylayonaise n'a vraiment pas besoin de cette réclame pour se remplir scandaleusement les poches, au détriment de petits animaux qui ne lui ont rien fait, comme marmottes, isards, éperviers, bobettes et autres nounours.

Voilà donc nos amis Vial embarqués dans l'épopée colombienne, à Bogota qui étale ses avenues à plus de 2600 mètres d'altitude.

Et là, nos deux amoureux de la petite reine vont avoir le rare privilège de pédaler avec un président de club cyclo pas comme les autres.

En effet, tous les dimanches, abandonnant chasuble, soutanelle et bréviaire, le curé de Bogota enfile fièrement son cuissard multicolore, son maillot de club tout aussi chamarré et ses chaussures new-look dernier modèle, pour emmener les ouailles pédalantes à l'assaut de la côte de la Caléra, un drôle de morceau, soit dit en passant.

Ce curé-là qui avait allègrement vu passer 52 printemps, mais seulement 51 hivers, car il était né en avril, était brun comme tout bon Sud-Américain qui se respecte et un curé ça se respecte plus que toute autre en ces bons pays très catholiques. Il était costaud, taillé à la hache dans ce bois dont on fait les noueux et solides bâtons de pèlerin, râblé sans excès et paré du bronzage cyclo, ce fameux bronzage qui trahit son homme au premier coup d'oeil sur les plages, même quand il s'agit d'un spécimen à la peau mate.

Il était donc toujours cuissardé de neuf, sauf quand une réception officielle l'obligeait à se mettre sur son trente et un, ou les rares fois où il enfilait l'habit sacerdotal pour exercer son saint ministère, par dessus le maillot et les chaussures cambrées à cales.

Je ne me serais pas permis de vous retenir aussi longtemps sur ce sujet, si notre serviteur de Dieu n'avait pas réussi un exploit que ni Poulidor, dit Raymond visage pâle, car il restait toujours dans l'ombre des vainqueurs, ni Brise Lemonde dit allez les verts, notre jeune et bondissant ministre de l'environnement, n'ont jamais accroché à leur palmarès, à savoir :

Faire réserver TOUS les dimanches, aux seuls cyclos, les deux plus grandes artères de Bogota. Je répète : obtenir l'interdiction par un décret officiel en bonnet difforme des instances gouvernementales officielles et assermentées, de circuler pour TOUS les véhicules à moteur dans le deux plus grandes avenues de la

capitale ! Capital ! C'est capital pour la bonne santé des clubs de vélo et tout bonnement pour la bonne santé des habitants de la cité convertis aux deux roues, les Bogotétois... quand je cause ! Et même la mafia de Médelin, avec deux grands «M», même elle qui ne recule pourtant devant rien, n'a jamais osé enfreindre cette interdiction ! C'est dire si notre curé a les bras long et s'il est bien noté dans les sphères célestes supérieures et dans les petits papiers du Seigneur ! Tu parles d'une aubaine !

Du coup, il y a foule à son club cyclo et notre homme de Dieu peut tout tranquillement se pavaner dans sa toute dernière tenue rutilante, entouré de ses foules d'admirateurs, qui en vélo, qui en montagnos biquos, qui en trottinette ou en patins à roulettes. Partout, on a vidé les greniers les plus poussiéreux des bidonvilles pour sortir au soleil des engins datant quelquefois même de l'époque précolombienne.

Son vélo à lui, inutile de le préciser, c'est le plus perfectionné, le plus au goût du jour, le plus multicolore, le plus brillant, le plus beau.

On a beau être prêtre, on n'en est pas moins homme. Et même un peu macho sur les bords.

En tout cas, depuis des années, il est possible d'admirer tous les dimanche, notre président de club montant vers la Caléra entouré et surtout suivi par des milliers de cyclistes de tout âge, de tout bord, mais exclusivement masculins.

Malheur ! Un jour, voilà-t-y pas qu'un jeune indigène, un autochtone, comme on dit, issu d'une des meilleures familles de la ville, nous ramène une épouse d'une escapade en France, une splendide diététicienne, la trentaine bien portée, blonde comme les blés, fine comme une liane, vaporeuse, très mignonne allons voir si la rose, mieux qu'une poupée gonflable, bref, une véritable pin-up.

Et comme ces européennes, ces maudites femelles émancipées, ces profaneuses, ne respectent rien, pas même et surtout pas la suprématie des mâles, cette charmante créature, suppôt du matin, ne trouve rien de mieux que d'exiger de s'inscrire au même club cyclo que son époux bien-aimé.

Notre curé commence par faire la moue. Putain, j'ai failli écrire l'amour ! Car il n'aime pas du tout ça, notre vicaire, il sent que ça va semer la merde dans le milieu, mais il finit par s'incliner à contre-cœur. Les voies du seigneur sont impénétrables... alors!

Et c'est ainsi que notre jolie blonde membre à part entière du club se met à participer aux sorties sans trop de problème. Toujours méfiant, notre jésuite observe et ne dit rien... Et ça dure un moment. Jusqu'au jour où la belle s'estimant bien rodée, décide de participer, elle aussi à la fameuse montée de la Caléra.

Et il avait bien raison de se méfier, le bougre, car dès les premiers coups de pédale, voilà notre blonde qui appuie un peu trop sur ses jolies mollets et qui le distance, comète évanescence, fragile et frêle, mais aérienne.

Lui, il connaît cette grimpe sur le bout des pédales, il l'a gravie des centaines de fois et cette péronnelle qui débarque à peine et qui ne porte pas moustache que je sache, cette effrontée en jupettes est en train de le ridiculiser devant la foule des milliers de paroissiens massés tout au long de la route pour l'applaudir, lui... rien que lui !

Alors la honte sous le bras, il met au point une tactique qu'il appliquera chaque fois que cela s'avère nécessaire. Les sourcils froncés, il fonce et se défonce, il met le paquet, rattrape la fille, s'accroche à la selle, tout en donnant le change et l'impression de la pousser... Alors là, les cris d'enthousiasme fusent, c'est du délire, les applaudissements redoublent... et il est heureux, notre tartuffe de petit curé.

Elle finaude, a compris vite la leçon. Depuis ce jour, elle reste tranquillement derrière, comme son ombre et l'honneur curial est sauf.

Et quand Micheline, membre des 100 Cols, ne l'oublions pas, lui a annoncé son intention de grimper elle aussi la Caléra, en compagnie de Guy et des autres, elle qui ne bénéficiait pas, comme la plus haut narrée, de l'avantage de la jeunesse, il s'est déplacé spécialement pour voir de visu, de ses propres yeux voir, ce qui s'appelle voir, s'il ne s'agissait pas d'un canular.

Ça n'en était pas un !

Jacques BENSARD, Grenoble

# DE CHAMBERY AU LUITEL, LA RAYONNANTE ROUTE DES «100 COLS»

Ce jour-là, il pleuvait. Depuis des heures et ce, sans vouloir imiter mon illustre compatriote Xavier de MAISTRE, loin de moi une telle imprudence, j'interprétais, à ma façon, une nouvelle version de son «voyage autour de ma chambre». Épuisant... C'est alors qu'après avoir côtoyé le K.O. technique, l'idée me vint de prendre un bol de grand air. De vivre ailleurs... Là-haut, de me revivifier, en feuilletant la déjà copieuse collection des revues du club des «Cent Cols».

Puissant breuvage. Bien vite il me redonnait grand tonus. Si bien qu'en pleine forme j'ai remonté... le temps, au delà de cette année 1972 où un certain Jean Perdoux, amoureux fou de la bicyclette et de montagne, visité par l'aventureux esprit d'une petite reine créait la confrérie des «Cent Cols».

J'ai remonté, remonté les ans jusqu'à une époque où le millésime des fines bouteilles s'affichait entre 33 et 37 (de 1900 bien entendu!). Dans ces années, le centre du monde, pour moi, était... Chambéry. Là, dans la capitale savoyarde, une jeune et sacrée bande de fervents du vélo, non satisfaits de porter sur leur insigne la bannière rouge frappée de la croix blanche, y ajoutèrent un noir lévrier bondissant. Tout un symbole !

Or en ces temps-là naquirent (non... ce n'est pas un récit biblique) entre Nivolet et Granier sur fond de Belledonne, tout d'abord un petit Henri (salué en... fanfare par le 13ème BCA) lequel précédait un autre garçon, tout aussi mignon portant le prénom de Jean (ce qui le prédestinait naturellement à devenir un apôtre de la... bicyclette). Il est juste de préciser qu'à cette époque, ces deux naissances n'éveillèrent pas le moindre écho en moi. C'est qu'alors, mes pensées et mes loisirs étaient répartis entre d'autres occupations ne laissant place à la lecture de l'état civil chambérien. Oui mes loisirs se partageaient, d'une part en promenades romantico-sentimentales vers les Charmettes sur les traces de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de Warens, et d'autre part, en randonnées avec les cyclos où, dans les sillages de maîtres incontestés, j'avais rallié ce fougueux et sympathique peloton.

Mais où en étaient nos deux beaux bébés ? Nous y revenons. Je reste persuadé qu'en ces années où naquirent les congés payés, la bicyclette était devenue l'engin idéal concrétisant du même élan : la Liberté et la Joie de Vivre. C'est sans doute la raison pour laquelle, dans une conjoncture aussi favorable, les fées de la route, dispensaient avec une extrême largesse leurs dons sur les têtes d'Henri (Dusseau) et de Jean (Perdoux).

La suite ? Ce fut d'abord Jean Perdoux qui devait avoir le lumineux mérite de donner le jour à notre club des Cent Cols puis, de le propulser si vigoureusement en avant. Henri Dusseau lui a succédé. Avec foi, volonté, gentillesse, il roule sur cette route de la grimpe, vers les sommets qui donnent de plus en plus de rayonnement à cette confrérie où nous nous comptons maintenant plus de 3500.

Une route qui, le 11 juillet prochain nous conduira au col du LUITEL, là-haut au cœur de l'Alpe.

Venez amis ! Venez au Luitel !

Réunis, en grand nombre, sous un chaleureux soleil (promis... juré... il y sera !) en trinquant le verre de l'amitié, les 20 ans (quel bel âge) de notre cher club des CENT COLS.

Paul Maillet

Bellegarde. Cyclotouristes chambériens



# IMPRESSIONS DE CORSE (PAR L'INTERMÉDIAIRE D'UN ABÉCÉDAIRE)

**A comme Ajaccio** : ville napoléonienne par excellence, où l'on peut observer trois statues évoquant la famille, le sacre et les victoires de l'empereur. Il est dommage que la pluie nous ait accompagnée toute la journée nous privant ainsi de la vue de l'ensemble de la ville depuis les Iles Sanguinaires.

**B comme Bocognano** : village fantôme sur la route du Col de Vizzavona, culminant à 1163 m. Deux raisons expliquent cette situation étonnante en plein après-midi : le mauvais temps et les travaux. Comme l'hôtel ne sert pas de repas, nous sommes obligés de composer notre repas en fonction du commerce local. Chez le boulanger je suis allée chercher sa belle-mère dans l'habitation attenante, quant à l'épicier, il devait faire la sieste car c'est un voisin qui ouvrit la boutique. Quelle ne fut la surprise du commerçant lorsque mon coéquipier lui réclama une deuxième bouteille de vin qu'il ne put nous vendre.

**C comme Citadelle** à Calvi où comme à Bonifacio, c'était vraiment une escalade pour atteindre les portes de celles-ci au contraire des Bocca (cols) qui se montent en force.

**D comme Décor** toujours, magnifique avec l'alternance mer/montagne.

**E comme Eglise de Piedicroce** : son intérieur est superbement décoré par des peintures murales.

**F comme Forêt** : celle de l'Ospedale entre autres, où une brume de mer nous surprit, cachant le soleil quelques instants avant d'arriver à Portovecchio.

**G comme Gravier** : c'était notre quotidien pendant une quinzaine de jours au mois de juin 1991. Il faut nuancer car sur les quarante cinq cols que nous avons gravi, les Bocca étaient de longs faux-plats.

**H comme hôtels** : mis à part celui de Piedicroce où l'accueil fut assez froid, ailleurs il fut à l'inverse très chaleureux, surtout à Zicavo où nous avons droit aux apéritifs gratuits !

**I comme Inzecca** : sauvage défilé rocheux, malheureusement, bientôt transformé par l'EDF.

**J comme Jambon** : appelé «coppa», très bon ! La charcuterie corse présente également des saucissons de porc, mais aussi de chèvre ou d'âne.

**K comme Kilomètres** : 1200 km au milieu de cette île rocheuse et aussi le long du Cap Corse.

**L comme Liberté** : animaux errants le long ou sur la route.

**M comme Marina** : ce mot me rappelle une succulente soupe de poissons ainsi que des poissons de roche grillés à la Marina de Porticciolo.

**N comme Nèfles** : en Corse ce fruit ressemble à l'abricot à part le noyau qui est remplacé par un gros pépin et plus juteux.

**O comme Orezza** : sorte de «Perrier» local. Cette boisson gazeuse est la bienvenue après des étapes bien chaudes.

**P comme Piana** : avec ses célèbres calanques. La réputation de ce site n'est pas usurpé car les rochers bizarres méritent le détour.

**Q comme Quatre** : c'était notre chiffre de départ de Bastia, un jour de ciel bleu.

**R comme Restonica** : nous avons posé les sacoches et ainsi profité au maximum de ses gorges avec beaucoup de fleurs de montagne et la fonte des neiges.

**S comme Solenzara** : sa base aérienne qui donne de l'animation à la commune, mais surtout l'étroite et magnifique route menant, par le Col de Larone, au célèbre Col de Bavella et ses Aiguilles.

**T comme Tronc d'arbre** : à l'est de Corte on rencontre beaucoup de chênes-lièges. Un peu plus loin, du côté de la Castagniccia, ce sont les châtaigniers qui monopolisent le sol.

**U comme Ucétistes** : c'est le nom des cyclos de mon club de plaine de la vallée de la Loire.

**V comme Vignoble** : celui de Patrimonio ou des coteaux du côté de Sartene sont les plus connus.

**W comme Wagons** : des petits trains reliant les principales villes grâce aux tunnels ou les viaducs à travers l'île de Beauté.

**X comme Inconnu** : pour notre ami Jean-Claude, un néophyte qui s'en sorti assez bien malgré son peu d'entraînement au printemps.

**Y comme** : Y a qu'à pédaler et partir à la découverte de cette île particulière.

**Z comme Zicavo** : avec sa procession de la Saint-Antoine dans les rues du village, avant de se finir par une messe pendant que sur le «continent», fraîcheur et nuages étaient encore d'actualité.

Christian TAILLBOURG  
UC Touraine

## QUE SONT MES AMIS DEVENUS ?

D'ornières en fondrières, mon vélo rebondissait. La traversée des villages tziganes, isolés dans les montagnes, m'angoissait particulièrement. Fort heureusement le décor champêtre m'offrait un réconfort visuel.

Des scènes issues de l'imagerie d'une époque révolue me laissaient pantois : je croisais des charrettes joliment bariolées, montées par des paysans vêtus d'un habit blanc serré à la taille par une ceinture brodée. J'appréciais les maisons de bois parsemées de-ci de-là et les monastères richement décorés où déambulaient des popes barbus. C'était en Roumanie en septembre 1980.

La pénurie alimentaire sévissant, je pédalais souvent le ventre vide. Je dus alors au peuple roumain qui m'ouvrit largement ses portes, de n'être pas famélique au sortir du pays.

Aujourd'hui, avec dix ans de recul, me vient à l'esprit ce poème de Rutebeuf :

«Que sont mes amis devenus  
Que j'avais de si près tenus  
Et tant aimés ?»

Jean-Pierre KORNACKI  
N°1598. St Quentin

# EN PASSANT PAR LE LUITEL

A l'ombre de Chamrousse,  
Tu es là, calme, discret,  
Délaissant les clameurs de Casserousse,  
Pour celles plus seyantes des tours de pédaliers.

Pour aller te rejoindre,  
Il y a la montée de Balrnont,  
Je lui préfère celle de Séchilienne,  
Non pas que je sois fanfaron,  
Mais l'ascension y est plus sereine.

Ta renommée n'a d'égale que ta discrétion,  
Et les géants d'autrefois  
Usaient sans abuser de ta sélection,  
Craignant comme il se doit  
Ton verdict sans appel.

Les temps changent et te laissent pantois,  
Devant ces VTT parcourant tes sentiers,  
N'as-tu pas eu un œil narquois  
Habitué que tu étais aux cyclo-muletiers ?  
Pourtant rassure-toi en ce mois de Juillet,  
Entre Chamrousse et le pic de l'Oeillon  
Ils seront tous là pour ta concentration.

J. FOURNA  
Président du CODEP 38

# MON CENTIÈME COL À PLUS DE 2000 M

Au cours d'un voyage cyclo-muletier dans les Alpes-Maritimes je fais étape au refuge des Merveilles dans le Parc du Mercantour, avec l'intention de franchir le lendemain le Col de l'Arpette.

2 juillet 1991 : Le grand bol de café noir nous est servi par les gardiens du refuge. Il est 6h30 et au dehors la température est fraîche (nous sommes à plus de 2000 m). C'est idéal pour entreprendre la montée du Col de l'Arpette.

Poussant le vélo, je progresse à flanc de montagne, au dessus du lac, salué par quelques marmottes peu farouches, habituées qu'elles sont à voir passer des randonneurs. Vers 2200 mètres la lumière matinale fait étinceler les eaux dormantes du petit lac de l'Huile.

Une heure de poussage et le col est atteint. Altitude 2511 m. Mon centième col à plus de 2000 m. Emotion et contemplation. Toutes les conditions sont réunies pour rendre cet instant inoubliable. On découvre de cet endroit et à ce moment précis tout ce que peut souhaiter trouver un amoureux de la haute montagne : le décor grandiose des sommets environnants qu'un éclairage en contre-jour rend un peu irréels, le calme total, la merveilleuse lumière du matin et le fond des vallées habillé d'un restant des brumes de la nuit. Si j'étais talentueux cinéaste, je fixerais ces fantastiques tableaux sur la pellicule et y remplacerais le silence par des airs de guitare de Chet Atkins ou de Mark Knopfler. J'imagine ce que cela pourrait donner...

Hé, mon vieux, ce n'est pas le moment de rêvasser! Il faut maintenant plonger dans ce trou. Il y a 800 m de dénivelé à redescendre pour rejoindre la vallée de Gordolasque.

Le sentier est trop étroit pour laisser passer côte à côte un marcheur et une bicyclette. Monter sur la bicyclette... Il n'en est pas question, même si je possédais un parachute. La seule solution est donc que le marcheur porte la bicyclette. C'est lourd un VTT équipé de deux sacoches, a fortiori lorsqu'on chemine sur une pente extrêmement raide. J'ai de bonnes chaussures antidérapantes, heureusement et j'ai pris la résolution de mettre un pied devant l'autre, tranquillement, quel que soit le temps que ça demandera. PRUDENCE d'abord, la moindre chute pourrait prendre en de telles circonstances, des proportions dramatiques. Je croise quelques randonneurs pédestres qui montent au refuge des Merveilles. C'est l'occasion de bavarder un peu. Bien entendu, ils s'étonnent de rencontrer un cycliste et je n'échappe pas à la photo souvenir ou à quelques mètres de caméscope (très à la mode !) Lors de projections familiales qui succèdent aux vacances on parlera dans les chaumières de ce 'dingue' qui portait son vélo au risque de se casser le cou sur les pentes rocailleuses du col de l'Arpette. Le sentier longe une conduite forcée qui canalise l'eau vers les turbines de la centrale visible dans la vallée, près de la route. De l'endroit où je me trouve, c'est-à-dire à mi-descente, le coup d'œil est impressionnant, le sentier est quasi vertical. Pourtant avec de la patience le but se rapproche. Je sursaute lorsque le petit chamois, surpris lui aussi, bondit dans les broussailles. Je ne sais lequel de nous deux a été le plus effrayé ?

C'est avec un grand soulagement que je pose pied (et bicyclette) sur la terre ferme. Il y a 4 heures 30 que j'ai quitté le refuge. Mais je suis arrivé à bon port, c'est la seule chose qui importe. Je regarde un instant là-haut, vers le col, c'est terriblement raide et dans cet amoncellement de rocs et de broussailles le sentier est invisible.

Je suis vraiment heureux et fier d'avoir réussi cette traversée difficile. Certes, je n'ai pas la prétention de croire que je suis le premier. Je n'imagine pas un instant que depuis ce matin les roues de mon vélo ont foulé des lieux «où la main de l'homme n'avait jamais posé le pied» ! Evidemment quelques cyclo-montagnards sont déjà passés au Col de l'Arpette mais ils ne sont sans doute pas bien nombreux.

Mon voyage va se poursuivre vers la Haute-Vésubie et le Boréon, d'autres cols muletiers m'attendent. Pour le moment je me laisse glisser en douceur sur l'excellent revêtement de la route qui descend la vallée de Gordolasque. Agréable transition !

Abel LEQUIEN, Auxi-le-Château

# PLUS HAUT, PLUS FORT

Merci mon Dieu d'avoir créé la Terre, à la fois si vaste et si infime, diverse et tellement intime, à l'échelle de l'Homme et non pas des hommes.

Merci d'y avoir fait pousser tant de montagnes, jardins privilégiés, merveilleux et variés à l'infini, impressionnantes ou accueillantes, agressives ou paisibles, paradisiaques ou infernales, sombres arêtes déchiquetées, mamelons verts aux courbes harmonieuses, pierriers et rocs brûlants, torrents et lacs glacés, chaumes apaisants...

Merci d'avoir donné aux hommes l'idée et le talent d'y tracer des voies et souvent - autrefois du moins - le bon goût de savoir les insérer dans le chef d'œuvre naturel sans trop en altérer la divine harmonie.

Grâces vous soient rendues pour l'infinie beauté du cirque du Litor, l'envoûtement lunaire de la Casse Déserte, le vert camaïeu des crêtes vosgiennes, l'éblouissante majesté de la Meije ou la plongée grandiose du Splügen...

Merci à vous d'avoir confié à l'espèce humaine à la fois l'ingéniosité et la matière qui firent naître et accéder à la perfection ce merveilleux moyen de locomotion, mais surtout de plaisir, qu'est la bicyclette.

Merci de l'avoir permise si fine et si robuste, simple et pourtant riche de prouesses techniques, discrète et économique mais inépuisable et admirable.

Comment vous témoigner assez de gratitude pour avoir inspiré Drais, Michaux, Michelin et tous les autres créateurs géniaux, mais aussi pour avoir insufflé tant d'enthousiasme communicatif, comme de vigueur prosélytique, à ces apôtres prédicateurs : Paul de Vivie, Philippe Marre, Pierre Roques et leurs émules...

Merci mon Dieu d'avoir favorisé la rencontre d'un garçon et d'une fille parmi des millions d'autres, d'avoir implanté définitivement dans leurs cœurs ce sentiment extraordinaire baptisé du nom, trop souvent galvaudé, d'amour.

Merci d'avoir permis que de cette union profonde naisse un petit garçon, devenu grand sans avoir jamais cessé d'être leur petit garçon.

Merci mille fois d'avoir fait que ces trois êtres, à la fois aussi semblables et cependant aussi différents, aient trouvé leur accomplissement dans la libre expression d'une passion commune : le cyclotourisme.

Merci de leur avoir dispensé la volonté d'accomplir les mêmes efforts, le potentiel physique et moral pour y parvenir de concert, un même goût immodéré pour les choses simples et naturelles, une identique répulsion pour l'hypocrisie et toutes les formes de malhonnêteté. Et par dessus tout, une soif inextinguible d'être ensemble et de partager les mêmes bonheurs.

Merci encore, oh oui merci, d'avoir fait d'eux d'éternels enfants, impatients de voir arriver les vacances, heureux d'une matinée ensoleillée, attendris du spectacle d'un troupeau de moutons barrant la route, émerveillés de revivre en photos les randonnées vécues, remplis de rêves d'avenir sur deux roues et sans nostalgie d'un passé pourtant attachant.

Merci pour les avoir dotés sans retenue de l'incomparable puissance de demeurer capables de se satisfaire du quotidien tout en appréciant l'exceptionnel et la découverte.

Quel rare privilège que de trouver le même plaisir à sillonner depuis vingt ans les routes pyrénéennes et à mettre ses roues pour la première fois, passée la cinquantaine, sur le sable africain ou le roc irlandais, de frémir d'un bonheur identique en abordant pour la quarantième fois les dernières longueurs du Tourmalet, en découvrant les ultimes lacets du Tizi n'Tichka ou en se frayant un passage au milieu des moutons à tête couleur de Guinness, vers le sommet du Ballaghishen Pass.

Oui, merci vraiment pour toutes ces joies: aucune n'est négligeable, aucune n'est superflue. Elles doivent permettre d'accepter les peines qui en sont peut-être la contrepartie et ont souvent le mérite de tremper les âmes, de forger les caractères et de cimenter les liens d'amour ou d'amitié.

De quoi demain sera-t-il fait ? Vous seul le savez, et c'est bien ainsi.

Sans doute manquerais-je de sincérité si je ne manifestais pas l'ardent souhait que cet état de grâce se prolonge longtemps encore. Et de toutes façons, devant vous, rien ne sert de mentir ou de feindre...

Mais de le penser bien souvent, de le murmurer tout seul face à Vous ne me suffisait plus ; il fallait que je le crie, que je le proclame plus haut, plus fort, au vu et au su du monde entier

Merci mon Dieu, du plus profond du cœur. Merci pour tout.

Jacques LACROIX

Bourges le 3 octobre 1991

## CENT COLS... POUR QUOI FAIRE ?

**Les organisations les plus simples et les plus conviviales s'avèrent être souvent les meilleures.**

Les BCN, BPF se collectionnent sans contrainte de parcours, ni d'itinéraire. Ils sont plus de 10.000 inscrits pour glaner les précieux tampons ou la photo d'un des 540 points touristiques les plus remarquables de la France.

Ce chiffre à lui seul montre que notre pays est riche non seulement sur l'aspect touristique mais aussi dans le contraste des paysages les plus variés, et ce n'est qu'un échantillon.

En rentrant dans le patrimoine fédéral à l'aube de ses vingt ans, le club et la confrérie des Cent Cols deviennent un complément indispensable aux deux brevets les plus côtés de la FFCT.

Déjà plus de 3500 adeptes ne se posent plus la question, je suis persuadé que parmi nos 110 000 adhérents, beaucoup ont déjà acquis les deux critères pour accéder à cette distinction.

Le premier : franchir 100 cols différents dont cinq de plus de 2.000 mètres.

Le deuxième : peut-être plus difficile, est de réaliser ce recensement et de s'inscrire auprès du responsable.

Là, également, aucune contrainte de parcours, de délai, ni même de contrôle. L'ensemble est basé sur la confiance la plus absolue. Par évidence les tricheurs ne trouveront ici aucun intérêt. Faire partie du Club des Cent Cols, c'est dans l'existence d'un cyclotouriste un acte personnel seul ou avec des amis du club qui fixent dans le temps un niveau de pratique déjà bien élaboré, tant dans son aspect sportif que dans son caractère touristique car la majorité des sites d'altitude conduisent les roues des cyclos vers les paysages les plus majestueux des massifs montagneux de France, d'Europe et pourquoi pas des autres continents.

L'aspect culturel pour compléter le triptyque qui caractérise notre mouvement «Sport-Tourisme-Culture» est conforté par la découverte des sites géographiques que nous avons tous étudié dans les livres de géographie sur les bancs des écoles avec toutes les incidences géologique, météorologique, économique, sociologique, gastronomique... qui font l'attrait de ces régions spécifiques.

Etre membre du Club des Cent Cols c'est tout simplement adhérer au concept qui caractérise si bien notre activité 'le vélo grandeur nature' qui prend ici dans cette pratique montagnarde une dimension encore plus noble.

Dominique LAMOULLER



# RENCONTRES INATTENDUES SUR LA ROUTE DES CIMES

Montgenèvre, jeudi 25 juillet, huit heures. Joël, mon pote de Châteauroux et moi, attaquons le point d'orgue de nos randonnées cyclotouristes de 1991 : Suse Sestrières par la route des crêtes !

La plongée vers la cité italienne est à peine commencée depuis 500 m que nous dépassons un cyclo attiré lui aussi par ce versant piémontais. Coup d'œil, signe amical et puis, soudain, demi-tour ! Ce gars là, je l'ai déjà vu ! C'est sûr ! Mais où ?

Lui doit plutôt être étonné, il doit croire que j'ai besoin d'un tuyau ou...d'un rayon. Manifestement, je ne lui rappelle aucun souvenir. Et pourtant, moi, je connais sa tête.

Soudain, c'est le déclic ! Je sais ! C'était il y a une dizaine de jours auparavant... avec nos vélos, bien sûr, mais à la main. C'était à Paris, à la gare de Lyon. Nous patientions en attendant le train de Clermont-Ferrand, un train fort précieux pour nous cyclos puisqu'il avait un fourgon prévu pour le transport de nos vélos (le cas est si rare qu'il mérite d'être souligné).

Ce jour là, Francis et moi, n'avions échangé que des propos fort anodins. Jamais je n'aurais imaginé que nous avions un objectif commun pour nos vacances. Pourtant, nous avons fait 400 km dans le même compartiment, mais lui, côté fenêtre, moi, côté couloir. Finalement, nous nous étions salués une dernière fois sur le quai à Clermont, lui, retrouvant un ami venu l'attendre, moi, refixant les sacoches sur les porte-bagages. Et voilà que les hasards de la route nous remettaient en présence l'un de l'autre à 500 km de là 10 jours plus tard, avec le même but : la fameuse route militaire italienne qui, de Suse à Sestrières, égrène ses 8 cols à plus 2000 m, dans un décor grandiose et sauvage.

Ce jour-là donc, ce furent 3 Français qui partirent en galère de conserve. Et quelle galère ! Pour ceux qu'elle pourrait intéresser, qu'ils sachent qu'il nous a fallu une dizaine d'heures pour faire 45 km. Drôle de moyenne n'est-ce pas ?

Il doit y avoir un truc ! Oh ! Oui et même plusieurs ! D'abord les cailloux, les cailloux, encore les cailloux. Quelle route ! Du sommet de la Finestre jusqu'à Sestrières, ce fut pire que Paris Roubaix. Mais quel paysage ! Nous dominions les vallées ! Un vrai désert aussi ! Pas un chat, mais aussi pas un arbre, pour arrêter un vent fou, qui soufflait, vous l'avez deviné, de face.

Combien de fois, ai-je cru crever, déchirer un pneu. Frayeurs inutiles ! A l'arrivée, un examen minutieux m'a obligé à me rendre à l'évidence, les cailloux n'avaient agressé que mon postérieur et mes poignets...

Bruno FRILLEY

Amicale Cyclo Sénart - 91 Montgeron

# A VOS MICHELIN POUR ENCHAÎNER LES COLS DÉCHAÎNÉS

Si, chez les alpinistes, les 'enchaînements' sont depuis quelques années d'actualité, il faut bien dire qu'il y a belle lurette que les grimpeurs cyclos (et plus spécialement ceux des 100 cols) enchaînent eux aussi. Des Alpes aux Pyrénées en passant par le Jura, les Vosges et le Massif Central, sans oublier la Suisse, l'Italie, l'Autriche et bien d'autres pays, les grimpeurs ont moult occasions de «manger du col». BCMF et brevets en montagne sont déjà des motifs à cette boulimie. Mais il y a surtout la grande passion de la grimpe. Celle qui pousse (c'est une image) le cyclo à vouloir «guigner» ce qu'il y a sur l'autre versant de la montagne et basculer vers de nouveaux horizons.

On peut encore y ajouter des motifs ou une petite brise d'humour poussera le grimpeur jusqu'à ces sommets, sinon atteints, mais du moins souvent rêvés sur la... Michelin.

Voici donc quelques suggestions, en sachant que celles-ci ne sont en rien limitées. A vous, amies et amis des 100 cols d'en concocter de plus... enchaînantes. Nous sommes d'ailleurs persuadés que d'autres propositions (géniales) suivront.

Et maintenant, prenez la route pour rejoindre :

- \* Le col des ABEILLES (Vaucluse) au col de la CYRE (Hérault). Les trois cols de la FORCLAZ (Montmain : Haute-Savoie), Queige (Savoie) et frontière suisse.
- \* Le col de la BICHE (Ain) et celui de la CROIX BICHE (Haute-Savoie).
- \* Le col des AIRES (Vaucluse), le col des GRANDS VENTS (Saône et Loire) et en terminer au col des TEMPÊTES (Ventoux).
- \* En partant de la FORÊT du MASSACRE (Jura), faites les cols de l'HOMME MORT (il y en a !) puis celui de la VIEILLE MORTE (Rhône) pour passer au col des MILLE MARTYRS (Isère) et en terminer au col... d'OS (Vaucluse).
- \* La menuiserie vous intéresse ? Alors, franchissez le col de PLAN BOIS (Haute-Savoie), le col du FRENE (Savoie), le col du TRONC (Suisse) et le col des PLANCHES (Suisse).
- \* Pour faire monter la température, partez du col du FRISSONNET (Puy-de-Dôme), filez sur le col du FEU (Haute-Savoie) et terminez-en au col de LESCHAUX (Haute-Savoie).
- \* Quant aux peu frileux ils pourront passer au CRET DU FEU (Haute-Savoie) - même si ce n'est pas un col il le mérite - puis rejoindre le col de la CHAUDIERE (Drôme).
- \* La «bouffe» vous intéresse ? Bon : du col de la CAMBUSE (Rhône) allez au PAS DE LA GRAILLE (Alpes de Haute-Provence) puis au col de la FROMAGERE (Drôme) avec arrêt buvette au col de BACCHUS (Drôme) pour en terminer au col de PLAIMPALAIS (Savoie).
- \* Si vous n'avez jamais eu le privilège de «voir le loup pisser sur la pierre en bois» (vieux dicton savoyard) allez tenter votre chance au PAS DE LA LOUVE (Var), au col de PISSELOUP (Ain).
- \* Eviter les douaniers pour passer au col des CONTREBANDIERS (on y était, Président DUSSEAU, un beau jour de pluie pour la concentration des CENT COLS, te souviens-tu ?), c'est en Haute-Savoie, au col du SAC (Ain) en évitant le col des SAISIES (Haute-Savoie).
- \* Passons sur les cols... en CROIX. De celui (c'est le plus beau) de la CROIX DE FER (Savoie) à celui de L'ORME (Rhône) en passant par le col du CALVAIRE (Haut-Rhin)... Il y a des Croix pour tous ! Et maintenant, laissons aller notre imagination: si vous êtes corpulent, n'essayez pas de passer le col des ETROITS (Suisse) par contre, les forts en baratin iront s'en payer au col de la GUEULE (Suisse) en patois la GUEULAZ. Vous roulez avec des boyaux extra-fins ou pneus très légers ? N'allez pas au col de POINTU (Vaucluse) et encore moins au col de l'EPINE (Savoie).

En bon républicain, vous vous devez de grimper au col des EGAUX (Savoie). De là, allez glander au col du GLANDON (Savoie), avant de faire la fête au col du RANFOLLY (Haute-Savoie) puis donner une aubade au col de PRE-GUITARD (Drôme). Et, si ensuite vous êtes... fauchés, passez au col de RICHEMOND (Ain) pour vous refaire. Alors, pleins de vigueur vous tenterez de rejoindre le col de la DENT (Aude) à celui de la DENT DU CHAT (Savoie) sans claquer les cols de la PORTE (Aude) et PORTE (Isère).

Si vous avez une équipière, ménagez-la. Surtout après qu'elle ait franchi le col de la POUPONNE (Var). Par contre, si elle a tendance à trop «tchatcher» envoyez la faire le col de la MUETTE (Aude). Quant au col de la VIERGE (Vosges) depuis le temps qu'y passent des cyclos, vous y croyez encore, vous ?...

Ouf ! Soufflons un peu. Escaladons (à la moulinette) le col de la COLLE DOUCE (Var) et comme tombe la nuit, il est l'heure des... oraisons ! Alors, col du CHAPELET (Ardèche), col de la MADONNE (Alpes-Maritimes). Arrive l'heure d'en... écraser au col de la PAILLAS (Var). Ce sera le mérité repos du cyclo au col de la LIBERTE (Tarn). Le jour se lèvera, cocorico du col du COQ (Isère). Ce sera l'instant du café au col LEGAL (Cantal) en appréciant le col de la TOURTE (Gard). Mais l'estomac chargé, il faudra peiner dans le col du BOURRICOT (Gard). Après tous ces périples vous aurez l'immense joie d'être auréolés (comme Vélocio) d'une jante, mais seulement parés avoir escaladé le col de TOUTES AURES (Isère), ce qui vous permettra, ainsi sanctifiés de parvenir à trouver la bonne route au col des SIX CHEMINS (Pas de Calais).

N.B. : De nombreux cols ne se retrouvant pas leur nom dans plusieurs départements, je me suis borné à ne citer qu'une référence départementale. Et maintenant à vous de jouer !

Paul MAILLET  
C.T. CHAMBERY

## LE COLLET DE MALOIR

Fin Août... Ma saison cycliste tire à sa fin. C'est l'heure des bilans et en particulier de la mise à jour de ma liste de cols. Je repense à cette randonnée fructueuse dans les monts du Beaujolais, à ces sauvages cols de l'Ardèche et à tous ces cols du Vercors et du Diois que j'ai faits et refaits des dizaines de fois.

Mes yeux errent sur les toutes dernières TOP 25 de l'IGN, parmi tous ces cols familiers : Pennes, Rousset, Menée, Grimone, Cabre, qui sont mon terrain favori et dont je connais le moindre virage ou changement de pente. Et, soudain mon regard se fixe : le «Collet de Maloir» ! Quel est cet intrus que je ne connais pas, sur cette route que j'ai faite cent fois ? Quel est ce toponyme que je n'avais jamais remarqué, qui ne figurait pas sur les précédentes éditions des cartes au 1/25 000 ? Et pourtant, c'en est bien un : 523 m d'altitude, 25 m de dénivelée sur son versant sud, 12 m sur son versant nord, presque 4 % de pente, il a un nom, il est sur la carte IGN et il vaut bien les multiples «Bocca» de Corse du Sud. Il est digne d'être homologué\* et de figurer sur une liste des Cent Cols. Et, satisfait de cette unité supplémentaire, je pris la route de Guillestre pour aller grimper l'Izoard.

\*N.D.L.R : Ce qui est fait, voir additif N°10 : 26-026a

B. MARTY

# UN BCMF EN FAMILLE : TOUT À FAIT POSSIBLE

Suite au récit d'Alexandrine et Loïc au BCMF de Lons-le-Saunier, nous ne pouvons pas rester silencieux. Un BCMF fin mai demande un sérieux entraînement et être membre au «Club des 100 Cols» est la meilleure preuve que l'on aime rouler, même les dures épreuves.

Nous roulons en famille depuis 9 ans et sommes heureux d'apprendre que ce plaisir est partagé dans d'autres foyers. Il y a 4 ans, nous avons tenté une discrète participation au BCMF des Alpes, Christophe avait alors 13 ans et Frédéric 10 ans.

Papa avait choisi ce brevet partant de Gap, en formule «Randonneurs» et était parti à 3h du matin. Nous avions rendez-vous au Contrôle de la route du Col Bayard à 7h. Excités et contents de bientôt le revoir, nous avançons et même dépassons. Au Contrôle du Col d'Annelle, il venait d'arriver. Beaucoup de surprise de la part de ceux qui nous connaissent, de nous trouver là. Un premier casse-croûte pour garder la forme et ensemble nous continuons bon train ! De col en col, photo de famille pour arriver au contrôle de mi-journée. Tout en allégeant nos sacoches, Maman et Frédéric maintenons notre projet de retour par de petites routes, encore inconnues, finalement très dures sous la chaleur.

Mais Christophe décide de continuer avec son père, ambiance excitante, donc à ce soir ! Ce fut une excellente expérience pour découvrir ce qui est à faire et surtout à ne pas faire (ex.: ceux qui se montrent les plus forts et que, un peu plus loin, on retrouve allongés épuisés). Vers 18h30, Papa et Christophe arrivent toujours aussi calmes, rôtis par le soleil, fatigués mais heureux. Nous en reparlerons longtemps.

En 1989 à Bellegarde, les enfants ont 12 et 15 ans et sont très entraînés. Fin juin tout est au point et les parents font le BCMF du Jura en «Randonneurs», nuit en dortoir. Habités au Critérium, ils (les enfants) font leur circuit et nous avons donné rendez-vous au Contrôle Repas. Ils arrivent à 1 heure, mais nous n'avons pas (le retard est de deux heures).

Frédéric n'a pas froid aux yeux et vient à notre rencontre en sens inverse. Retrouvailles, rapide pointage, repas détente et vu la chaleur, «en route !». Maman, épuisée, ne pense qu'à l'abandon, Papa et les enfants disent «non !». Tout va bien à la descente mais à la montée... Nombreux sont ceux qui bifurquent mais nous suivons sagement l'itinéraire et le dernier point d'abandon possible est loupé... nous voilà au col suivant. A 20h nous arrivons à Bellegarde - presque en forme - tant l'interminable douce descente finale nous a permis de récupérer. Pour les lecteurs de «Cyclotourisme», relisez les articles sur Bellegarde, vous comprendrez la difficulté de l'épreuve. Nos enfants l'ont fait sans problèmes sur 160 km.

En 1990, BCMF des Pyrénées à Saint-Gaudens. Après 680 km en cyclo-camping familial (sous la canicule), il était logique d'ajouter le BCMF faisant partie de la Semaine Fédérale de Mazère-Cassagne.

Là, c'est décidé, les enfants le feront avec leurs parents en formule «Touristes» et comme cela n'est pas officiel, nous l'avons annoncé depuis février aux organisateurs avec certificat médical et un paquet de volonté démesurée. Arrivés à Saint-Gaudens la veille, encore des discussions (sympa !) puisque rien n'est officiel et reconnu. Nous pouvons le faire tous les quatre mais avec deux certificats de contrôles, surveillés et attendus à l'arrivée. Samedi matin, départ avancé en raison de la chaleur et à 11h30 nous sommes prêts pour Bossost par le Col de Menté. Nous y ajoutons le petit détour volontaire par le Col de Buret. Mais il n'était pas dit dans la documentation que le Col de Menté n'est atteint qu'après la pire des routes: je monte et vlan ! Je descends pour remonter, redescendre et remonter plus raide encore, etc. Le moral de beaucoup est éprouvé et la Croix-Rouge fait des allées venues pour regarnir nos bidons d'eau fraîche... ça redonne du courage. La suite vers Bossost est sans problème, même très agréable.

A l'hôtel, bonne soirée sympa et pour les participants le petit-déjeuner est servi à 6h ! Vers 7h nous attaquons le Col du Portillon où les douaniers nous regardent sans comprendre le plaisir de monter une route pareille... Puis Bagnères de Luchon et ascension du Col de Peyresourde (avec le sourire pour la photo souvenir !). La descente vers Bordères-Louron nous mène au contrôle-ravito de midi. Nous gardons une partie

du repas pour digérer doucement et avoir un complément à nos réserves. La montée au Col de Hourquette d'Ancizan est longue et dure pour enfin nous lancer sur le contrôle de Payolles. Il était dit que le Col de Beyrède n'était pas obligatoire et beaucoup l'évitaient. Nous nous sommes engagés dans l'unique, petite, étroite et mauvaise route... Pour être raide, il n'y a pas beaucoup mieux, 95% l'ont fait à pied, mais deux l'ont fait d'une traite: Christophe et Frédéric et mieux, Frédéric est redescendu à ma rencontre ! Le Col d'Aspin n'était plus très loin, un réconfort. Photo et splendide longue descente sur Arreau et la route pour Saint-Bertrand de Comminges.

Au contrôle, les organisatrices ne comprenaient pas comment Frédéric avait pu faire ce trajet et ce n'est pas fini, puisque une longue route plate nous ramenait à Saint-Gaudens. Christophe et son père étaient loin devant. Il faut noter que sans Frédéric je n'aurais pas terminé... Dans les parties plus dures il était à l'aise et - preuve - il bavardait sans cesse, accompagné de sa radio. De nombreux «durs' en ont eu les jambes coupées... A l'arrivée, nous étions attendus !

Nos conclusions

Le cyclotourisme familial est une activité fort enrichissante sur le plan physique et psychique. Nos circuits ont toujours été réalisés intégralement «à vélo».

Durant trois ans, nous avons participé à la Randonnée des Trois Cols (+ 2000 m) organisée par le CC Ubaye. Frédéric avait 9 ans la première année.

Notre circuit Briançon - Saint-Gaudens - SF Mazère et retour, soit 2000 km, par de belles petites routes tranquilles, nous a permis de découvrir la France profonde, de BCN en BPF ainsi que plus de 40 cols.

Famille SILVESTRE  
CCC Briançon

## A AUXI-LE-CHÂTEAU, ON A INAUGURÉ LE COL DES SIX CHEMINS

Plus de 200 cyclotouristes des départements du Nord, Pas de Calais, Somme mais également de la région parisienne, sans oublier quelques amis belges, avaient répondu à l'invitation des cyclos randonneurs auxillois le samedi 21 septembre pour l'inauguration du Col des 6 Chemins.

Sous la conduite des Auxillois, l'imposant peloton quitta la place de l'Hôtel de Ville d'Auxi pour emprunter les petites routes conduisant au col, à l'altitude de 136 m, entre Authie et Canche (voir catalogue des Cols de France 1991).

Le panneau fut «dévoilé» par le délégué régional aux Cents Cols Edouard PLUTA en présence de quelques personnalités locales. Jacques GUELTON, Président de la Ligue des Flandres et Lucien LEFEBVRE, Président du CODEP Pas de Calais était également de la fête. Favorisée par un temps splendide, cette organisation se déroula dans une excellente ambiance et les participants furent conviés à déguster les produits régionaux et à prendre le pot de l'amitié.

Les dirigeants du club organisateur : Michel PAUX Président et Abel LEQUIEN, à qui revient l'idée de la pose du panneau, étaient ravis de ce succès et même un peu surpris de constater que des amis s'étaient déplacés d'aussi loin pour assister à cette inauguration.

Le premier col du Pas-de-Calais, c'est tout de même un événement !

A.L.

# SAINT-GAUDENS

Le 4 août 1990 voit à Saint-Gaudens, une animation encore plus importante qu'à l'habitude. A la ronde des voitures se mêlent aujourd'hui les cyclos du BCMF.

La capitale des Comminges s'est faite toute belle pour nous : un ciel d'un bleu d'azur colore le fond de l'horizon où s'assoit la chaîne des Pyrénées, massive et imposante. Notre œil exercé devine ici ou là quelques cols à l'aspect verdoyant.

La Maison de la Culture est ce matin à la disposition des cyclos et des randonneurs Saint-Gaudinois. Un alignement impressionnant de tables manifeste le sérieux de l'organisation. La fébrilité du secrétariat est le gage d'un dévouement actif : une fois encore, ami cyclo, tu peux être certain qu'on va se mettre en quatre pour te servir.

Le départ s'effectue dans la bonne humeur et nous pédalons tranquillement jusqu'à Aspet. La route suit le Gers s'élevant gentiment et nous nous engageons dans le Col de Menté. Il fait très chaud, la sueur perle et suit la visière de la casquette d'où elle goutte peu à peu sur le cadre ; puis elle descend subrepticement les rides de mon front, s'infiltrer petit à petit dans les sourcils : il est temps d'intervenir, les gants font office d'éponge. Mais un kilomètre plus loin les voilà imbibés et inutiles. Une goutte fait son chemin, elle suit adroitement la courbe de l'orbe oculaire et paf ! Ca y est, la voilà qui élit domicile dans mon œil. Son tracé devient ruisseau et me voilà aiguillonné par les picotements de la sudation dans les yeux, les deux, car bien sûr ce qui s'est produit à droite se répète à gauche. Je me secoue la tête comme sait le faire un chien mouillé sur une plage pour le plus grand plaisir des baigneurs qui l'entourent. Avec une telle élimination, il y a belle lurette que mon bidon sonne le creux.

C'est alors que j'avise, quatre lacets plus haut, la flèche d'un clocher entouré d'un mur relativement long. Je te parie mon maillot trempé contre ta casquette sèche qu'il y a là un cimetière ! Et alors ? Me diras-tu. Alors ? Et bien qui dit cimetière dit robinet et qui dit robinet ! Me voilà stimulé et les lacets sont dénoués par la force de la soif. Stoppez la machine ! Il y a déjà du monde, je dépose délicatement ma bécane et entre là où deux cyclos ont déjà eu la même idée que moi. Le village s'appelle Soulan, il s'agit justement d'en prendre tout notre saoul, plein l'estomac, à petites gorgées, pour apprécier et par prudence, avec cela un coup sur la figure pour la sueur, le plein du bidon, et le rinçage de la casquette ! Voilà le programme que je me suis formulé en grim pant les lacets. C'est alors que je vois le visage piteux des copains se tourner vers moi, ils ont beau tourner le robinet, rien ne vient, quelle déception ! Il n'y a plus qu'à avaler ce qui nous reste de la salive et à pédaler. Heureusement, un peu plus haut une voiture de braves gens installés à faire une sieste me permet de faire le plein, sinon c'était la crampe garantie et assurée pour dans pas longtemps.

Ce Col de Menté, je vais te dire, et bien il monte, il y a un lacet là, que je vois, qui s'élève sérieux : allez on appuie en douceur, on le prend par l'extérieur sans dépasser l'axe médian de la route et hop ! Me voilà au palier supérieur. Moi, quand je monte, j'aime les routes à lacets, parce que je m'encourage en regardant plus bas. J'y vois concrètement mon élévation. De plus je peux m'imprégner du paysage sous des angles variés et en apprécier tous les aspects. Dernier lacet avant le haut, quel coup d'œil magnifique ! C'est le sommet: tampon, boisson, discussion avec les gars de l'organisation «dur, dur, mais quel beau col, et puis cette chaleur» ! Enfin, en route pour la descente, ça va mieux.

Les lacets virent courts et secs, il s'agit de faire corps avec le vélo, de ne pas se laisser emporter; là le vélo devient pilotage et la sensation de grisurie est extraordinaire. Un salut à Saint-Béat et en route pour l'Espagne, les douaniers me gratifient d'un sourire et me font signe de passer, je n'ai même pas à m'arrêter. Il fait toujours soif et à Lésje m'arrête dans un «restaurant» où je commande un diablo-menthe dans une chope de 50cl. J'avale ce délice à «gorge-mouille-que-veux-tu». Ça c'est une soif les gars, j'ai bien éclusé quatre litres depuis le départ et, avec ça, même pas besoin de faire des arrêts hygiéniques, mon taux de cholestérol doit faire une plongée digne d'un parachutiste !



A Bossost, l'accueil hispano-français au contrôle, a lieu sous les frondaisons de la Garonne au cours torrentueux, j'apprécie la citronnade, fais le plein du bidon et attaque avec détermination le Col du Portillon. Ses 8 km gentils et réguliers me permettent de jouir d'une superbe vue sur le Val d'Aran. La descente sur Luchon s'effectue avec prudence car la circulation est assez importante. Je traverse la ville d'eau, neutralisation du circuit pour la catégorie touriste et retrouve mon épouse et notre caravane où m'attendent boissons (eh oui ! Encore) douche, restauration et repos.

Le lendemain, les premières rampes du Col de Peyresourde se chargent d'effectuer rapidement notre échauffement. Dès le deuxième lacet, la machine tourne rond. La route, large, dont le revêtement a souffert de la chaleur de la veille, rampe le long du massif. Trébons, Saint-Aventin, Castillon, Garin, Cazeau ponctuent notre progression. Nous avons admiré sur notre gauche les Vallées du Lys et de la Neste d'Oô. Non loin, devant, les derniers kilomètres du col. Je passe à la hauteur de Pierre Roque qui pédale souple en discutant avec quelques admirateurs de sa dernière publication «Les Cyclotouristes» qui, non seulement fait le tour des cyclos, mais des copains de bureau de ces derniers.

C'est la meilleure récompense, souligne l'auteur. Je le crois volontiers et ce n'est pas sans émotion que je pédale quelques kilomètres, derrière, anonymement, mais en leur compagnie.

Le sommet atteint, un magnifique point de vue s'offre sur la Vallée de Louron, ensuite la descente nous fait atteindre le ravitaillement de Bordères. Il fait encore frais et je ne m'attarde guère pour échapper à la chaleur. Les organisateurs ont pris soin de nous: une montée pittoresque, ombragée, mais raide, nous entraîne dans une série de petits hameaux typiques de la région. Finalement, nous atteignons Guichen, qui nous ouvre les portes de la Hourquette d'Ancizan. La route monte dans une gorge hardie. Le paysage, à la foi boisée et rocailleux invite à la rêverie. Il fait bon rouler. Le torrent du Lavendan s'amuse sur les pierres de son lit, sautant de l'une à l'autre, nous jouant son éternel concerto pour violoncelle, en une gravité sauvage, en accord avec cette nature farouche. Nous le traversons et la route monte à l'assaut du massif de la Hourquette. Haut, très haut, on aperçoit le lacet qui entaille la roche dans une gigantesque courbe comme un tentacule soudé à sa proie. Sur notre droite s'amenuisent les maisons de Guichen et d'Ancizan. La Vallée d'Aure étend son tapis vert, sillonné, en son centre, par la Neste tandis que les alignements des peupliers dessinent géométriquement les pâtures de ses rives. Calme, solitude, hardiesse, beauté sont les lots de nos efforts. Après une rude montée, au passage d'un torrent cascade, nous revenons sur la Vallée d'Aure et sommes dans la courbe aperçue plus bas. La roche argileuse joue l'effet d'un capteur solaire, il est heureux qu'il ne soit pas midi ! Plus nous montons, plus le paysage est pittoresque. Col magnifique, suffisamment dur, il nous offre un paysage varié, nous fait rêver à un autre âge pour nous emmener aux massifs du Néouvielle et de l'Arbizon : panorama inoubliable.

Au sommet de la Hourquette d'Ancizan, ce col,  
Aux multiples facettes, te tient par le licol.  
En face du Néouvielle et du grand Arbizon,  
Là, admire ces sommets aux cols de bisons  
Mais, de cette Hourquette, retiens bien, la leçon.  
La force tranquille, la pédalée régulière,  
T'ont fait atteindre inflexible et sans rémission  
Le sommet rêvé dont, cyclo, tu seras fier !

J'effectue la descente doucement je préfère sacrifier le plaisir de la griserie au profit de la contemplation du paysage dont je veux m'imprégner. De nombreux ruisseaux tracent leur sillage au milieu de la prairie, encadrée d'une futaie magnifique. Ce paysage est un joyau producteur d'air pur, de charme, de paix. Depuis le début de la saison, j'en ai vu des panoramas, tous plus beaux les uns que les autres, mais ce dont je suis certain, c'est que celui-ci restera ineffaçablement gravé en ma mémoire. Il sera une image, un recours propre à me mettre dans un état interne vivifiant au moment des cous de cafard. Je te livre la recette : quand ça

va mal, quand tu broies du sombre, quand le temps est mauvais, quand ça cafarde sévère, pense à ce que tu as vu de beau à vélo, et tu verras tes horizons se dégager; ton humeur changer, ton sourire revenir, ton dynamisme déborder.

Au bord du lac Payolle, pièce d'argent incrustée dans le vert des pâtures, les amis cyclos ont installé leur contrôle. Il y a tout qu'il faut: le ravitaillement, la joie, la bonne humeur. Comment pourrait-il en être autrement dans cette nature?

Après quelques subsides, c'est reparti pour le Beyerde. Dès les premières pédalées, tu as compris, tout à gauche, 30x24 la pente est telle que si tu tires sur ton guidon, tu pars en roue arrière, tu imagines le raidillon ! Alors il s'agit de trouver la bonne position : tête et buste en avant et on appuie en allongeant bien la jambe, tu fais partir ta force des reins et dans le mouvement circulaire coulé du fémur tu transmets ta force et ainsi tu montes, oh ! Pas vite, mais tu montes. Le revêtement présente quelques absences, mais à trajectoire. Malgré tout, il fait bon dans ce col. Sous l'ombrage des épicéas, dans le sillage d'un torrent, nous respirons un air tonique et vivifiant. Quatre kilomètres plus haut, nous rejoignons le sommet pour ensuite atteindre la route du Col d'Aspin dont les deux derniers kilomètres ne sont qu'une formalité.

Du sommet, une magnifique vue enchante notre regard. Un moutonnement verdoyant, ponctué ça et là des sinuosités des routes, s'étage vers la Vallée d'Aure. De l'autre côté trône l'Arbizon dans un ciel d'azur, véritable Olympe où semblent camper les forces de la nature. La descente s'effectue à bonne allure et, dans la vallée où je me retrouve seul, j'ai la désagréable surprise de faire face à un vent dont je me serais bien passé. Il commence à faire chaud, cependant, à Sarracolin j'opte pour un arrêt diabolo-menthe. A nouveau en selle, je me fais rattraper par un groupe au milieu duquel se trouve, oh ! Surprise. Un copain compatriote du Cellier (44). Alors nous roulons de concert, conversant de temps à autre et c'est ainsi que chacun prenant le relais, nous atteignons Saint-Bertrand de Comminges.

Le bourg se dresse face à nous dans son site ceinturé de remparts où s'impose la cathédrale, témoin monolithique de l'histoire. Après le ravitaillement, nous finissons tranquillement le brevet, heureux de revoir Saint-Gaudens et ravis de l'accueil chaleureux des organisateurs.

Ça y est, la boucle est bouclée, le sixième et dernier BCMF de la saison est effectué. Il ne me reste que formuler trois remarques en guise de conclusion.

La première s'adresse aux dirigeants de la FFCT: l'idée de créer la catégorie «Touristes» est géniale. Ainsi il m'a été possible de découvrir les cinq massifs tout en permettant de reprendre le travail le lundi matin, lorsque on n'est pas encore en congés. Nous les maritimes, désirons aussi jouir d'un relief changeant et plus accentué. En terminant les brevets vers 14h, on peut rentrer chez soi dans le reste de la journée. De plus on peut réaliser les brevets sans être tenu de les effectuer la nuit. Moi, je n'aime pas rouler nocturne, car je perds les paysages. Quelles découvertes y a-t-il ? Et je ne parle pas de la sécurité dans les descentes. Ceci dit, je n'ai rien contre ceux qui roulent de nuit. La nuit, j'ai fait le BRA, bien sûr il y a le côté sportif. Je ne dis pas qu'il ne faille pas vivre cette expérience, mais maintenant je suis un adepte du jour. J'ai toujours eu une certaine réticence vis-à-vis du sombre, aussi je crois que cette formule BCMF touriste a un bel avenir.

En second lieu, je tiens à remercier et féliciter tous les organisateurs. Voilà des gens qui sacrifient deux jours pleins (sans parler de l'avant et après organisation) pour t'accueillir et te bichonner. Ainsi, quand mon club organise sa randonnée, ayant bien retenu la leçon, je me fais un devoir de me dévouer à mon tour. Il faut bien se dire que ce qui fait la force de la FFCT, c'est l'abnégation et le dévouement de tous ses adhérents. A la FFCT tu n'es pas seulement un consommateur, tu te dois de temps à autre d'être le pourvoyeur du cyclotourisme.

Enfin je voudrais affirmer, pour terminer, que ce que j'ai réalisé, n'a rien d'extraordinaire et que tout un chacun peut en faire autant, d'ailleurs je n'ai pas été le seul à le faire. Les BCMF rassemblent environ mille cyclos et cyclotes chacun, c'est te dire si c'est bien ! Aussi, ami, si tu veux découvrir et jouir des plaisirs à «cycler», tu ne peux que t'essayer dans les BCMC, alors je te dis à cette année sur les routes de montagnes, si belles, si variées, originales et pittoresques.

Guy Bourmaud

# QUAND ON AIME ON NE COMPTE PAS

Après quatre heures de train (200 km, ça c'est de la moyenne !), ce 20 novembre, je descends à la Faurie. Si à Lyon, le ciel était couvert, il brunissait même, ici c'est le grand bleu, ce bleu d'hiver en montagne qui ne se décrit pas, qui se vit.

Le cuissard long et le blouson sont au fond de la sacoche. Ne restent que le short, le T-shirt et le sweat-shirt. 4 km de faux plat descendant. Au carrefour, je laisse les deux routes goudronnées pour m'engager vers les buts du jour: les cols du nord de Veynes-Dévoluy. Le premier est fléché : Col de l'Angélus.

Il fait tellement bon au soleil qu'au bout de 200 mètres le sweat passe aussi dans la sacoche. La route est bonne. Pente moyenne. Le parcours fléché : des vététistes sont passés par là et jusqu'au Col de Berthaud je n'aurai qu'à suivre les balises. Cela monte régulièrement, avec, souvent, au soleil, entre feuilles et pierres, le bruissement d'un lézard apeuré par mon passage.

Altitude 1000 mètres. La route devient plate ou presque. Les passages à l'ombre deviennent boueux. Ne pas hésiter à contourner les flaques, même à pied elle ne paraissent pas profondes pourtant une anodine m'a abruptement bloqué avec ses 25 cm de boue cachés sous 2 cm d'eau limpide.

Col de l'Angélus 1088 m. Tiens, une route monte du hameau d'Agnielles et elle semble encore meilleure. Le Col de Gaudissart est fléché. Très bonne route et, surprise, en arrivant au col, de découvrir une dizaine de peupliers déplacés dans ce décor aride. Du Col de Gaudissart il y a la possibilité d'aller chercher les Cols de Steve 1340 m et de Rambaud 1510 m. Si le chemin paraît bon, dès qu'il passe à l'ombre, les ornières deviennent réelles et boueuses. J'ai renoncé : du 700x32 avec garde-boue ne vaut pas un VTT. Quoique même un VTT... Donc direction le Col de Berthaud 1328 m par une route aussi bonne. De ce col, superbe point de vue sur les sommets légèrement enneigés qui dominent Glaise, hameau sis 200 mètres sous mes roues. Là va commencer le muletier.

Je quitte la piste VTT pour prendre le GR vers le Col de la Chaise 1326 m. C'est très roulant, mais en poussant on apprécie encore mieux le superbe panorama. Puis direction le Col de Pallier 1330 m.

La route est humide : 20 minutes pour faire 400 mètres; ne pas hésiter à porter, même si un poussage paraît suffire, il vous faudrait alors quand même nettoyer. Après le col, méfiance : on quitte la route au bout de 100 mètres.

Par le GR, le Col de Combe Noire est atteint sans avoir à beaucoup pousser. Altitude 1281 mètres. Il ne me reste plus qu'à rejoindre le Col de Cuberselle 1254 m. Cela roule (presque) tout le temps. Je verrai après des branches de sapins des petites touffes blanches dont je me demande encore ce que c'est.

Du col une route était sensée mener à la vallée. Je poursuis donc sur le GR.

A pics impressionnants sur la vallée du Buech et sur Veynes 400 m... Sujets au vertiges s'abstenir. Je roule, je pousse (un peu). Passage à éviter dans l'autre sens : il n'y a de la place que pour un. En descente ça passe, en montée les genêts sont soit pour le cyclo, soit pour le vélo.

Mais le plus dur reste à faire : à Veynes j'ai mis 5 minutes pour trouver la fin du GR et la route !

Avec de nombreux arrêts photos, j'ai fait 23 km (!), passé 8 cols (bonne moyenne), repeint mon vélo de noir à blanc, le tout en un peu plus de 3h30.

Et il reste encore quatre heures de train pour rentrer.

Pierre Chatel  
Oullins (Rhône)

# INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ

LES PLAINES NE SONT PLUS CE QU'ELLES ÉTAIENT...

Ca bourgeonne, ça érupte, ça se soulève, ça perce de partout le sol de nos prétendues «plaines» de France, comme si elles étaient travaillées d'un grand désir d'être montagnes : qui n'a pas maintenant son col ?

Et si nous consultions les sismologues ? Haroun, es-tu là ? Est-ce le tournoiement de la plaque Europe sur elle-même qui crée ces bouleversements ? La dérive et l'éclatement du continent soviétique ont-ils un rapport ? Après Pyrénées et Alpes, la France de l'an 2000 verra-t-elle surgir une nouvelle chaîne de montagnes, appelée «les Cent Cols» ? Car nous l'aurons tellement appelée de nos vœux ?

Un col c'est un col, qu'il fasse 15 ou 3500 m d'altitude, c'est une question de définition. C'est toujours pour moi, pour nous tous, un moment fort, un basculement, vers ailleurs. Donc, vers une autre quête.

Que les cols fleurissent ainsi, Club, mon cher Club, tu m'en vois ravie. A l'approche de tes 20 ans, le bel âge J'en profite pour redire toute mon admiration pour ce trait de génie de ton fondateur, Jean Perdoux et pour ce qu'ont apporté tous ceux qui ont continué son œuvre. Une passion est faite pour se communiquer, un feu pour en allumer d'autres. Tu nous en donnes l'occasion.

JE GRIMPE, DONC JE SUIS... PLUS LÈGÈRE

Est-ce que c'est l'air qui devient plus rare ? D'où me vient cette sensation ? Je brûle les scories de ma vie citadine, c'est sûr. Je me débarrasse de mes états d'âme, de regrets inutiles, d'inquiétudes, de mes peurs mesquines, de tous ces soucis parasites qui m'encombrent, qui m'empoisonnent, me lestent et m'empêchent d'avancer. Je dépêtré tous les fils qui me rattachent à mes paresse quotidiennes, mes petites lâchetés. Quand dans la grimpe d'un Galibier, je suis toute à ma concentration. Autour, la nature m'imbibe progressivement. Je suis une avec mon vélo, soulevée sur ses pneus, traçant un mince filet sur la route, flirtant avec le sol, l'effleurant à peine.

Guère plus qu'un catamaran, dressé sur ses foils, grâce à la vitesse, ne touche l'eau. En harmonie, en silence, je glisse dans le paysage. En rythme, aussi, mais c'est une musique tout intérieure qui m'accompagne. Discrète, à peine si je trouble l'air, j'avance : n'est-ce pas, au flanc de la montagne, comme une imperceptible caresse ?

On ne triche pas dans un col. On est nu, seul, authentique. Je n'ai pas voulu abdiquer, dans la Bonnette, cet été, mais je me suis endormie là-haut, la tête dans mes bras, sur la table du café, d'épuisement. Plus haut, qu'y a-t-il ? Les alpinistes, les aviateurs, les oiseaux. Je les admire tous beaucoup. Ah, s'envoler ! Le vieux mythe... ET SISYPHE HISSAIT UNE NOUVELLE FOIS SON ROCHER...

Au Pas de Peyrol, cet été aussi, un jour de grand bleu. La fraîcheur du Cirque du Falgoux, et puis la route qui se redresse, qui se cabre. Ne pas ralentir, garder ce mouvement, continuer tout droit sans à-coup et en souriant aux automobilistes. Ah oui !

Le col de Banyuls, c'était une piste dévalant vers la mer. Le col de Montmirat, la nuit de Pâques, ce fut glacial, interminable. Pourtant, que je suis heureuse d'avoir grimpé ! Le Timmelsjoch, à la frontière Suisso-italienne, grandiose bout du monde. Les cols en terre, les routes militaires du Piémont, au-dessus de l'étau et de la mer de nuages de la plaine du Pô. Le Portet d'Aspet, les lointains qui deviennent violets et piquetés de lumières, une certaine ivresse en descendant, soir tiède, route lisse qui virevolte... Et puis tant, tant d'autres, oubliés ou non, dans les cases désertes de la mémoire. Toutes ces émotions, qui m'ont faite, m'ont construite petit à petit.

Faire 100 cols et plus, c'est une école de patience, de courage et de solitude. Monter, pour redescendre aussitôt, n'est-ce pas purement absurde ? Inutile ? Non seulement se donner du mal pour escalader un col mais recommencer son effort 100 fois ! Puis stocker le tout dans un ordinateur d'Annecy, en échange d'une

médaille, d'un beau diplôme et d'une citation dans une revue où l'on constate que nous sommes de plus en plus nombreux malgré tout ! Est-ce une manie ? Une passion ? Une folie ? En tout cas c'est bigrement contagieux...

Une amie psychiatre m'a dit un jour: les collectionneurs sont classés dans les obsessionnels. Misère ! Je savais bien que j'avais un petit vélo dans la tête. Elle doit avoir raison : je décolle... Complètement !

C'est un peu comme ce rêve d'enfant, qui reste gravé en moi et se renouvelle, j'essaie sans jamais y parvenir d'attraper ce ballon léger, léger, qui s'éloigne un peu plus chaque fois que je pense l'atteindre...

Mon club, mon cher club, voici donc encore une fois ma liste, maigre cette année, j'en conviens, à cause d'un Paris-Brest-Paris et par ailleurs de l'apprentissage de la vie d'un club «normal». Je ne pourrai donc faire mieux la prochaine fois. Ne crois pourtant pas que je t'oublie ou que je te délaisse. J'en suis fier de cette liste. Elle signifie que je suis toujours membre actif de ton mouvement, que j'y tiens. Peut-être cela touche quelque chose de vital en moi ?

A toi, club des Cent cols, l'un des fers de lance de notre Fédération Française de Cyclotourisme, je te souhaite de continuer à rassembler d'année en année les plus «mordus», les plus fous du vélo vraiment grandeur nature, toujours plus nombreux.

Happy Birthday ! Que la fête soit superbe...

Joëlle BRIOT

Vice-présidente FFCT

## J'AI MÊME MONTÉ LE COL DE VAC !

Membre du Club des 100 Cols et jeune adepte du VTT, il m'est facile de joindre l'utile à l'agréable dans les muletiers qui m'étaient inconnus jusqu'à présent.

Me voilà donc souvent penché sur les cartes IGN au 1/25.000 pour y découvrir des circuits hors des sentiers battus. C'est comme cela que je me suis aperçu sur la carte Toulon-Ouest qu'il existait un col, le «Col de Vac».

Je suis parti un après-midi en direction du Brusç où j'ai décidé de rejoindre Notre Dame du Mai culminant à 300 mètres par les Sentiers du Bord de Mer. Circuit pas facile nécessitant un peu de portage acrobatique. Mais quel plaisir lorsque mon ascension fut terminée. Un col de plus ! Altitude : aucune précision sur la carte. Bof ! Fixons cela à vue de pif à 40 mètres. Dans le jour suivant, je contais mon exploit à qui voulait l'entendre, fier d'avoir découvert ce col que tout le monde ignorait, si près de la «Grande Bleue». Cela étonnait même mon ami Jacques qui, malheureux de ne pouvoir rouler ces derniers temps à cause d'un bras en écharpe, s'était penché sur toutes les cartes du département du Var, essayant de découvrir tous les cols n'étant pas portés sur le Guide Chauvot.

Un soir un coup de fil de Jacques me parlant de ses découvertes (ce n'est pas là qu'il voulait en venir) m'annonçant : «Au fait ! Ton Col de Vac ! (silence) Imbécile ! Ca veut dire Colonie de Vacances!».

La suite n'étant plus une conversation mais 5 minutes d'éclats de rire. Pour terminer, Jacques m'assura que cela ne ce saurait jamais. Tu parles !

Louis GOZZOLI

N° 1138



# MON BOUQUET D'OR

Avec le certificat d'études primaires tout le monde savait au moins que la France était irriguée par la bande des quatre : la Loire, le Rhône, la Seine, la Garonne et leurs affluents... Il n'est pas sûr qu'on en sache bien davantage avec un bac +4 ou +5 pour la vie informatisée de demain où on pourra tout savoir et tout avoir en tapant 3615 quelque chose. Moi, il m'aura fallu attendre bac +43 dans mon cyclotourisme pour découvrir le Bitoulet et l'Escongousson. En décembre la Savoie même olympique n'est probablement pas la meilleure région pour une randonnée cyclotouriste et j'ai pensé trouver vers le Parc Naturel du Haut Languedoc la montagne et le soleil qui conviendrait à ma gourmandise. J'y ai trouvé surtout un froid vif qui m'a obligé à me couvrir plus que d'habitude mais je ne regrette rien: les montées de col étaient dures et longues pour se réchauffer sans que les descentes soient assez longues pour se refroidir, la température n'est jamais descendue assez bas pour que j'ai une stalactite sous le nez, le vent ayant été toujours assez fort aussi pour en empêcher la formation.

De Carcassonne à Lacaune, de Mazamet à Montpellier, du Cirque de Mouzère aux arènes de Nîmes, du monastère orthodoxe St-Nicolas de la Dalmerie à l'Abbaye de St-Guilhem-le Désert, du Canal de Midi au Barrage du Salagou, d'Alphonsine à Marguerite je me suis bien amusé à changer de lit de l'Aude à l'Orb et de l'Hérault au Vidourle, tous fleuves indépendants qui ne sont l'affluent de personne et qui de leur source dans les montagnes à leur immersion dans la Méditerranée jouent depuis des siècles avec les ponts, les gorges, les falaises, les grottes, les barrages, les villages, les châteaux, les églises, à travers forêts, garrigues, vignes, champs et jardins. On ne peut certes pas se nourrir uniquement de châtaignes, d'arbouses et de grappillons de raisin oubliés mais c'est toujours agréable de s'arrêter en trouvant ces amuse-gueules au bord de sa route.

Après 12 jours d'un temps plutôt sec malgré 2 jours de brouillard là précisément où il aurait fallu une belle visibilité, au Pic de Nore 1.210 m et au sommet de l'Espinouse 1.124 m, il fallait bien s'attendre à ce que la pluie perturbe cet automne finissant : j'en fus prévenu par la météo qui prévoyait du soleil sur toute la France sauf précisément dans la région où je me trouvais et pendant 2 jours je me suis résigné à séjourner sur le bord du Bitoulet, naufrage confortable et bon marché dans une chambre d'hôtel bien chauffée de Lamalou-les-Bains, car je ne me suis jamais pris pour D'Aboville dans aucune traversée quand je rame sur mon vélo. Je ne me suis pas ennuyé à Lamalou, j'ai même fouillé tout le cimetière, en surface seulement, avant d'y retrouver ce que la famille croyait perdu, une pierre tombale tout à fait abandonnée mais intacte, nue, à peine lisible : - ici repose Marie Adèle Desolmes née Chassin décédée le 21 mai 1927 à l'âge de 42 ans - c'est l'une des grands-mères de mes enfants.

Je n'ai pas fait les 231 cols du département de l'Hérault déjà répertoriés par le Club des 100 Cols, je n'ai passé que 86 de ceux-là, plus quelques autres qui ont été oubliés sans être cachés ou introuvables et qu'il suffira d'homologuer en leur donnant un nom, une altitude et des coordonnées... Il n'est d'ailleurs pas toujours nécessaire de trouver un nom : il existe déjà dans ce département le «Col Sans Nom» à 745 m (Guide Chauvot 34-166)... Il y en a au moins un, à moins de 200 m d'altitude, près de Roquebrun où fleurit l'oranger et mûrissent les oranges dont le nom chante comme l'accent du pays et qui deviendra le Col de l'Escougousson... le Col de l'Espinouse devenant à 1.124 m le col le plus haut de l'Hérault.

760 km et 13 heures de marche du 28 novembre au 13 décembre avec 8 crevaisons assez mystérieuses : 4 à l'avant, 4 à l'arrière pour lesquelles je n'ai jamais rien trouvé de suspect dans le pneu... je n'en demanderai pas pour cela mon inscription dans le livre des records, mais je m'attribue la Rustine d'or de la meilleure performance... mon bouquet d'or en quelque sorte puisque c'est à partir du Bousquet d'Orb que j'ai trouvé mes meilleurs souvenirs cyclotouristes.

Mon cyclotourisme n'aura été, n'est et ne sera que l'impur remboursement de la gratuité infinie de tous les trésors sensuels, intellectuels, matériels et spirituels rencontrés et savourés tout au long de mes routes concertantes des quatre saisons... et pardon à Rimbaud pour «le pur ruissellement d'une vie infinie»...

Paul André, Menton, le 16.12.1991



# LIBERTÉ 2000

Quel beau nom que celui de mon 2000ème col ! «Liberté». Il représente tout un programme parfois difficile à réaliser.

Liberté ! C'est le sentiment que je ressens le plus fortement en enfourchant mon vélo. Lorsque le vent me pousse loin de chez moi et des contraintes familiales, je prends possession de la nature, je goûte à tous les parfums et je pédale au gré de mon envie, pour me dépasser ou, au contraire, pour, simplement, avancer, voir du pays.

Liberté ! Ce col vers lequel je grimpe en ce 7 septembre 91, dans la forêt de Grésigne, au-dessus de Montauban, ne m'impose pas de gros efforts et c'est presque sans m'en apercevoir que j'arrive au sommet. Mais c'est mon 2000ème et ceux qui m'accompagnent ce jour là, me font la bise. Ca se fête.

Cela se fêtera d'ailleurs d'une manière inattendue pour moi. Le lendemain, le Véloce de Montauban organise la concentration nationale du Club des Cent cols au sommet du Pas de la Lignée. Au cours du repas qui réunit de nombreux cyclos venus de tous horizons, quelle n'est pas ma confusion d'entendre le président, organisateur de ce rassemblement, m'appeler sur le podium ! Bise et félicitations sous les applaudissements. Me voilà rouge comme une pivoine et le cœur battant : ma discrétion habituelle est mise à mal. Mon 2000ème col ne passe pas inaperçu. Je ne suis pas près de l'oublier.

2000 ! Au cours de cette année 91, chaque col que je franchissais me rapprochait de ce chiffre magique : but avoué de ma saison cyclo. Tous ne m'ont pas marquée, mais j'ai conservé l'empreinte de certaines images.

- Grêle battant mon poncho, sous l'orage à la porte d'Urle.
- Soleil brûlant de l'Hérault dans les vignes au-dessus d'Olargues.
- Émerveillement et petit frisson de vertige au débouché de l'étroite brèche du Pas du Souillet où il fallut porter les vélos à deux pour franchir la falaise dominant Saint-Julien-en-Vercors.
- Désolation en découvrant les forêts calcinées des Maures.
- Sérénité, dans les cols «durs» du verdoyant Chablais où les vaches venaient lécher mes sacoches.
- Soulagement d'échapper à la canicule dans une sieste réparatrice, sur un tapis de feuilles mortes, au bord d'une route cévenole, vers Saint Martial.
- Excitation de la chasse aux fossiles carbonifères dans les «Découvertes» de Graissessac, du côté du Ruilladou... Je pourrais ainsi multiplier les «flash-back», mais sans doute abuserai-je de la patience d'un lecteur chez qui ces souvenirs trop personnels n'éveilleront qu'un écho limité à la seule puissance des mots.

Je voudrais remercier le Véloce de Montauban et en particulier une de ses membres : Jacqueline LEGAL-LAIS de m'avoir offert l'occasion de gravir un 2000ème col aussi remarquable : le hasard ayant voulu que ce soit celui de la «Liberté» Liberté ! Liberté ! Mot qui chante et que j'aime chanter sur l'air de Nabucco, dans la vitesse grisante d'une descente comme celle du Ventoux. Encore une belle image !

La chasse aux cols a ceci de bon qu'elle nous permet de mélanger en un pot-pourri, dans nos souvenirs, des images et des sensations variant avec des paysages éloignés les uns des autres très typés et donc très dissemblables. Merci également à René, mon compagnon de route préféré qui me compose avec le brio d'un maestro, des parcours sans cesse renouvelés et qui a toujours su m'encourager à conquérir ma liberté sur un vélo en haut d'un nouveau col !

Quel nom portera mon 3000ème ? Les cartes me le cachent encore. Mais je désirerais que son nom soit aussi beau que «Liberté».

Nicole POTY  
Vélo Club d'ANNECY. N°702

# VARIANTE PAR L'ESSAURE

Que la partie du chemin N°2 de Menée à Chichilianne (Isère) passant par Bénevisse et traversant la montagne de Combau, ne sert sur la partie comprise en amont de Bénevisse qu'à l'usage particulier de quelques habitants. Comme voie de communication entre la commune de Chichilianne et celle de Treschenu, pendant cinq ou six mois de la belle saison, étant le reste de l'année impraticable à cause des neiges et des glaces qui s'y amoncellent, elle n'est fréquentée que par quelques contrebandiers marchands de vin ambulants qui, pour échapper plus facilement à la surveillance des agents, suivent cette voie déserte.

Extrait des délibérations du conseil municipal de la commune de Treschenu (Drôme), le 22 août 1850, cité par Séverine Beurnier, «Un homme, un village» (Centre alpin et rhodanien d'ethnologie).

Le but de ces propos était de prouver l'inutilité de l'entretien de ce passage, d'obtenir en contrepartie des aides pour améliorer la desserte du col de Menée, très fréquenté. C'est l'époque où l'on réclame le percement du tunnel : vœu exaucé 34 ans plus tard. Bref, le texte indique l'existence d'une voie parallèle à Menée, à vocation déjà en dehors des clous. Raison plus que suffisante pour y aller voir de près.

Aujourd'hui, le parcours ne présente pas de difficultés particulières : il permet de trouver un suivi à la route du vallon du Combau dont le revêtement s'arrête à la fontaine des Prêtres, offre des vues très agréables et variées, donne même l'occasion de franchir un col, Pas de l'Essaure 1670 mètres. Petite concession à la civilisation, nous sommes bien sur le sentier, mais au Pas, accueille un vaste panneau, litanie d'interdictions - on touche à la zone des hauts plateaux du parc régional du Vercors. Quelques promeneurs polis, qui me demanderont pourquoi je n'utilise pas un VTT (justement sur la liste des interdits).

J'ai abordé la montée à Chichilianne. Me fiant à une IGN 1/25.000 appelée «Hauts Plateaux Sud» N° 228, j'oblique à gauche au lieu dit Verzelles, franchis le ruisseau des Arches, vaste lit de cailloux sans eau, pour parvenir aux Fauries d'où commence une rude montée à travers le bois. Chemin très large, en bon état, pour seul désagrément une pente très raide, mais cela se passe sous un continu et généreux couvert de feuillus. Plus haut on rejoint une sente qui monte peut-être bien aussi de Verzelles : est-elle moins dure ? C'est ce que laisse croire la carte, cela vaudrait le coup d'essayer. La suite multiplie les lacets alors que la pente est devenue plus sage.

Instant rare, lorsque parvenu vers les prairies du sommet, émerge plein nord le Mont Aiguille. La vue porte loin désormais, du Dévoluy au lointain Oisans. De la crête, détour obligé au nord-ouest vers le point coté 1713 sur la carte : vaste vue circulaire de plein vent.

Pour les collectionneurs de cols, nous sommes à proximité immédiate du Creuson. Les patients imagineront alors une autre traversée, en provenance du Pas de l'Aiguille par exemple.

La descente par le Combeau est très reposante. Lorsque j'y passai fin juillet, l'herbe avait un vert très doux, tandis que les rochers de la Montagnette étaient rehaussés par le contre-jour d'un soleil de fin d'après-midi. Intense activité aux bergeries, et les promeneurs se font plus nombreux car on approche le goudron que l'on retrouve donc à la source de la Fontaine des Prêtres. A partir de là, descente en roue libre jusqu'à Bénevisse par un itinéraire admirable et parfois grandiose lorsqu'on sent se dérober sur la gauche les falaises du Rocher du Combeau. Avant d'arriver au village, je saluai sur la droite la piste de Tussac, aventure d'il y a quelques années, qui m'avait conduit jusqu'à la bergerie du Jardin du Roi (il n'y a pas de col...), mais c'est une autre histoire.

Si on aime ces régions, on peut lire, outre le livre de S. Beaumier, «Glandasse» de J.X. Chirossel et «Un Roi sans divertissement» de J. Giono.

Bernard CHANAS  
Oyonnax (Ain)

# PETIT COL DEVENU GRAND

La revue des 100 Cols a de remarquable que les alertes plumes nous soulèvent en montagne. Et la littérature fait que la montagne accouche toujours au moins d'un sourire.

Dans le récit de chacun la bicyclette élève au septième ciel. Et nous assistons, au sommet du «déballage», à l'ascension suprême : «Voilà un homme qui monte !»

Puisse donc la plume d'un cyclo du plat pays conduire vos pédalées jusqu'au sommet de nos sommets. Ecoutez les grandir au moment de votre passage. Accordez vous ce titre de gloire et siégez parmi «Nous les Cyclos» comme l'un de ces cyclistes ordinaires, capables de trucs extraordinaires.

Voilà qui d'emblée vous désigne comme l'un de 'ces héros qui s'ignorent» et dont la geste nous étonne. Encore et toujours.

A chacun de surmonter ses obstacles ? A Tournai (Belgique) l'ascension du Mont Saint Aubert (145 m), via le Col de la Croix Jubaru (99m) vaut autant de satisfaction à un novice de l'escalade que de la grimpe du Mont Ventoux (1 912 m), via le Col des Tempêtes (1 829 m), à un sociétaire du club local des Audax.

Le premier col belge n'est plus le plus grand... Depuis qu'il a fait des petits. On doit aux «Cyclos-Grimpeurs Namurois» (l'appellation ne manque pas d'air malgré, parfois, le manque de souffle) d'avoir fait naître les Cols de Suary, de Marly, de la Charlerie, de Ronchinne et le Pas Bayard, tous balisés et joignables dans une boucle de 80 km. Mais la vraie surprise est venue du Col du Rideux (339 m)... découvert par hasard sur la carte IGN au 1/10.000. Le plus élevé est donc aussi le plus ancien. Reste au Col de la Croix Jubaru la beauté de son histoire : à 100 mètres du panneau annonçant le col géographique, est dressée un croix qui interpelle le passant en ces termes «C'est ici que j'ai trouvé la mort à vélo le 14 juillet 1897, Armand Jubaru, de Tourcoing, âgé de 27 ans». Si la géographie des lieux exige de prendre une loupe pour reconnaître le petit col (inauguré le 6 avril 1985), l'histoire tragique des lieux lui donne sa grandeur.

Voilà qui valait bien les panneaux posés par la Ville au nom de l'Union Audax Tournai.

En vérité il est une sentence qui justifie toutes les audaces cyclotouristes et particulièrement des sociétaires des 100 Cols : «Plus le cyclo grimpe, plus il s'élève !».

André TIGNON  
100 Cols N°1583

# TOMBER DANS LE PANNEAU

S'il est courant et facile pour les cyclos de dépasser les bornes (kilométriques)\*, ils aimeraient plus souvent «tomber dans les panneaux»... des cols.

Bien sûr, il ne s'agit pas de se faire piéger, selon l'expression populaire, mais bien au contraire, on l'aura compris, de savoir avec certitude si l'on est bien parvenu au col recherché et de pouvoir ainsi en matérialiser l'existence, dont une photo attestera les cas échéant le souvenir du passage.

Or, si certaines régions sont bien nanties en panneaux, il en est d'autres, par exemple le Jura\*\*, bien mal pourvues en la matière.

C'est pourquoi nous voudrions lancer une vaste campagne en faveur de la mise en place systématique de panneaux de cols\*\*\*, au moins dans un premier temps, ce qui ne serait déjà pas si mal, pour ceux figurant dans le «Catalogue des cols routiers de France...», édition 1991 de la confrérie des 100 COLS. Pour les non revêtus, ensuite, on pourrait solliciter la collaboration des Associations de vététistes et de randonneurs pédestres.

A cet effet, il faudrait prendre contact avec les directions départementales des routes (Conseils Généraux et Equipement), les Comités Départementaux et Offices de Tourisme, les Organismes d'Aménagement et d'Environnement, peut-être aussi l'Institut Géographique National, le service cartographique Michelin et l'ensemble des médias certainement. Ce sont les Comités Départementaux de Cyclotourisme de la FFCT, appuyés par les Ligues, qui semblent le mieux à même d'orchestrer cette campagne de signalisation, qui devrait bénéficier de l'appui des instances fédérales. Espérons que nous serons entendus.

\* On pourrait réclamer par la même occasion l'inscription du nom des localités et du kilométrage sur les bornes kilométriques. NDLR - Oh que oui !

\*\* Voir «Pour un manifeste», par Bernard Migaud, revue 1991 du Club des 100 Cols.

\*\*\*Pour les «ports», ce pourrait être un panneau de cale ou d'écoutille mais, pour un cyclo il vaudrait mieux s'en tenir à l'acception «coussinet de selle» ! (voir dictionnaire au mot panneau).

PS - Une suggestion pour le Club des 100 Cols : à partir de 1.000 cols demander au moins un 3.000 mètres et pourquoi pas 100 de plus de 2.000 mètres.

NDLR - Les anciens et respectables lecteurs de «la» revue CYCLOTOURISME ont le devoir de sourire !

Le Club des 100 Cols ne peut que souscrire TOTALEMENT aux propositions de Henri Bosc et Jean Barrie. De nombreux adhérents ont déjà travaillé pour convaincre les pouvoirs publics de renseigner les cols avec des panneaux.

Henri BOSC et Jean BARRIE

# COLS DU HOGGAR

Après quelques belles journées de vélo au goût de diagonale sur la Transsaharienne, me voici à Tamanrasset. Pour le routard presque toujours pétaradant qui file vers le Sud attiré comme un aimant par l'Afrique Noire, Tamanrasset n'est souvent qu'une halte pour faire le plein d'essence.

Pour moi, c'est le pied du mur, en l'occurrence le massif de l'Atakor, partie géographiquement la plus escarpée du Hoggar et que je vais parcourir en une huitaine de jours sur une piste tantôt sableuse et tantôt caillouteuse, tout au long d'une boucle de cinq cents kilomètres.

Dans les premiers kilomètres, plat et dominé par le Pic Laperrine, on rencontre quelques ânes et dromadaires en semi-liberté comme en témoignent les liens entre leurs pattes avant. Pour eux, l'acacia fournit un complément de nourriture à la végétation rabougrie.

Vingt kilomètres après Tamanrasset, la route s'élève sèchement dans la montagne au dessus de trois zéribas blanches habitées par une famille de bergers. Pour elle, l'unique point d'eau se trouve dans une faille à cinq cents mètres de la piste : la guelta d'Iméléoulaouène.

Ensuite, alors qu'il n'y a plus de vraie habitation sédentaire jusqu'à Hirafok à plus de cent kilomètres de là, la piste traverse un plateau caillouteux, à près de 2.000 mètres d'altitude.

Bien après le coucher du soleil, j'arrête ma progression et installe le premier bivouac de cette boucle. Au petit matin, après le gel de la nuit, il fait encore frisquet, et l'apparition au loin des Tezouai, au delà de cet immense pierrier, sont une formidable motivation.

Plus loin, dans le désert minéral parcouru depuis plus de soixante kilomètres, apparaît, bien à l'écart de la piste une faille qui s'entrouvre sur la guelta d'Hafilal, nettement plus importante que la guelta d'Iméléoulaouène. La présence de l'eau à cet endroit a quelque chose de magique et permet l'existence d'une certaine végétation. La piste, de plus en plus défoncée, passe au pied des Tezouai sur la plus petite dent desquelles des Européens s'adonnent à l'escalade.

Je m'écarte pour deux jours de la piste d'Hirafok et atteint les derniers lacets du Col de l'Assekrem à 2.600 mètres d'altitude où est bâti le refuge, en fait deux blocs d'une trentaine de places chacun. Le col est surplombé par le plateau de l'Assekrem où se tiennent, dispersées, les trois petites maisons de pierre qui constituent l'Ermitage de Foucault ainsi qu'une table d'orientation qui date de 1939.

Après une première nuit très calme au refuge, le 31 décembre je franchis les Col de Entre Tahelarine et de Sesker Akr avant d'abandonner le vélo au pied du Mont Tahat, point culminant de l'Algérie à 2918 m. La montée pédestre au Mont Tahat, assez longue, et encombrée par les rochers et il faut de temps à autre s'aider des mains. La récompense, au milieu de ce désert minéral, c'est de croiser quelques gazelles en liberté et de contempler d'en haut l'étonnant Pic Ilamane.

Comme il fait nuit quand je récupère le vélo, j'en oublie le Col Ilamane. Deux heures plus tard, me voici revenu au refuge. Quel contraste, après cette magnifique journée solitaire, que cette foule bigarrée qui se serre dans le refuge pour passer la nouvelle année.

Matin du 1er janvier 1990. Retour à la solitude de la piste qui longe les magnifiques orgues de la montagne d'Imadouzene pour grimper ensuite le Col Téhé N'Ttghatimt. La présence d'une fleur annonce la guelta d'Issakarassene. C'est là que Serge il y a dix ans avait eu droit à un bivouac agité. Encore un col au crépuscule, le Téhé N'Siberi, avant la nuit sous les étoiles.

A Hirafok, comme souvent, le café est sympa et pour trente kilomètres, me voilà sur la piste de Djanet. Là c'est très sableux et même avec un VTT, j'aurais sans doute du mal à rester sur la bicyclette.

A Idelès, je fais le plein des victuailles disponibles : du lait en poudre, des sardines, des biscuits et du cho-

colat. Un gamin quémante une pièce et devant ma réticence me montre sa roue de vélo délabrée. C'est en fait une Rustine, une pièce en caoutchouc, qu'il réclame !

Après une nuit où les gerboises ont fait du dégât dans le sac des biscuits, les seules rencontres de la journée sont un lièvre, un camion citerne Berliet et un couple de français en 504.

Je franchis le Téhé N'Sita sans savoir s'il dépasse ou non les 2.000 mètres d'altitude. L'arrivée sur Tazruk, plus haute oasis du Hoggar, est très ensablée. Ce village targui, à l'écart des pistes, est peu fréquenté par les touristes. Au café, Botefna me sert une omelette, mais le gendarme de service refuse que j'y passe la nuit. Après maintes palabres, nous parlons en quête d'un gîte, en l'occurrence un chantier touareg surveillé par des gardiens toujours enclins à partager le thé.

Le lendemain, un collègue humoriste ou peut-être lucide du gendarme de la veille traite de mort-vivant celui qui a été épargné par les loups «très méchants, car affamés», qui sévissent sur la route d'Idelès.

Finalement toujours bien vivant, je reprends la piste qui, pendant des kilomètres, suit le lit de l'oued Teberber avant de franchir le Col d'Azrou. L'oued est asséché depuis lurette mais un soupçon d'humidité maintient en vie des plantes piquantes et quelques arbustes, un moula-moula vient picorer un biscuit.

Le lendemain, les habitants des sauvages zéribas de Tahifet me font le plein d'eau et j'oublie un moment la difficulté de l'effort due à l'ensablement de la piste. Dans la montée du Téhé N'Oudi, la pierre remplace le sable et au col, la vue porte jusqu'à Akerakar, la montagne qui domine le pierrier de la première étape. Au fond d'un oued ensablé, je m'offre le dernier bivouac de la boucle. A présent la piste s'élargit, et le sable restant très épais, je renonce à faire le crochet de la guelta Témékerest.

Au loin apparaît la brèche d'Hadriane qui annonce la proximité de Tamanrasset. Ma progression est lente et ce n'est qu'en fin de journée que le sable cède la place au goudron de la route du Niger. Griserie de la vitesse, 40 km/h en descente, record de ces derniers jours pulvérisé et dix kilomètres plus loin, c'est Tamanrasset. Il fait gris mais qu'importe, puisqu'il y a du poulet-frites au café et des oranges à l'épicerie.

Marc Liaudon  
Randonneurs Lyonnais



# LE CYCLOTOURISME À L'ÉTAT PUR

L'une des richesses de la Fédération Française de Cyclotourisme est la diversité des manifestations proposées, englobant toutes les formes existantes de pratique de la bicyclette, hormis la compétition. De la randonnée prestigieuse à la sortie familiale, en passant par les BCMF, concentrations, séjours, cyclo-camping et autres, réalisés seul, en groupe ou en famille, à vélo, tandem ou VTT, tout le créneau y passe. Avec bien sûr, la possibilité d'utiliser et d'améliorer ses connaissances en cartographie, mécanique, position de base, utilisation du bon développement, diététique touristique, etc.

Le Vélo-Club d'Annecy a trouvé la particularité de regrouper l'ensemble de ce qui vient d'être énuméré, en créant et gérant depuis vingt ans la CONFRERIE des CENT COLS. Ceci, sans autre contrainte que le respect du règlement assez simple : avoir franchi 100 cols différents dont 5 à plus de 2000 mètres d'altitude. Pas de délais, ni de limite pourvu qu'ils soient franchis à bicyclette, tandem ou VTT, en toutes circonstances, EN TOUTE LIBERTE. La déclaration, faite sur l'honneur n'ayant, en définitive, d'intérêt que pour soi même.

Gravis lors d'une randonnée, d'une sortie de club ou d'une simple ballade de vacances, en recherchant l'exploit sportif ou en prenant le temps d'admirer les splendides paysages de montagnes, en sacrifiant à l'arrêt photos, le résultat sera le même. Au sein de son club, ce sera une émulation nouvelle et, au cours des soirées d'hiver, combien se pencheront sur les cartes des projets futurs, voire des prochaines vacances afin de repérer la position géographique de cols non franchis et d'établir des itinéraires passant par le maximum de ceux-ci.

D'autres pousseront la passion plus loin en établissant les profils des cols, en notant le dénivelé kilomètre par kilomètre, certains retrouveront la position d'anciens cols et mettront tout en œuvre pour obtenir des pouvoirs publics le panneau accréditant leur dire, tandis que d'autres, encore, recenseront la liste de tous les cols de France, routiers et muletiers.

Que d'anecdotes, de souvenirs accumulés au fil des saisons, viendront égayer les conversations des pelotons, les soirées ou même la revue annuelle du Club des Cent Cols. Chacun voulant faire partager ses émotions ressenties lors de ses ascensions, sa fierté lorsque le sommet est atteint, ses joies après une sortie particulièrement réussie.

Une véritable camaraderie relie chacun des membres qui aiment se retrouver régulièrement au cours des concentrations organisées par des correspondants du Club des Cent Cols.

Nous serons nombreux, le 11 Juillet 1992 au col du Luitel où les dirigeants du Vélo-Club d'Annecy nous accueilleront pour fêter le 20ème anniversaire dans la joie et la bonne humeur, pour les remercier de tout le travail qu'ils font.

Pour tout cela :

VIVE LA CONFRERIE DES CENT COLS.

C. DUBREUIL

Président du CODEP 74 FFCT

# AH ! CE POUMON !

L'expression : «ne pas manquer d'air», prit, ce jour-là, toute sa signification.

Un certain matin de juin, Philippe (mon jeune et dynamique président) et moi, avons pris le départ de la randonnée des gorges du Doux (Tournon 07).

Accompagnés, d'une dame fort sympathique qui avait manifesté son désir de se joindre à nous, sans doute influencée par notre allure bon enfant. Son coup de pédale dès les premiers kilomètres, s'avéra à l'image de son personnage, sec et nerveux !

De plus, cette personne était dotée d'une élocution volubile et continue, que même les pentes nombreuses du coin n'atténuèrent pas.

Machos, sans doute pas, mais surpris par son comportement, malgré de nombreuses accélérations, de connivence avec Philippe, et bien orchestrées, nous atteignîmes le col du Buisson, sous un orage aussi violent (flammèches sur la route) que soudain, avec une belle tourmente de neige pour finir. Le contrôle à ce point du circuit, nous permit de nous ragaillardir un peu. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction d'entendre notre cyclote (qui ne nous avait pas lâchés d'un pneu) nous dire que l'hiver précédent, elle s'était vue contrainte de se faire opérer, et priver d'un poumon !

Imaginez la suite, si cette coéquipière, avait pu évoluer ce jour-là à plein régime !

Messieurs les cyclos, où est votre humilité ?

Guy CESANO  
C.R. Vénissieux

## LE MOT DE FERNAND GOMILA

Chers amis cyclos des 'Cent Cols'

Pour votre concentration, vous avez choisi le Luitel. Le président que je suis, vous remercie d'avoir choisi une visite en Dauphiné Savoie.

La mode évolue, mais le cyclotourisme est un état d'esprit qui reste.

Quel plaisir, pour un cyclo de se remémorer, tel col, tel paysage, de se dire dans ce col j'étais au point de rupture. Mais quelle satisfaction, quand nous arrivons au sommet, d'être montés.

L'avantage dans un col, on a le temps de regarder le décor, d'écouter dialoguer les copains, deux virages au dessus de nous, et dans le même temps de constater que certains copains ne sont guère plus frais que nous.

C'est ça le cyclotourisme, se tester continuellement pour voir notre résistance physique et morale. Avoir la satisfaction de se dire : «j'ai gravi ce géant».

Personne ne peut nous prendre notre satisfaction, nos souvenirs et surtout se dire quel va être le prochain. Amitiés à tous.

Fernand GOMILA  
Président de la ligue Dauphiné Savoie

# SOUVENIRS

Décembre ! Période morte du cyclisme, marque la somnolence physique certes, mais aussi quelquefois une attention plus soutenue sur l'information.

Tiens un courrier des «Cent Cols» ! Démarche tout à fait inhabituelle.

«Le club des Cent Cols va fêter son 20ème anniversaire et le 11 Juillet 1992...»

Pas possible ! Je rêve, mais ... c'était hier ! Septembre 1973: Lyon-Mont Ventoux-Lyon, dernière grande classique de la saison, réunit un peloton de 29 participants, rien de commun avec le gigantisme atteint depuis par certaines manifestations. Mais jamais épreuve n'offrait autant de facettes positives : sport, tourisme, convivialité, rencontre d'échanges et d'amitiés, collectivité générale (progression, arrêts, repas, hébergement), LMV était tout cela à la fois. Le V.C d'Annecy présent sur tous les fronts à cette époque, alignait 7 sociétaires, soit près du quart de la participation, je peux, je dois les citer: Baleyrier, Brunier, Dufrène, Mauler, Perdoux, Pricaz et Régis, tous grands randonneurs.

Le club des «Cent Cols», à l'initiative de Jean Perdoux, était lancé depuis 1972 et comptait ses 83 premiers sociétaires. Bien entendu, les conversations des 2 jours se sont maintes fois orientées sur le «Club». Il faut dire que le peloton comptait encore Truchi, Mistler, les chambériens Grenier, Del Medico, Fructus, Gouttes puis Metzler de l'ASEB et enfin Louis et Christiane Bonny de Marseille, tous sociétaires ou presque. Autant dire que ce LMV était le cadre d'une concentration du «Club des Cent Cols» avant l'heure. Ce fut en tout cas le point charnière de mon intronisation. L'idée du club était originale, non contraignante (pas de contrôle, tampons, photos, cartes postales et j'en passe) sensibilisait le pratiquant à se remémorer ses traces antérieures, à en ébaucher de futures.

Pour tout cela, pour l'amitié qui me liait alors au VC Annecy, pour mon inclination pour les deux Savoies, je devenais fin 1973 l'adhérent n°99 avec 113 cols.

Depuis, il y eut les concentrations, en 1974 à la Forclaz le Montmin et en 1978 au col de Cherel, diablement sympathiques, conviviales dans une nature splendide, intacte, ces rassemblements symbolisaient admirablement l'idée de base du mouvement.

Puis malheureusement, l'anti-concentration en 1980 au col de Lancise, personne, pas de contact, quelques fantômes sans voix venaient renifler une tente où étaient déposés livre et stylo, l'immense déception.

1980, c'est aussi la déchirure du cyclisme de loisirs, consécutivement aux humeurs des fédérations dites «dirigeantes». Bon nombre de clubs sont déstabilisés, le CT Chambéry et le VC d'Annecy, fleurons du Dauphiné Savoie n'échappent pas à la crise, les membres forts du VCA se portent en dissidence. Le paysage se modifie et, quoiqu'on dise, il y aura dorénavant l'avant 1980 et l'après 1980.

Revenons au «Club des Cent Cols» objet de cette réflexion. Il accuse avec plus de 1050 adhérents entre 1979 et 1983 sa plus forte progression.

En 1984, le CT Montferrand aujourd'hui fort de 17 «Cent Cols» apporte sa contribution en organisant la concentration nationale. Rassemblement remarquable dans la plus pure tradition, sur le site unique du plateau de Gergovie. La même année je participe pour la 4ème fois au «circuit des Aravis», plaisir renouvelé de cycliser dans cet attachant massif. C'est aussi l'occasion du contact avec de nouveaux visages du VC Annecy, cumulé d'une réunion sympathique avec les anciens «guerriers» du VCA. Ensuite dans l'intervalle nous amenant à l'aube de 1992, une présence discrète, trop discrète vis à vis du club. Pas de motivation particulière pour les concentrations nationales proposant des rendez-vous de 9h à 15h sur des sites très excentrés. Tout de même, un point fort sur cette période : ma rencontre avec Jean Perdoux, début 91 à Clermont-Ferrand, permettant l'évocation du passé mais aussi le constat de notre indisponibilité à faire mieux pour le moment.

Mais enfin, pourquoi être sociétaire des «Cent Cols» ? Quelle motivation ? Personnellement, ai-je l'esprit, le profil, l'enveloppe globale d'un «Cent Cols» ?

Suis-je un bon sociétaire ?

OUI car :

J'ai toujours renouvelé sans discontinuer mon adhésion.

J'ai conservé les 19 revues éditées à ce jour.

Je pense être porteur du sentiment d'appartenance, pas 365 jours par an, mais quand même.

NON car :

Je n'ai pas assez collaboré au club, à sa revue.

Je n'ai pas entièrement lu les revues.

Je ne possède pas le moindre guide et en particulier le «Petit Robert» (Chauvot) des cols français.

Suis-je un sociétaire performant ?

NON : depuis mon adhésion j'effectue 27,6 cols nouveaux par an. A ce rythme je ne suis pas à la veille de m'inclure au tableau d'honneur.

Fin 89, j'envoie une liste vierge, après avoir effectué 15.000 km et sûrement 80.000 m d'élévation. Il faut le faire !

Très peu de muletiers, un par centaine.

Trop récidiviste, escalader 22 fois l'Alpe d'Huez et 25 fois le Galibier dans les 10 dernières années, n'est pas le fait d'un vrai «Cent Cols».

Le constat non complet, mais nécessaire certes, n'est pas une remise en cause de ma fidélité au «club des Cent Cols».

Sincèrement, je pense posséder un avenir dans la confrérie, l'âge et la disponibilité venant, devraient me permettre plus d'évasions.

Cependant chaque association, groupement, confrérie se doit de rassembler l'ensemble de la panoplie des genres, y compris l'élite indispensable et dynamisante pour ceux qui souhaitent s'en rapprocher, le club des «Cent Cols» n'échappe pas à la règle.

Cet écrit, il est vrai, n'évoque pas de cols, d'altitudes, de pourcentages ni de développements, ce sera son originalité.

A l'approche d'une nouvelle décennie du club, puisse à chacun de nous, conserver la santé, la motivation, pour continuer à pratiquer ce sport si valorisant et les relations privilégiées qui s'y rattachent.

Bernard PIGUET N°99

C.T Montferrand

# LE VÉLO, LE PLAT PAYS ET LA MONTAGNE

## POUR LES VINGT ANS DU CLUB DES «CENT COLS»

**1972** : après dix ans je me retrouvai en France à vélo. Un vélo de course cette fois-ci. Un «Coppi» bien équipé, acheté à un coureur belge au moment où j'avais réalisé qu'il me fallait quand même prendre le temps de me détendre. Et, tout naturellement j'étais revenu à ce passe-temps qui m'avait procuré tant de joie dans ma jeunesse. Se promener sur un vélo de course quand on avait une certaine fonction, c'était, il faut le dire, un peu mal vu aux Pays-Bas en ce temps-là. Mais j'avais pris le risque, l'attrait étant trop grand.

Ce dont je ne me doutais nullement alors, c'était de la naissance du club des «Cent Cols» cette année-là. D'ailleurs je n'avais point d'idée non plus de l'existence de fédérations de cyclotourisme. Les temps ont bien changé depuis !

Le cyclotourisme que je voulais absolument tenir à l'écart de toute obligation et qui devait me servir de détente tellement nécessaire, a, par la suite, pris une place dans ma vie qui m'empêche bien des fois de faire du vélo. Mais il m'a permis aussi de trouver bien au-delà des frontières de nouveaux amis.

C'est en 1987 seulement que je me suis décidé enfin à mettre un peu d'ordre dans mes cols et à adhérer au club. Heureusement, puisque cela m'a permis de prendre connaissance de tout un trésor de suggestions pour faire du vélo en montagne, de la lecture de la 'Bible Chauvot' et de la 'revue Dusseau' à celle des 'topo-guides Poty / de Brebisson'.

Néanmoins, devant la rédaction d'un article pour la «revue 20 ans», j'hésite. Qu'est-ce que j'ai à apprendre à ceux qui connaissent la montagne beaucoup mieux que moi ?

Qu'est-ce que j'ai à ajouter à tant de réflexions et de remarques sur le cyclotourisme en montagne confiées aux pages de la revue de notre club ?

Et si je m'y décide, c'est en me penchant sur mon passé et plus exactement sur celui du lien qui s'est créé-je ne sais même plus comment - avec le vélo et puis, avec la montagne. Ou comme l'a écrit Maurice Constantin-Weyer «Parfois, fermant les yeux, j'imaginai un voyage en France, où je reverrais des tas de gens, des tas de choses que j'avais aimés. Et puis, le moment venu, c'était quelque chose de nouveau dont j'avais faim. C'était le même cadre, mais les aventures se succédaient, toujours imprévues».

## PARTIR POUR LA FRANCE À VELO

Vers la fin des années cinquante je m'aventurai pour la première fois à vélo sur les routes de la douce France. C'était en 58 plus précisément. Le mois de Juillet était beau et chaud. Le bac «en poche», j'avais réussi - à mon grand étonnement, il est vrai - à convaincre mes parents du fait que le moment était venu de partir seul en vacances à l'étranger. Et surtout de partir à vélo.

Mon père avait beau me proposer de prendre le train à ses frais, de voyager en stop avec une de mes connaissances, moi je m'obstinais à partir à vélo.

Puisque sans mon vélo, je n'aurais pas l'occasion de 'grimper' et de pouvoir enfin attaquer la vraie montagne à vélo. J'en avais tellement rêvé !

Bien des fois je me suis demandé à quel moment et d'où m'est venu cet engouement pour la petite reine. Je ne parviens pas à trouver la réponse. Je me rappelle que vers mes cinq ou six ans, je réussis un bel après-midi d'été à échapper à l'attention de tout le monde. Le tout luisant vélo Phoenix de ma tante Louise placé contre le mur blanc de la maison de la ferme doit avoir eu un attrait irrésistible pour moi. La route vers le village était bien déserte. La haie assez haute pour me cacher. Cette expédition s'est terminée bien vite. 'En danseuse' entre le guidon et la selle, j'arrivai en zigzaguant jusqu'au premier virage pour me retrouver sans tarder dans le fossé. Celui-là était à sec, mais, hélas rempli d'orties. Inutile de dire que, quand je me suis présenté refoulant bravement mes larmes, toute la famille resta de longues minutes bouche bée devant le

spectacle. Cela en fut tout autrement quand on découvrit le vélo. Je crois me rappeler que le forgeron du village eut bien du mal à faire renaître ce Phoenix de ses cendres.

Tout cela ne doit point m'avoir découragé. Cependant ce qu'il me fallait, c'était un vélo bien à moi. Je n'en finissais pas de rabattre les oreilles à mon père à ce sujet. Cependant les vélos neufs étaient rares tout de suite après la guerre. Et des vieux il n'en restait pas tellement ! Les allemands battant en retraite les avaient réquisitionnés: ils avaient même chipé ma trottinette !

Finalement mon père m'avait fait cadeau du sien. Il avait su le cacher sous un tas de pommes de terre et repeint, il pouvait encore servir. Moi, j'en étais tout fier et je commençai sur le champ à faire des reconnaissances dans la région sur des distances de plus en plus longues.

Combien de parents lointains m'ont vu apparaître à leur grande surprise pour leur dire bonjour, servant d'excuses auprès de mes parents pour expliquer des absences un peu trop prolongées.

## **DU PLAT PAYS AUX COLLINES**

La Flandre Zélandaise est plate comme toute la province de la Zélande. Il n'y a que les digues séparant les polders et les dunes qui présentent quelques mètres de dénivellation. Pour le reste il n'y a comme défi pour le cycliste que le vent omniprésent et aussi illogique que cela puisse paraître toujours de face.

A la limite Est de notre province, là où commence le Brabant le terrain est quelque peu accidenté. Je me souviens du plaisir que nous avons éprouvé quand nous avons grimpé pour la première fois ce 'mur' tant bien que mal sur nos vélos sans dérailleurs.

Quelques années plus tard au pensionnat, des camarades de classe venant du Limbourg nous parlaient de leurs exploits sur les flancs de leur 'bergen'. Le nom de Cauberg et du Saint-Pietersberg commençaient à jouer un rôle dans nos rêves de projets pour les vacances d'été.

Des itinéraires se forgeaient. Le premier maillot jaune pour un Néerlandais dans le tour de France suivi le lendemain par sa chute dans un ravin de l'Aubisque nous avait convaincus définitivement. Le vrai cyclisme, celui qui était héroïque, c'était le cyclisme dans la haute montagne. Le professeur de latin avait beau essayer de nous enthousiasmer pour De Bello Gallico, pour nous c'étaient les gestes des coureurs à la conquête de la montagne qui comptaient.

Et faute de montagne chez nous, je me suis contenté des collines du Limbourg du Sud - nommées «bergen» (monts), tout étant relatif - pendant les vacances de cette année 1955.

L'euphorie était complète. Je me rappelle que j'ai «fait» le Vaalserberg trois fois de suite. Et je suis presque sûr que si le marchand qui avait un petit étalage de souvenirs au 'sommet' ne m'avait pas observé d'une façon tellement inquiète quand il m'a vu arriver là pour la troisième fois, j'aurais recommencé. Le lendemain j'étais tellement pressé de dresser le bilan de mes exploits devant mes parents, que j'ai voulu rentrer d'une traite. Ce qui m'a valu quelque deux cent trente kilomètres dans la journée. Et dans ce même enthousiasme je n'ai presque jamais fait très attention au silence que rencontraient souvent nos «histoires» parmi une grande partie de l'auditoire. Une seule fois, je me souviens, notre prof de néerlandais qui nous préparait à toute une série de concours de déclamation et de théâtre, nous a exprimé son étonnement. Lui, a dit ce que tant d'autres ont pensé sans doute: comment ces jeunes-là peuvent-ils s'acharner à vouloir faire un sport si peu esthétique ? Le débat a été entamé mais n'a jamais abouti à une conclusion commune ni satisfaisante. Quant à moi, il était logique qu'après ces préludes dans les collines du Limbourg la vraie montagne me tente.

## **VAL-SUZON ET LA DÉSILLUSION**

Vers la fin des années cinquante les routes étaient encore bien tranquilles quant à la circulation automobile. Et en plus les cyclistes, surtout ceux chargés de bagages, étaient rares. Un coup de Klaxon ou un signe de la main en guise de salutation ajoutait aux plaisirs procurés par le vélo.



Le sifflement des pneus sur l'asphalte, le vent rafraîchissant dans les descentes des bosses de la route nationale, une remarque encourageante d'un agriculteur au bord de son champ, je m'en souviens encore comme l'expérience proustienne de la «madeleine». J'avais équipé ma solide bécane néerlandaise Gazelle d'un moyeu Sturmey Archer à trois vitesses, vu les problèmes que j'avais connus avec mon petit dérailleur en poussant un peu trop sur les pédales.

Après un sommeil bien reposant à l'auberge de Jeunesse de Troyes, j'avais bien repéré quelques flèches doubles dans le profil de mon itinéraire. Et avec le coup d'œil que je comptais jeter sur la source de la Seine, cela promettait une journée importante.

Dans le journal que j'ai fait de mon voyage, j'ai noté que la chaleur ce jour-là était écrasante bien avant midi. A Chatillon j'avais déjà un retard considérable sur mon horaire le plus pessimiste. Je m'occupais fréquemment à la fameuse chasse à la canette. Pas toujours facile en ce temps-là, les stations services étant rares et celles pourvues d'eau potables rarissimes. Et les fermes le plus souvent gardées par des cerbères impitoyables. Toujours est-il que j'ai remis à plus tard ma visite à la source afin de ne pas risquer de trouver l'AJ de Dijon affichant complet à mon arrivée tardive.

La côte après Val-Suzon avait pour moi alors l'aspect d'un col alpin. Je l'ai attaquée comme le Vaalserberg de notre Limbourg. La fatigue, la chaleur et les bagages tout à l'arrière, le Sturmey Archer qui n'avait plus «de plus petit», m'ont vite fait tomber des nues. Je ne me rappelle plus comment je suis arrivé en haut de cette côte. Je ne me suis même pas arrêté avant d'entamer la descente. Je sais encore vaguement que j'ai eu peur parce que mes freins ne me faisaient pas ralentir assez dans les virages.

C'est alors qu'une détonation énorme derrière moi m'a fait tressaillir. J'ai réalisé que ma selle se trouvait plus bas, j'ai vu surgir le prochain virage et la barrière ouverte d'un pré. Et je me suis retrouvé une dizaine de mètres en contrebas. Pas d'orties cette fois mais un sol tellement dur que mon côté droit me faisait bien souffrir. Un premier examen m'a révélé qu'il y avait plus de peur que de mai : rien de cassé, quelques égratignures aussi bien pour moi que pour mon vélo.

Quand après avoir mis un peu d'ordre dans mes pensées, j'ai voulu remettre mon vélo sur ses roues, j'ai vu que ma roue arrière pendait comme un lambeau dans le cadre. C'est alors que je me suis rappelé le pétard derrière moi et les rayons tellement tachés d'huile auxquels je n'avais prêté aucune attention. Mon Sturmey Archer avait bel et bien éclaté ! Complètement !

Un peu plus tard un routier aimable conduisant un de ces camions «à demi-cabine» qui transportent des barres de fer, s'est arrêté. Mon vélo et les bagages bien attachés sur le fer rouillé et moi-même cramponné à l'arrière de la petite cabine, c'est ainsi que j'ai gagné Dijon vers la soirée. Après une promenade difficile, j'ai atteint l'AJ qui affichait complet, en effet. Devant mon désarroi et l'épave que je traînais derrière moi, on a improvisé une place pour moi. Mon journal mentionne que j'étais épuisé et que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Le lendemain j'ai rendu visite à presque tous les vélocistes de Dijon. Tous s'intéressaient à moi et à mon Sturmey, mais pour la réparation les conseils étaient identiques : «peut-être à Paris!».

Enfin j'ai accepté la proposition d'un d'entre eux : couper les rayons pour enlever le Sturmey, remettre un moyeu simple avec deux couronnes et changer les vitesses en déplaçant la chaîne à la main.

J'ai accepté à contre cœur : la montagne, ce serait pour une autre fois. Adieu mes rêves, les grimpadés étaient faites. C'est ainsi que j'ai continué vers Mâcon et Villefranche où j'avais rendez-vous avec des amis de la famille. Me fâchant un peu -je m'en souviens encore - devant la plaque commémorative de Nicéphore Niepce qui n'y était pour rien bien sûr, parce qu'on avait su inventer la photographie mais qu'on ne savait pas réparer mon Sturmey.

## LE PREMIER COL QUAND MEME

Pour ceux qui ont grandi dans des régions de montagne, il est sans doute difficile à imaginer ce qu'on ressent quand on voit un 'vrai col' pour la première fois de sa vie. Et encore celui qui pour moi était le pre-

mier n'avait rien pour impressionner ceux qui ont l'habitude de la montagne. Néanmoins il est resté gravé dans ma mémoire où le souvenir s'est embelli au cours des années

Et je dois avouer que autant l'idée d'avoir grimpé un col m'a rendu enthousiaste, autant le col lui-même m'a déçu. Pour me remonter un peu le moral, mes hôtes sympathiques ont eu l'idée de m'offrir un tour du Beaujolais en voiture, et en visitant les caves, le lendemain de mon arrivée. C'est alors que peu après la Roche de Solutré, sur la route de Juliéna, ils m'ont annoncé - pour me taquiner sans doute que j'allais tout de même passer au sommet d'un col.

Aussi, une fois remis de ce tour-ci, le lendemain tard dans l'après-midi, sur le vélo trop petit, mais avec un dérailleur, de madame, je suis parti pour ce col. C'était celui de la Grange du Bois. Ce que je n'ai appris que bien plus tard, car je m'imaginais pas alors qu'un col comme celui-ci pouvait avoir un nom ! Mais un nom ou pas, moi, j'étais tout fier de mon exploit comme en témoignent les annotations dans mon journal. Un rêve s'était réalisé : j'avais vaincu un col. Et plus que la réalité, c'était cette idée-là qui comptait pour moi. Dans les années qui ont suivi, je me suis plusieurs fois lancé à vélo sur le réseau routier français, toujours au nord de la Loire, dans les Ardennes, l'Eure et Loir ou la Normandie, où j'avais su obtenir des jobs de vacances comme étudiant. Et, petit à petit, le vélo a disparu par la suite de ma vie et moi des routes de France, pendant une quinzaine d'années. Pour y revenir en 1972, année de naissance de notre cher club des 'Cent Cols'. Mais cela aussi je ne l'ai donc appris que bien plus tard.

## LUCTOR ET EMERGO

Et j'y suis revenu pour continuer ce que j'avais commencé : grimper des cols. Et cela se faisait «comme ça», sans but ni sens précis, presque pour l'art.

Puisque le vélo retrouvé pour moi c'était avant tout la liberté la plus absolue dans toute sa relativité, pas de schéma, pas d'itinéraire obligatoire, pas d'esprit grégaire sous la conduite de bergers sévères qu'on appelait capitaines de route comme un ami belge avait essayé de m'expliquer.

Aussi je m'engageais dans les cols qui se présentaient devant ma roue. Parfois je m'égarais dans de petits chemins sans issue. Parfois aussi cela me faisait faire des détours qui ont retardé mon retour d'une façon inquiétante pour ceux qui m'attendaient au camping. Certains cols je les ai grimpés plusieurs fois. Parfois pour y voir de plus près ce que je n'avais pas admiré assez lors de la grimpe précédente : un bel arbre, une fermette cachée sous la verdure ou un panorama splendide. Parfois tout simplement pour 'mettre un temps' ou pour l'améliorer !

J'avais vite compris que je n'étais certainement pas un de ces aigles qui s'envolent en toute souplesse vers les cols. Je devais, et je dois, lutter pour arriver. Mais j'aime l'effort physique, même celui qui fait souffrir, pour jouir davantage du résultat.

Cet été, nous voulions porter nos pénates dans un charmant petit camping près de Sainte-Cécile d'Andorge. Les débuts étaient difficiles : 'hollandais go home' sur la route et 'Camping complet' sur la barrière. Mais comme impossible n'est pas français et complet presque jamais complet, j'ai avancé quand même. Un monsieur, genre joueur de catch a foncé sur nous, s'est arrêté pile devant la galerie où luisait mon 'Coppi'. Après un examen minutieux, il s'est tourné vers moi. «Mais vous êtes coureur cycliste ! Moi, j'étais le plus fort de la région dans mon temps». Sans attendre ma réponse, ce qui ne me convenait pas mal, il a commencé un exposé sur le cyclisme régional d'antan, piste en béton comprise.

Une demi heure plus tard, nous étions installés au plus bel emplacement du terrain. Et le soir même je me suis engagé sur la petite route derrière le camping à la recherche du col que le chef m'avait indiqué.

Ce fut celui de la Baraque. Le premier de toute une série que j'ai grimpée à plusieurs reprises dans cette région durant ces semaines. Et parmi ceux-là il y avait le petit col du Malpertus à la sortie de la Grand-Combe. A ce qu'il paraît, il a bel et bien disparu depuis quelques années, dévoré par l'industrie houillère.

Dans les années qui ont suivi, la pratique de se servir d'un vélo de course dans ses loisirs s'est développée aux Pays-Bas. Et petit à petit cela a changé l'aspect et la pratique du cyclotourisme déjà très répandu dans notre pays où tout le monde a un vélo «ordinaire».

Le nombre des clubs de cyclotourisme a augmenté sans cesse. Et avec lui, celui des sorties organisées. On connaît la suite ! Cependant, dans ce temps-là je n'ai jamais rencontré de compatriotes qui faisaient du cyclotourisme en France pendant leurs vacances. Cela aussi a bien changé en quelques années ! Entre temps en France, mais en Allemagne (de l'ouest à cette époque) en Autriche et en Italie aussi, je prenais de plus en plus plaisir à me balader à vélo dans la montagne.

## MONTAGNE

En vacances à Pau en 1978, nous avons vu s'installer près de notre emplacement dans le beau camping du tennis club, une famille belge avec des vélos de course. Le père, un médecin de Bruxelles, m'a invité à les accompagner, lui et ses deux fils, pour une mise en jambes sur les flancs du Soulor. Ils se préparaient à la RCP. Comme le sigle ne me disait rien ils m'ont gentiment expliqué de quoi ils s'agissait. Mettant ainsi au fond de moi un microbe - le mot est mal choisi dans ce cas je l'avoue - qui a fait depuis ce moment-là un travail qui n'est pas sans étonner voire inquiéter certains des miens.

Toujours est-il que ce 16 juillet 1978 je me suis présenté au départ de la randonnée tant renommée. Il va de soi que je n'avais rien dit à ma femme de toutes les conversations dans le bloc sanitaire sur les braquets qu'il fallait. Le dé était jeté.

Quand je relis dans mon journal le récit de ce jour-là, les perles de sueur reviennent aujourd'hui encore sur mon front. Bien sûr je vois devant moi, souvenir inoubliable, dans toute sa beauté, la Hourquette à la pointe du jour. Mais que de monde m'a dépassé dans la montée. A mi-chemin dans l'Aspin un groupe de goguenards est venu m'escorter, me demandant où je pensais aller comme ça. Ma réponse a fait résonner la montagne de leur fou rire.

Au sommet, quand je suis enfin arrivé, ils étaient pourtant encore là, inquiets de mon retard considérable. Ils m'ont conseillé de m'arrêter là : une RCP ça ne se fait pas sur un cinquante-deux / vingt-deux J'ai continué quand même. Mais à plusieurs reprises j'ai dû mettre pied à terre. Ou plutôt dans l'asphalte suintante et collante sous le soleil de feu qui a transformé ce jour-là les Pyrénées en four.

Et si c'est en forgeant qu'on devient forgeron, c'est en faisant - et en faisant des gaffes comme celle de mon braquet dans cette RCP - que j'ai appris à faire et jouir du vélo dans la montagne.

Toutefois un nouvel objectif - qui s'appelait BRA cette fois - a été fixé avec nos amis belges le lendemain matin au camping de Pau. Le microbe s'était installé pour de bon. L'appel de la montagne se trouvait être inexorable.

## CHERCHER TOUJOURS PLUS HAUT

Et c'est ainsi toujours poussé vers de nouveaux cols, surtout en France, que j'ai découvert tant de sites splendides. Il y en a qui me sont devenus tellement chers - sans que je puisse d'ailleurs expliquer pourquoi - que j'y suis revenu et que j'espère y revenir encore.

Il y a les Vosges que j'aime surtout au début de l'automne. Sur les hauteurs on peut alors jouir en toute tranquillité des splendeurs en une multitude de couleurs de la forêt. Et en descendant la vallée du Rhin on y trouve l'ambiance des vendanges au milieu des vignobles tellement pittoresques.

Ces dernières années le vélo tout terrain m'a montré là aussi de nouvelles possibilités. L'été ce sont la Drôme et le Vaucluse où je m'arrête sans faillir pendant quelques jours pour y retrouver ce que j'aime et y découvrir du nouveau.

Et chaque fois je dis que je n'y vais surtout pas pour grimper pour la trentième fois le Ventoux. Chaque année je le grimpe. Comment expliquer cela ?... Si explication il y a. Tant de fois on m'a posé la question : quel col j'ai trouvé le plus beau ou le plus dur à grimper. Jamais je n'ai su donner la réponse.

Est-ce le petit col des Mouilles sur le parcours du Balcon de Belledonne ? Est-ce celui de la Madeleine venant de Notre Dame de Briançon ? Ou bien le col du Pré après Beaufort ? Mais pourquoi ne pas mentionner

alors la Colle Saint Michel, la Turbie, l'Iseran, la Bonette ou le Parpaillon ? Mais pourquoi ne pas choisir le col du Buis, celui du Patoux, le col de la Salèse ou celui de Raleine ?

Je reste indécis tant de moments inoubliables j'ai passés sur les flancs de chacun d'entre eux. Tantôt par la beauté du paysage, tantôt par l'effort et la fatigue. Toujours par la joie de l'arrivée au sommet et par le plaisir de la descente et par celui des souvenirs en dressant, le soir, le bilan de la journée.

Et revivant tout cela, ces soirées d'hiver où fermant les yeux, j'imagine un autre voyage en France... quelque chose de nouveau dont j'ai faim... de nouvelles aventures qui vont se succéder, toujours imprévues  
Oostburg, le 31 décembre 1991.

Constant VAN WATERSCHOOT (Pays Bas)

# A MES AMIS RANDONNEURS

Dans un chatoiement de couleurs, de chromes étincelants, marcheurs et cyclistes s'échappent de Limay et s'égrènent au long des routes et des chemins creux ! C'est Dimanche. A vous tous je dédie ces quelques lignes...

Frère la route est savante et variée,  
Comme un livre, elle sait parler.  
Qu'importe pour toi d'être dernier,  
Si tu as su l'écouter...

Frère, la route est longue, va doucement,  
Sache admirer et contempler et le Créateur remercier !  
Qu'importe pour toi d'être le dernier,  
Si tu as pu le trouver...

Frère, la route est belle et ombragée,  
Toute brillante, toute calmante,  
Après la côte, la descente, après l'effort, le réconfort,  
Après la peine, la joie sereine.

Mon frère, vois donc la route,  
Elle gravit les rochers, se prélassa dans les prés,  
Tantôt humide, tantôt aride,  
Elle franchit les torrents et perce les versants,  
Où elle te mène elle fut menée.  
Qu'importe pour toi d'être le premier, si ton ami reste dernier.  
Oui, qu'importe d'être arrivé, si ton ami s'est arrêté !

Crois-moi, l'entraide soude l'amitié et la lutte, l'inimitié.  
Sachant en bas les autres en peine,  
Quelle joie as-tu d'être tout seul,  
A goûter au plaisir des hauteurs ?

Veux-tu savoir pourquoi la haine  
De par le monde est souveraine ?  
C'est que trop montent tout seuls  
Sans aider ceux qui peinent...

Frère, qu'importe pour toi d'être premier ?  
Qu'importe pour toi d'être dernier ?

François BRINON  
Curé

# MES PREMIERS CENT COLS

## PREMIERS ECHOS

Début 87 : la famille décide de la destination à prendre pour les prochaines vacances d'été. Ce sera la montagne, le Grand-Bornand plus précisément. Le syndicat d'initiative local nous fait parvenir la liste des appartements et, parmi les dizaines de propriétaires, nous optons pour Félicien Missilier. Avec un prénom pareil, ce ne pouvait être que quelqu'un de brave... Le hasard a bien fait les choses puisque le secrétaire du Vélo-Club Jura de Bouxwiller passera deux semaines dans l'appartement du président d'honneur des Cyclos de la vallée de Thônes. C'est lui qui le premier me parlera du Club des Cent Cols. L'Alsacien de la plaine ne s'y attarde guère; des cols il y en a bien sûr quelques-uns dans les Vosges, mais bien moins nombreux qu'en Savoie.

## LE DECLIC

Le temps passe. Je revois Félicien lors du Circuit du Reblochon organisé à Thônes en 1988. Abonné au «Cycle», je tombe sur un article consacré au Club des Cent Cols dans le numéro de juin 90. Je fais les comptes, juste pour voir, et j'arrive au modeste total de 19 cols. Dans quelques semaines, mes congés me mèneront une fois de plus à la montagne, du côté de Morgins, en Suisse. Pourquoi ne pas étoffer mon palmarès et tenter d'y entrer, dans ce fameux club de Cent Cols ? Quel joli pied de nez ce serait envers mes copains du club, tous plus à l'aise dès que la route grimpe, que moi avec mon mètre quatre-vingt-deux et mes quatre-vingt-cinq kilos ! Un premier courrier pour de plus amples renseignements (dans ma lettre je me fixais 1993 pour atteindre l'objectif : Mr Dusseau, pas d'accord, rectifiant en fixant l'échéance à 1991...) un second pour recevoir le recueil des cols français, l'affaire est engagée. Premier travail : effectuer l'inventaire des cols franchis à ce jour.

## SURPRISE

Avec la liste des cols suisses et allemands que je me suis empressé de demander, j'ai atteint en une soirée (le temps de les localiser) le total de 32. Inutile de préciser que j'ai éprouvé du mal à trouver le sommeil ce soir-là, tellement j'étais fiévreux.

## 1990 : C'EST PARTI

Le rendez-vous qui clôture la première moitié de la saison a pour but Gérardmer. Une sympathique ballade où les grosses cylindrées du club se retrouvent, d'abord sur la route, puis autour d'un barbecue, en famille. Dans quelques jours, ce sera le départ pour les vacances. Quatre à cinq semaines où l'on se perdra de vue. Une soixantaine de kilomètres d'échauffement, et nous voilà dans la vallée de Thann. Premier obstacle : le col du Bramont. Au sommet, Alain s'en retourne chez lui. Nous apprendrons plus tard qu'il s'est retrouvé, après avoir emprunté une route secondaire, dans un chemin de terre, entouré d'un immense champ de colza ! Le quatuor restant oblique vers le col de la Vierge. La descente sur La Bresse (chaussée étroite, sinueuse et gravillonnée) n'est pas sans dangers. Le soleil chauffe et je souffre dans le col de la Grosse Pierre.

Une bière fraîche au sommet et c'est la plongée vers Gérardmer, non sans avoir au passage du col du Haut de la Côte, remis le 39. Après le col de Feigne sous Vologne, nous repassons le Bramont côté vosgien, pour rejoindre nos familles sur les bords du lac de Kruth. Fructueuse journée avec cinq nouvelles victimes.

Avant de boucler les valises pour les congés, Jean Louis m'emmène en Suisse. Lui aussi se pique au jeu (des problèmes familiaux l'empêcheront de continuer) et il fait son inventaire (il en totalise une bonne soixantaine, ayant déjà participé à la 'Marmotte'). Les cols Sur la Croix et Moron rejoignent le peloton des victimes.

Destination Morgins (Valais) pour les vacances. Une première sortie me mène sur les pentes du col du



Corbier, auquel succède la longue montée vers le col de Bassachaux et l'avenue du Pas de Morgins, depuis Châtel.

Programme ambitieux ce 28 juillet. Je dévale la vallée d'Abondance jusqu'à la Vacheresse, avant d'enchaîner le Grand Taillet, Jambaz (par Bellevaux), Terramont, le Perret et Saxel. Retour à Boège où la fatigue commence à se faire sentir. Deux croissants et une grande bouteille d'eau sur la terrasse d'un café me remettent d'aplomb. Par la D40, je traîne plus que je ne file vers le col de Cou, reviens aux Moises, retourne à nouveau pour terminer la chasse par le col des Arces. Deux ou trois arrêts seront nécessaires pour arriver au bout de mon chemin de croix (du moins je le crois). A Lullin j'évite de prendre à gauche. Je n'ai plus envie de jouer avec le Feu (col du ...). La D26 me mène à Reyvroz. La carte (IGN 450) m'invite à plonger vers Bioge par le Pré. Hélas, au chemin 'irrégulièrement entretenu' succède un chemin de terre puis de pierres. Et c'est par un véritable lit de torrent à sec que je rejoins la vallée de la Dranse.

La remontée vers Châtel sera pénible. J'avale tout : aux 1664 succédera le yaourt liquide. Finalement, c'est à Richebourg, sur le seuil d'une chapelle, que se termine mon chemin de croix. L'orage qui menace a incité ma famille à venir à ma rencontre.

J'emmène ma famille, et mon vélo, aux Gets. Au menu de cet après-midi lourd et nuageux : le col de l'Encrenaz par la Côte d'Arboz (un blâme pour l'Équipement qui cet après-midi a remis en état (!) la route à l'aide de goudron et de gravillons : jamais vu une telle saloperie), la Savolière, la Ramaz puis retour aux Gets.

La fin du séjour approche. Je suis, je dois l'avouer, saturé de vélo. Pour changer, je loue un Mountain-Bike (chez Charles Sports à Châtel, accueil sympa, tarif convenable). Je m'amuse comme un petit fou. J'en bave aussi, notamment entre le col du Saix et celui de Reculaz. J'ai un coup de génie et je décide de rejoindre les chalets du Mouet par le Verle (visez un peu les courbes de niveau). Chétillon, Recon et Braitaz suivent.

Retour au pays. Le 12 août, je quitte seul le Sundgau pour une ballade vosgienne. Le Bussang, le Page, Oderen et Diebold-Scherrer tombent. Après le Hundsrück, déjà escaladé par Bourbach, et que je découvre par Bitschwiller, je loupe la bifurcation qui devait me mener vers le col du Schirm. Une fois dans la vallée, je m'en veux. Je me console en allant encourager les meilleurs amateurs du monde sur le Regio-Tour.

Le 6 octobre, la Réselle de Movelier clôt mon palmarès 90.

## DITES 33

Mon capital s'élève à 67 cols en ce début d'année. Persuadé que les 33 qui me manquent se 'rendront' au cours des prochains mois, j'aborde ma saison dès le 6 avril. Sur les petites routes du Jura soleurois, avec Jean Louis, je découvre le Dietel (dur) l'Eichmatt (boulevard) le Barsberg (pied à terre avec le 39x22) et le Gausmet.

29 avril : l'Eichenberg me pose quelques problèmes depuis Dornach. Je pousse une pointe vers Nunningen et franchis l'Oberkirch.

30 mai : randonnée VTT pour le troisième et dernier col du sud de l'Alsace (avec le Burgerwald et Neuneich) la Roti Flueh. Je suis prêt à relever le défi : des membres du club des Cent Cols, je serai sans doute le seul à l'avoir au palmarès. Faut non seulement être cyclo mais aussi orienteur pour le dénicher.

Le lendemain (je suis en congé) toujours à VTT, c'est l'Ober Ritzigrundn en Suisse, qui gonfle mon palmarès.

Le 30 juin, Pompière et Chésel, toujours en Suisse (près de Delemont) tombent.

La sortie de clôture de la première moitié de saison nous mène à nouveau à Gérardmer. Trois cols (déjà au palmarès) sont plus ou moins bien escaladés avant d'attaquer la Schlucht par Retournermer et le Collet (j'en bave). Un bon repas marcaire à la ferme auberge de Breitshouse et nous filons sur la route des Crêtes où se succèdent Hahnenbrunnen, Herrenberg, Haag, Amic et Moorfeld. Une journée fertile...

C'est les vacances. Une fois de plus, Morgins sera ma destination. Dès le 23 juillet, je retourne chez Charles Sports, mon premier 2000 est au programme. Ce sera le pas de Vuerca. Par les Rarnines, Luessert et les Lapiaz, j'arrive au col. Je ne m'y attarde guère car il vente, et je suis trempé (... la marche à pied). J'ai du mal à retrouver une piste dans les combes, mais retrouve finalement le chemin qui mène aux chalets de Plaine

Dranse. Une grande bière et une assiette de frites, un petit tour dans la chapelle et je repars vers le col de Bassachaux-nord. A ce propos, un panneau indique aux randonneurs «Col de la Grange».

Le 29 juillet, je remets ça, toujours à VTT. De Châtel je me hisse à Morgins où j'attaque la longue montée vers les Portes du Soleil. Un casse-croûte au pied du calvaire, avec une vue magnifique sur les sept Dents du Midi et je repars vers les Portes de l'hiver. Un rapide aller retour vers la troisième porte, celle de Ripaille, et me voilà prêt à franchir le Pas de Chavanette. Rude ascension qui me prendra près d'une heure, depuis le point coté 1814 (côté suisse) jusqu'au col. Une nouvelle pause avant de remonter la piste de ski qui me mène au col du Fornet où la couche de neige est encore importante. Je reviens sur mes pas, repasse sous Chavanette avant d'accrocher mon quatrième 2000 le Pas de Cuboré. La descente vers les Lindarets est grisante. Mais quel calvaire pour revenir sur le GR5 qui me mène à Bassachaux

Pénible le réveil ce matin du 2 août. La veillée fut longue (fête nationale suisse). Pour la première fois, j'enfourche mon vélo de route. Direction Monthey, puis Martigny et la longue montée vers le Grand Saint Bernard. Qu'elle fut pénible ! Très peu de cyclos (deux ou trois VTT) beaucoup de voitures, sans parler du froid régnant au sommet (heureusement que j'avais consulté le guide Michelin) Un col qui ne m'a guère emballé.

C'est avec plaisir que je retrouve les paysages plus ondulants de l'Alsace et des Vosges. Les Vosges où belle maman est en cure. Bermont, Chapont, le Bonhomme, Pré des Raves et Bagenelles sont les prochaines victimes. Des Bagenelles, je veux rejoindre Aubure par l'auberge du Haïcot en empruntant une route 'régulièrement entretenue' selon l'IGN. Peu après l'auberge, la route se termine dans un parking. Cyclable au début, la route forestière est bien vite ravinée. Je suis perdu et c'est grâce au balisage du Club Vosgien que j'échoue, ô surprise, au col de Pierre des Trois Bancs (avec un boyau arrière crevé). Je préfère poursuivre la descente vers Aubure à pied.

17 août : nouvelle visite à belle maman. Je quitte femme et enfants à quelques kilomètres de Turckheim. Au menu : collet du Brandt, col de Fréland et col du Haut de Ribeauvillé.

1 septembre : avec une dizaine de membres du club, nous participons à la 'Vosgienne' de Thann. Une cyclo sportive qui a une petite sœur: la 'Minivosgienne'. Prudent, je préfère celle-ci. Elle m'apportera tout de même trois nouvelles réussites : Freundstein, Silberloch et Herrenflüh.

Prosper RUETSCH  
N°3404

# LES ROQUES BLANCHES

Dans cette collada qui a nom Roques Blanches  
La seule ombre qui soit, c'est celle de deux corps  
Et de deux VTT sur lesquels se déhanchent  
Mauricette et Rolland pour grimper plus encore.

On les a vu passer à la collada grande  
Sur le chemin pentu qui monte vers le ciel  
Versant à la montagne à titre d'humble offrande  
Leur sueur sur le sable et les rocs blancs et miel.

Ils ont aussi franchi la collada des basses  
Et puis le col de bise, au prix d'un bref détour;  
Ils buvaient ton air vif, terre de grands espaces,  
Pays de Catalogne, aux pics coiffés de tours.

Je ne sais si les lieux gardent trace des hommes  
Et si le col suivant se souvient de Rolland  
Qui avait connu là ce qu'il faut bien qu'on nomme,  
Deux ans plus tôt la joie, un bonheur insolent.

Et le roc nègre leur ouvrit le passage  
Leur offrit le sommet comme un cœur qui s'épanche  
Et leur vue s'enrichit de nouveaux paysages  
De cette collada jolie, des Roques Blanches.

Pour prix de leurs efforts, trois collada encore  
Verda, Voltes et Vent, à leurs yeux éblouis  
Donnèrent un spectacle au sublime décor  
Orchestré par le vent. Que c'était beau, oh oui !

Et là haut, Pla Guilhem garde de leur passage  
L'ombre fugitive de deux cyclos heureux,  
Grands chasseurs d'inutile et conquérants d'images  
Grimpeurs moyens dit-on, mais cœurs aventureux.

La «moisson» de la journée :

Collada Grande (1708m)  
Collada des Basses (1785m)  
Col de Bise (1915m)  
Col des Molles (2085m)  
Collada des Roques Grandes (2252 m)  
Collada Collada Verda (2282m)  
Collada Del Vent (2229m)  
Collada des Voltes (2188m)

Rolland ROMERO  
La Voulte (Ardèche)

# LE PAS DU DINOSAURE

## SEPTEMBRE 1991

Le pays d'Aix, avec pour toile de fond la montagne de Sainte-Victoire, offre aux amateurs de randonnées en tous genres, des multiples possibilités.

Ce jour là, avec quelques amis amateurs de VTT, nous avons décidé d'aller faire deux petits cols sur les pentes de notre belle montagne. Départ effectif du Parc de Roques Hautes, près de Beaurecueil, à 350 mètres après le carrefour D17-D46. C'est un endroit idéal, point de départ de plusieurs promenades.

Nous prenons le sentier en direction du Refuge Cézanne, qui débute à droite, dès que l'on a pris le chemin de terre menant au Parc. Nous roulons vers le refuge et faisons lever une compagnie de perdreaux rouges dans un bruit d'ailes caractéristique. Un bref arrêt au refuge pour admirer la montagne de Sainte-Victoire qui nous domine majestueusement.

Nous prenons le tracé bleu qui part sur la gauche, derrière le refuge. Il va bientôt falloir porter nos vélos, car les gros orages ont raviné le sentier qui n'est plus que le lit d'un torrent asséché. D'autant que les incendies ont détruit la végétation qui retenait la terre.

Le pourcentage de la montée augmente, nous atteignons une ligne de crête et franchissons le Pas du Dinosaur. Nous débouchons sur une dalle rocheuse. Le nom de ce petit col culminant à 526 m d'altitude, est inscrit à la peinture bleue à même le rocher. Nous sommes dans le site des dinosaures. Le vallon où ont été découverts des œufs de dinosaures est à nos pieds, la vue y est splendide.

Les œufs de dinosaures fossilisés bien sûr, sont exposés au Muséum d'histoire naturelle d'Aix. Nous pouvons rouler sur le sentier «tracé bleu» pendant un moment, puis le rocher nous oblige à porter encore nos vélos. Nous sommes sur la ligne de crête principale, une très belle vue nous est offerte. Nous voyons aussi le Prieuré de Sainte-Victoire bien au-dessus de nous à 900 m d'altitude, dont l'édification remonte en 1655. Mais nous n'y monterons pas aujourd'hui.

Nous allons nous laisser aller à la pente, vers le barrage de Bimont, construit dans la gorge de l'Infernet de 1946 à 1952. Cette réserve d'eau alimente Aix et sa région. Nous traversons le barrage pour emprunter un sentier qui revient vers Aix.

Mais nous bifurquons sur la gauche vers le barrage Zola, en aval de celui de Bimont et beaucoup plus ancien. De là nous voyons la Sainte-Victoire se mirant dans les eaux captives. Un ciel d'un bleu limpide, nettoyé par un léger mistral, donne à ce paysage de Cézanne un cachet ravissant.

Nous traversons le barrage Zola pour grimper sur l'autre rive. Une zone qui fut ravagée par les incendies est traversée, puis retrouvons la verdure et passons dans l'ancienne carrière de marbre aujourd'hui abandonnée. Encore un effort pour descendre vers le Parc de Roques Hautes.

Nous arriverons à la maison avant la nuit, contents de notre après-midi de VTT dans le cadre magnifique de la Montagne de Sainte-Victoire. Non sans avoir jeté un coup d'œil pour voir si un dinosaure ne se serait pas lancé à notre poursuite.

Jean-Claude MOUREN

Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône)

# A LA RECHERCHE DES COLS PYRÉNÉENS

Cerbère, dimanche 4 août 1991. Il est 8 heures, Jean, Alain et Robert membres des CT de la Gardonnenque (30) sont décidés à faire la liaison Côte Vermeille - Côte Basque à travers les montagnes pyrénéennes. Au départ le menu paraît assez indigeste, pensez donc: 860 km et 47 cols à franchir pendant les huit journées prévues, avec une dénivellation d'environ 17.000 mètres.

La première étape nous conduira de Cerbère à Prades (126 km) par les Cols du Père Cornère 69 m et de Las Portas 77 m sur la côte Vermeille, Xatard 752 m, Del Ram 668 m, Del Rang 655 m, de Fourtou 646 m à travers la montagne des Aspres, contrefort du Canigou, de Ternère 233 m et Saint-Pierre 240 m, dans la vallée du Têt. Le tout sous une chaleur digne de nos vallées cévenoles.

Après une nuit réparatrice à Jujols (ait. 1100 m) nous attaquons la deuxième journée par l'ascension des 25 km du Col de la Llose 1861 m, Col de la Llagone, un aller-retour vers le lac des Bouillouses 2015 m pour ne pas oublier au passage un magnifique BPF, Col de la Quillane 1714 m, traversée du plateau du Capcir, Col des Trabesses 1920 m et Port de Pailhères 2001 m nous amènent à Ax-les-Thermes (136 km).

Au petit matin, les Cols de Chiula 1431 m, d'En Ferret 1421 m et de Marmare 1361 m nous élèvent sur la route des corniches. Lordat (BPF), nous dominons la vallée de l'Ariège, Pas de Soulobrie 911 m, Tarascon-sur-Ariège, la chaleur est torride dans la vallée du Vicdessos, Port de Lers 1517 m. Dur... dur... Col d'Agnes 1570 m, Col de La Trape 1111 m, nous sommes dans l'Ariège profonde des peuples préhistoriques. Repos mérité à Seix (118 km).

La brume matinale nous accompagne au sommet du Col de la Core 1395 m, nous dominons la vallée de Bethmale, Castillon-en-Couseran, Col du Portet d'Aspet 1069 m, Col de la Clin 1246 m, Col de Menté 1349 m, nous sommes dans la Haute-Garonne, au cœur des Pyrénées. Passage en Espagne, Col du Portillon de Burbe 1239 m et descente sur Luchon clôturent cette quatrième journée (120 km).

La pluie est au rendez-vous en cette matinée du 8 août où une étape légendaire du Tour de France nous attend: Col de Peyresourde 1569 m, Col d'Aspin 1489 m et enfin Col du Tourmalet 2115 m point culminant de notre périple. Dévalée sur Luz-Saint-Sauveur et la vallée du Gave de Pau, dénivelé total 3018 mètres. Repos à Beaucens au pied de Hautacam (99 km). Le ciel est très bas au départ de cette sixième journée, montée sur St-Savin, Estaing, la pluie redouble de violence, Col des Bordères 1156 m. Dans la descente, Alain fait un aquaplaning non contrôlé qui se termine sur le bas côté de la route, heureusement sans gravité... Col du Soulor 1474 m, la visibilité est de 50 mètres, le Cirque du Litor se passe prudemment, car le ciel se déchaîne; enfin le Col d'Aubisque 1709 m où nous attend une garbure réparatrice ! Eaux Bonnes nous accueille détrempés et refroidis, nous y ferons étape (70 km).

Le lever du jour est triste pour cette septième étape, la vallée d'Ossau est dans la grisaille, Col du Orteig 875 m, Col de Marie Blanche 1036 m, le brouillard est dense. Nous nous enfonçons dans la vallée d'Aspe, Bedous, Col de Houratate 1009 m, Col de Bouesou 1009 m, la forêt d'Issaux est splendide, nous sommes noyés dans un océan de verdure. Pas de Labays 1351 m, Pas de Guillers 1436 m, Pas de Lamayo 1450 m, enfin le Col de Soudet 1540 m, le pays basque se profile devant nous !... Descente sur le Col de Secousse 1216 m, Sainte-Engrâce et les gorges de Kakouetta, Larrau et nous attaquons les dernières difficultés de la journée, Col d'Orgambidesca 1284 avec ses cinq derniers kilomètres à 12%... Col Bargaguiac 1327 m, Col Huguichouria 1319 m; nous traversons la forêt d'Iraty avant de franchir le Col de Burdincurutcheta 1135 m; plongeons sur St Jean Pied de Port via les Cols de Haritzcurutche 784 m et d'Haltza 782 m... Ouf !... la journée a été longue, 150 km pour environ 3000 mètres de dénivelé, mais que de paysages magnifiques empreints de verdure, traversés.

Dimanche 11 août, le lever est aussi dur que le fut notre journée passée, mais nous touchons à notre but et le courage est toujours là. Nous empruntons la vallée de la Nive par Bidarray, les côtes à répétition avec

de forts pourcentages. Itxassou (BPF), Espelette, Col de Pinedièta 176 m, Sare, Col de Saint Ignace 170 m, départ du petit train de la Rhune où malgré l'affluence nous franchissons notre dernière difficulté dans l'indifférence générale. Ascain (BPF) et enfin Saint-Jean-de-Luz et la plage de Guethary où nous troquons notre tenue de cyclo pour un maillot de bain...

Nos dernières forces sont pour les vagues de la Côte Basque, mais que de plaisir à se laisser porter enfin !  
Après 69h22 d'endurance.

Robert Luce

Cyclotouristes de la Gardonnenque

## MARIN D'EAU DOUCE

**1991, une grande année dans les Alpes. Deux traversées intégrales, d'Est en Ouest, puis d'Ouest en Est, puisqu'il faut bien revenir chercher la voiture au départ. Trois jours pour les deux traversées intégrales, et un assez bon temps à notre actif de savoyards grimpeurs pur jus. Une chouette année dans les Alpes.**

**Mancelles, les Alpes !**

**En trois jours, il ne fallait pas exagérer. On est de Savoie, pas de Marseille.**

Les Alpes Mancelles ?

Un massif montagneux de Normandie. 330 mètres au zénith, d'après le dictionnaire, parce que nous ne sommes même pas allés tâter des sommets locaux. En grimpeur sur le déclin, nous nous contentâmes de ramer sur la piste balisée. Une bleue, entre Saint-Paul-le-Gaultier et Villaine-la-Juhel. D15 au début; D119 après, quand cela eut monté et que cela ne redescendit plus guère...

Ah ! Les balcons des Alpes Mancelles ! S'élever un peu au-dessus des ternes débats d'un Paris-Brest. Voir enfin autre chose que le maïs voisin. Porter le regard à des dizaines d'hectomètres, sur des champs peignés jaunis par un soleil d'août inhabituellement serein.

Ah ! Les Alpes Mancelles ! Au matin de l'allée à la nuit du retour. Ah !

Ah ! Les Alpes, il y avait un col à deux coups de pédales, nous étions dans Paris-Brest talonnés par un chrono aux dents longues. Que fîmes-nous ?

Nous passâmes, en détournant nos regards, de la pancarte tentatrice. Deux fois, à l'aller comme au retour, faisant la preuve d'une grande force morale (et surtout d'une grande faiblesse physique). Chronique d'un déclin amorcé... Quatre albertvillois tous honorables membres de la confrérie, refusant d'entamer le combat avec le col de Saint Sulpice. 246 mètres en temps normal. 246,30 mètres les années de grandes neiges, avant que l'on dame. Lamentables. Mais heureux cette fois d'être allés droit devant, sans céder aux diaboliques tentations...

P.S. : Passé ce court instant de grande force morale, les mêmes sont retombés dans leurs travers coutumiers, organisant un séjour du côté de Tournus pour racler le Beaujolais septentrional (avant l'heure des vendanges), s'enfuyant aux portes de l'hiver sur les flancs du Verdon, où ils virent du brouillard, mais aussi quelques pancartes inconnues... A l'heure qu'il est, ils se penchent sur des cartes vérolées par une poussée de colite...

François RIEU



# L'INAUGURATION

L'euphorie procurée par la superbe descente du Col de l'Arzelier s'est évaporée progressivement après avoir arpenté le dédale des rues d'un lotissement, slalomé sur l'esplanade d'un supermarché et erré dans les immensités d'une zone industrielle.

Oh combien je regrette de ne m'être pas préparé au Critérium du Jeune Cyclo !

J'abandonne mon idée d'aller de Vif à Saint-Egrève sans passer par Grenoble et je me résigne à filer plein Nord vers la capitale du Dauphiné.

Mes souvenirs d'un lointain BRA ne me sont d'aucune utilité et j'en déduis qu'il doit y avoir des années lumière entre le Grenoble de 3 heures du matin et celui d'onze heures.

Mon but est simple maintenant : traverser la ville, rejoindre l'Isère, trouver un pont vers septentrion.

Pour quelles raisons j'infléchis ma route vers la gauche ? Allez savoir ! Les panneaux que je découvre n'indiquent aucun des noms que la Michelin révèle avec parcimonie. Comme toujours dans ce cas-là, je fais n'importe quoi, me fiant à ma bonne étoile.

Youpi ! Un pont... c'est merveilleux. De toutes façons je suis condamné à l'emprunter car toutes les autres issues me sont interdites : sens unique !

J'enjambe l'autoroute, une voie de chemin de fer, une rivière et... j'entre dans Fontaine. C'est plein Ouest, ça ne me convient pas du tout.

Quand je pense que Stendhal a écrit «Grenoble... au bout de chaque rue... une montagne» cela me fait sourire.

Ne pouvant pas revenir sur mes pas et me refusant de remonter jusqu'à Veurey j'opte pour un hypothétique pont à droite. Je m'engage sans hésitation dans un labyrinthe de rues consacrées aux gloires éteintes d'un système qui évoque désormais plus de fossiles que la faucille.

La rotondité du Néron me narguent, inaccessibles, du haut de leurs 1.298 mètres, j'enrage. Si les panneaux disent la vérité, je vais droit sur l'autoroute. Tant pis, je continue et j'ai sans nul doute raison car une piste cyclable est signalée. Je m'y engage et c'est la surprise : une piste d'essais pour VTT ou engins blindés ne serait pas plus mal revêtue.

Je serpente longuement et... catastrophe... me voilà revenu à mon point de départ, juste au pied de ce panneau de guingois qui signalait cette «piste».

Que faire ? Je vote pour un second tour et je me faufile sur une bretelle qui conduit à l'autoroute car il me semble bien apercevoir une issue possible avant le confluent.

Cette manœuvre hardie m'a fait gagner quelques mètres mais je suis maintenant isolé dans une sorte de delta autoroutier. Pas de sortie en vue et en prime un vacarme assourdissant.

Que faire ? Pas un archer de la République, pas un seul mousquetaire présidentiel, pas un seul chevalier du guet municipal... Je suis désespérément seul et pourtant ce n'est pas le monde qui manque. Les voitures et les camions filent à toute allure, les Grenoblois ont faim, ils veulent être à l'heure à la cantine.

Je profite d'une accalmie pour tenter une manœuvre téméraire. Je m'insinue dans le trafic et trouve enfin une route plus calme qui descend vers le Sud. Grenoble me revoilà ! De là je pourrai faire un autre essai.

Le boulevard est large, presque avenant ; après l'inférial épisode précédent, j'envisage l'avenir avec sérénité.

Merveilles des merveilles ! Un superbe pont, qui ne figure pas sur ma carte, fait son apparition. Comble du confort, il est même suspendu. Sans prêter la moindre attention au matériel qui l'encombre je m'engage sur l'ouvrage.

Personne... je continue, l'Isère roule des flots rapides et inquiétants que je survole avec délice. Je suis passé et je me moque bien du qu'en dira-t-on.

Bout du pont ! Toutes les choses ont leur fin, les ponts n'y échappent pas en plus ils ont deux bouts. Le bout que je découvre n'est pas tout à fait celui que j'espérais. Il y a une marche, et, quand je dis marche, c'est une vraie marche qui doit dépasser un mètre cinquante.

Toujours la fuite en avant, hors question d'envisager le moindre retour en arrière. Je laisse filer le vélo à bout de bras et me servant du cadre comme échelle, je peux enfin descendre sur la rive droite de l'Isère.

Devant : un souterrain bâille sous une branche d'autoroute. Je m'engage... Des ouvriers cassent la croûte... Ils en oublient de tremper leurs merguez dans l'harissa... Stupéfaits, mon apparition les laisse sans voix. J'ai bien envie de les prier de bien vouloir m'excuser auprès du préfet ou du ministre qui viendra inaugurer l'ouvrage; mais je ne veux pas gâcher le plaisir des Officiels. Et puis, faire faire ses commissions par des manœuvres, ça fait désordre, je préfère réserver le scoop au bulletin des 100 Cols !

A la sortie du tunnel, à l'air libre, je suis sur une branche en construction de l'autoroute. Vais-je me débarasser une fois de cette manie ?

Je traverse le vaste espace et je découvre le côté droit. C'est un talus en pente raide qui surplombe un stade. Comble de malchance, les cailloux composant le talus ne paraissent pas stabilisés.

Je continue en longeant le côté droit en espérant que cela va s'arranger. Il me semble qu'un peu plus loin cela serait moins acrobatique. Vu de près c'est tout aussi mauvais, mais il faut que je décide à faire encore quelque chose.

Je m'engage dans la pente... Ce n'est pas pire qu'un muletier et il y a moins de risque qu'en altitude. Moitié glissant, moitié me cramponnant à presque rien, j'arrive enfin sur le plat.

Une barrière blanche... de l'herbe... verte de surcroît... une piste circulaire... je suis sauvé !  
Le vélo sur l'épaule, je saute la dernière barrière et cherche la sortie.

J'ai la sensation d'être observé. Comme cette impression est curieuse ! Horreur... là... aux fenêtres d'un bâtiment qui doit abriter le restaurant scolaire... des têtes... des dizaines... des centaines de têtes et deux fois plus d'yeux qui m'examinent. La pesanteur des regards incrédules est insoutenable. Au point où j'en suis, je fais face et sans prendre la fuite je continue la traversée du stade.

Une vraie rue... un vrai village... je suis un homme libre et surtout : je suis à SAINT-EGREVE.

Compte tenu du temps passé à m'extraire du piège, je suis contraint de remplacer la Charmette par la Placette. C'est un peu moins haut et cela sera nettement plus simple.

René CODANI  
CR Malesherbois

# J'ACCUSE

J'accuse la DDE de laisser négligemment quelques mètres cube de gravier roulants, répartis en fines couches vicieuses, dans les descentes de mes cols favoris, au sortir des virages les plus rapides, m'empêchant de prendre totalement mon pied.

J'accuse le verglas de tomber plutôt le dimanche début Mars, que le lundi fin Novembre.

J'accuse les pelotons de vaches d'avoir la fâcheuse habitude d'aller batifoler sur le bitume au moment même où les troupeaux de cyclos font de même, si bien qu'en fin de compte tout le monde s'y mélange les cornes.

J'accuse mon copain habituel, qui grimpe d'habitude comme un fer à repasser et qui est présentement en train de me larguer dans une bosse archi-connue, d'avoir pris «quelque chose»; c'est quand même pas moi qui suis planté !

J'accuse les foirineurs du samedi soir de prendre un malin plaisir à casser leurs canettes de bière au beau milieu de la chaussée, laissant leurs débris pointus pourfendre mes BIB TS.

J'accuse la flotte de tomber préférentiellement les jours où j'ai oublié mon imper et surtout lors des grande virées exploratrices en des sites enchanteurs et par des itinéraires très fouillés, alors que dans les obscures randonnées de patelin sur des routes barbantes, il fait toujours un temps magnifique.

J'accuse les chiens errants d'avoir une attirance toute particulière pour mes mollets et dans certains cas, d'avoir un museau plus solide que ma pompe.

J'accuse les apprentis Prost qui foncent au bistrot du coin valider leur tiercé, d'avoir moins de considération pour les cyclos que pour les hérissons.

J'accuse la DDE de laisser sur mes routes nocturnes des trous à côté duquel le gouffre de la sécu fait figure de nain.

J'accuse cette saleté d'éclairage de tomber en panne la nuit (bien sur) de préférence lors d'un grand brevet, sous la pluie, et sur une route à grande circulation.

J'accuse le vent de face de souffler trop fort et le vent dans le dos d'être particulièrement insignifiant.

J'accuse la DDE (je sais, encore !) de me dévier en me rallongeant de 10 km, pour éviter une tranchée de 20 centimètres de large que j'aurais pu sauter à pieds joints, le vélo sur l'épaule.

J'accuse les intégristes de tout poils et les doctrinaires à courte vue de discerner des vrai cyclos à petites roues et des faux cyclos à grandes roues, des lycras avec pub et des chemisettes sans pub, des avec sacoches et garde-boue, et des avec vélo tout nus, là où je ne vois que des cyclos amoureux de la nature, de la liberté et de l'effort librement consenti.

Je les accuse tous mais je suis de mauvaise foi.

Ces désagréments pimentent notre activité et lui donnent un certain relief.

Ce n'est qu'après la tempête que l'on apprécie au mieux le temps calme...

Jean-Louis ROUGIER  
Randonneurs de l'Anjou

# VARIANTES AU PAYS DES GÉNIES (\*)

Selon votre point de départ, vous ne verrez pas les mêmes choses et cela sera plus ou moins dur. Carte d'identité obligatoire.

Commençons par le plus facile. Vous partez de Tende ou de Saint-Dalmas de Tende et allez à La Brique. Vous vous arrêtez à Notre Dame des Fontaines, tout ornée de peintures du XVème en parfait état de conservation (demander la clé au village). A quelques mètres de là, Notre Dame a créé des sources intermittentes : si l'une coule, l'autre pas et quelques minutes plus tard le phénomène s'inverse. Après vous être repus de calme et de beauté, il vous reste à emprunter la route de l'amitié pour rejoindre le Pas de Collardente (1685), point frontière. En route, faites le plein d'eau car celle-ci va se faire rare. A droite est fléché le Col Bertrand.

Au passage, effectuez le détour par le Balcon de Marte (2132) pour jouir d'un panorama époustouflant: de la Méditerranée (40 km à vol d'oiseau) aux Monts des Merveilles en passant par la Ligurie et le pas trop lointain Grand Paradis. Au Col Bertrand (1960), la route descend sérieusement et devient fort mauvaise ; il ne faut donc plus la suivre mais passer dans l'échancrure du col et suivre les ronds jaunes ou les barres rouges et blanches 'C.A.C.'. Vous vous retrouvez sur une route militaire italienne plus très large mais tapissée d'aiguilles de mélèzes. Un régal pour les couleurs en automne. Vous arrivez au Passo Grai (1857). Remontez au Passo della Valetta (1909) avant de toujours suivre le balisage.

Au Pas de l'Incise (1680) vous avez une superbe vue sur la vallée de la Roya en contrebas. Vous continuez sur le même versant. Le revêtement se détériore, obligeant à marcher assez souvent. Vous arrivez à la Fontaine Dragunini, premier point d'eau depuis longtemps et dernier avant longtemps. La route est effondrée vous obligeant à un portage d'une dizaine de mètres d'autant plus facile qu'un câble vous servira de rampe. Appréciez l'à-pic, les falaises qui lui font face et, derrière elles, le Col du Corbeau où vous allez. La route devient acceptable, cyclable si la pente ne vous effraie pas. Après la rudesse et la pierraille de l'autre versant, admirez cette fois la pelouse qui s'offre à vous. Elle est l'habitat de multiples sauterelles d'espèces différentes. Lorsque vous quittez la pelouse pour vous trouver face au Col du Corbeau, vous ne pourrez qu'être admiratifs devant le travail militaire et la régularité de la pente de la route. Col du Corbeau (1404). Il faut passer par la brèche du rocher et suivre le balisage du Conseil Général des Alpes-Maritimes.

Il y a trois ans, c'était inaccessible. Maintenant, on y roule sans (trop) de problèmes. Appréciez le travail des militaires italiens qui, il y a un siècle, ont réussi à accrocher cette route loin de tout, avec des remblais sur le vide atteignant parfois vingt mètres. Tout au long, vous verrez des trous de béton avec des restes d'échelles, laissant présager la présence de fortifications sous vos pieds.

Vous voici au Col de Muraton (1157), carrefour de routes. Vous prendrez celle en face, légèrement montante. Mais auparavant, plein des gourdes : la source se trouve le long du sentier italien menant au Col du Corbeau, à 100 m, 5 m en contrebas. Vous repartez direction le Col de Scarassan (1226). A droite se trouve la route du Col de Peigarole (1394) où vous trouverez de nombreuses fortifications. Il n'y a plus qu'à la suivre. Elle devient très (très) mauvaise, passe deux tunnels (pas toujours sur les cartes) pour rejoindre Vintimille en épousant les crêtes. Pour rentrer sur Tende, prendre le train jusqu'à Menton (la nationale est infréquentable et les trains italiens directs pour Tende ne prennent pas les vélos) et y coucher (hôtels, auberges de jeunesse). Le trajet retour sera à votre choix. Pour la seconde variante, partir de Pigna (Italie, 20 km au nord de Vintimille), monter le Colle Langan (1127), prendre à gauche vers Colle Belenda (1330). Vous êtes alors sur la barre de retenue d'un barrage dont vous ne soupçonniez même pas l'existence. Vous continuez à monter; à Colle Melosa vous aurez alors un des rares points de vue sur le lac de retenue, pourtant assez important (7 à 10 km<sup>2</sup>). Continuez à monter jusqu'au Col Bertrand où vous reprenez le parcours précédent.

Pour rentrer sur Pigna (ou Vintimille si vous êtes en retard), au Col Scarassan, continuer tout droit jusqu'à Gola di Guta (1213) où Pigna est fléché. Cette seconde variante est plus dure : 2200 m de dénivelé au lieu de 1600.

L'itinéraire est totalement non revêtu, sauf les quinze derniers km avant Vintimille, Pigna - Colle Melosa et Gola di Guta - Pigna ; mais cela reste très facile si la section des pneus est supérieure à 25. Pensez à prendre beaucoup d'eau chaque fois que cela est possible et n'oubliez pas que 10 à 12 heures sont nécessaires.

Pour les amateurs voici la liste complète des cols dans l'ordre de passage Linaire 1430, Collet du Loup 1636, Collardente 1857, Passo 1959, Bertrand 1960, Passo Grai 1857, Passo della Valetta 1909, Pas de l'Incise 1680, Dragunine 1821, du Corbeau 1404, de Sandereau 1305, de Scarassan 1226, de Peigarole 1330, Pas de Muraton 1157 (avant Peigarole), Colle Drego 1080, Colle di Saviglione 994, Passo del Abeillo 750, Passo del Cane 596, Passo della Colla 474, Sella Madonna di Nevè 354, Colle Scarba 324.

Sur la seconde variante : Colle Langan 1127, Colle Cautoletto 1320, Colle Belenda 1343, Colle Melosa 1540, puis, au retour, Gola di Guta 1212.

Tout proches sur la première variante : Col de Girenze 1686 en aller et retour sur l'épaule lorsque vous arrivez en vue du Pas de l'Incise. Gola di Guta et Gola del Rebisso 1213 en aller et retour depuis le Col de Scarassan. Pas de Saorge 1365 depuis Peigarole (poussage puis portage hors sentier).

Sur la seconde variante, dans la première épingle après Gola di Guta Gola del Rebisso à droite, à 200m.

(\*) Pourquoi «au pays» alors qu'on part de France ? Parce que, à l'origine et avant 1947, toute la partie française de l'itinéraire était italienne : certaines plaques de rues de Tende sont encore dans cette langue, et certains habitants de Tende ne parlent toujours pas Français.

Pierre CHATEL  
OULLINS

# CHASSEUR !!! CYCLO !!!

Chasseur, je le suis, activité inavouable à une époque où l'actualité se concentre sur le droit de non-chasse. J'exerce même cette activité toute l'année, en moyenne ou haute montagne et même hors de nos frontières. Sans doute, avez-vous deviné, 10 mois par an, il s'agit de chasse aux cols (non pas de cols-verts). Mais quand vient l'automne, changeant mon fusil d'épaule, je délaisse le vélo pour sortir bottes et cartouches. Deux mois de repos pour se remettre des fatigues d'une longue saison, non pas, celle accumulée après une journée dans les bois et les labours vaut bien celle d'un brevet cyclomontagnard, Chasse aux cols plus chasse au gibier ne me suffisent pourtant pas, alors je cumule les deux. La promenade, la randonnée cyclo, permettent une approche facilitée de la nature et de sa faune. L'œil sans cesse aux aguets, le déplacement silencieux me permettent très souvent de surprendre le garenne en bordure de haie, les perdreaux piétinant dans les chaumes, le faisan qui se tapit au sol confiant en son mimétisme. Par contre, qui a été le plus surpris lors d'une rencontre avec un chevreuil au beau milieu de la route et à quelques mètres, ébloui ou étonné par nos phares lors d'un brevet de nuit ? Encore plus attentif, j'aime gravir les cols portant ces noms évocateurs : Pas du Lièvre, Col de Chante-perdrix, m'attardant moins dans ces lieux sinistres : Pas du Loup, de l'Ours.

Faut-il l'avouer, braconnier je le suis puisque ma sacoche de guidon m'a permis de rentrer à la maison avec lapins, perdrix et même lièvre accidentés en bordure de route. J'ai aussi braconné impunément des cols... ceux gravis... en descente. Passer plusieurs cols sur une route des crêtes c'est un peu tirer les perdrix à terre avant leur envol.

De nombreux animaux ont donné leur nom à un col (ou pas, goulet etc...). Le tableau ci-contre en indique un total de 217 pris dans la bible Chauvot.

En tête, la famille des équidés (39 cols) ce qui n'est pas surprenant : avant l'ère de l'automobile, l'âne, le mulet permettaient seuls les déplacements dans les zones escarpées.

Les bovidés (26 cols), hôtes des alpages, étaient utilisés pour les lourds charrois.

Les loups (30 cols), les ours (12 cols) ont disparu complètement de notre territoire, mais leur nombre atteste d'un passé pas très lointain.

Le gibier, bien sûr, est représenté : lièvre en tête (8 cols) pour le poil, perdrix (5 cols) pour la plume, leurs prédateurs également : à pattes (renard, 6 cols) ou ailés (aigle, 6 cols).

Mais que viennent faire dans cette énumération le lion (2 cols) dont Tartarin a dû faire la chasse en Afrique ou encore le singe et le caïman... à moins que quelque zoo ne se soit égaré en montagne !!!

André CHEVALLIER  
N°440 MEYZIEU



# PANCARTE... OU PAS PANCARTE ?

A qui cette question n'est-elle venue pas à l'esprit pendant l'ascension d'un nouveau col ? La présence d'une pancarte, d'un panneau, d'une balise, d'un écriteau, appelez ça comme vous voulez, apparaîtra en effet à tout chasseur de col d'une importance considérable. Et il n'y a qu'une alternative à cet angoissant problème de la pancarte soit il y en a une, soit il n'y en a pas...

Commençons par ce dernier cas, certainement le plus décevant de la pratique du cyclotouriste ou du cycloportif. Et là il faut bien dire que la politique de la DDE en ce domaine est souvent curieuse. Dans le même département, il arrive qu'un petit col, à peine un faux plat, même pas signalé sur la carte, dispose de panneau réglementaire lettres blanches sur fond bleu, alors qu'un col de plus grande envergure, carrefour important, trace blanche entre > et < sur route sur fond rouge Michelin, tout-à-gauche-je-freine-pour-pas-reculer, se voit amputé de cette officialisation par la Direction Départementale de ce qu'on n'ose plus alors appeler l'Equipement.

Mais alors dans ce cas comment savoir qu'on est bien au sommet ? Comment vous faites vous ? Moi je commence par chercher. Où est-il ce panneau ? Moins bien visible parce que parallèle à la route ? Economie oblige, un seul panneau suffit. Trop vieux, de l'autre côté du fossé et recouvert par les broussailles, ou carrément couché au fond du talus ? Déboulonné par un confrère qui avait oublié son appareil photo ?

Et bien dans ce cas où je ne trouve pas, je suis amené à douter que le sommet soit bien là. Eh oui ! Je fais partie de ces assidus des cols qui, en cas de chasse par aller-retour sur le même versant, font volontiers quelques hectomètres de plus pour vérifier si la descente, de l'autre côté, est bien la descente et pas un replat avant la dernière ascension qui masquerait alors un père... pardon, une paire de panneaux se dérobant à mon meurtre (se reporter à Freud, œuvres complètes).

Alors il faut le dire : un col sans pancarte, c'est toujours un peu frustrant. Pas besoin de se pencher au sommet pour constater un vide ! Bien sûr, les cartes routières, les guides Chauvot, Poty, etc, nous disent que nous sommes arrivés au terme de notre ascension et sauf erreur (ça peut toujours arriver), chacun connaît la réussite qui est la sienne. Il la connaît, oui mais il ne la constate pas de visu. Car le problème est là. Ce panneau de col, à qui croyez vous qu'il soit destiné ? Aux familles motorisées et réjouies du pique-nique dominical ? A l'arrêt-pipi du voyage en car du comité des Fêtes de Triffouillis-les-Oies ? Certainement pas ! Une pancarte de col est destinée à qui a fait un effort pour venir la voir.

Il suffit d'avoir vécu le cas où «y en a une» pour en être convaincu. Car vous avez alors visiblement le signe, que dis-je, la preuve, l'officialisation de votre exploit (et je pèse bien mes mots). Encore que dans le cas où il s'agit réellement d'un exploit, il faut bien reconnaître que vous n'avez guère besoin de la pancarte au sommet pour savoir que l'ascension est terminée. Vous en connaissez, vous, des cyclistes qui basculent au sommet du Galibier sans se rendre compte que leurs efforts ont été couronnés de succès ? Où alors reconnaissez que dans ce cas, ce n'est plus un problème de pancarte !

Il faut aussi remarquer parfois des panneaux tellement sophistiqués qu'ils en atteignent l'architecture d'un monument, comme en haut de l'Iseran ou de l'Izoard... Il est vrai que ces cols sont des purs monuments en eux-mêmes, véritables hymnes au dépassement de soi et lieux historiques de ce que le cycl... Bon, ça va, ça va !

Ce que je préfère encore, ce sont ces vieux panneaux en ciment, au vernis craquelé par le soleil, le froid et les années, comme au Col de Finiel (4872), de Montmirat (48-42), etc, etc, genre «Don de l'Automobile Club de France' ou «c'est Michelin qui vous l'offre». Ça, ça vous donne du cachet à un col.

Mais retour au métal embouti et mention spéciale à la DDE de la Loire, qui a posé un énorme panneau (150x80 cm), lettres noires sur fond blanc au sommet du Col de la Croix de l'Homme Mort (42-30). Allez le voir, ça fait deuil. La pancarte du sommet est parfois à l'origine de quelques surprises. Je ne parle pas des différences d'altitudes qui se révèlent à cette lecture avec les diverses cartes routières ou catalogues usuels

de la confrérie... C'est à nous donner les vertiges. Non, j'introduis là une liste non limitative concernant les modifications d'orthographe. Ainsi le Col de Fonta sur cartes et guides (07-41) s'écrit Col de Fontailles sur le panneau, le Col de la Croix de Part (69-47) s'épelle sur place Col de la Croix de Pars, le Col du Mas de l'Air (30-69) devient dans le Gard Col du Mas de l'Ayre, charme du régionalisme...

Le panneau du sommet a aussi le bel avantage d'être photographiable et parfois en compagnie du cycliste lui même (un conseil : attendez quelques instant après être arrivé au sommet pour poser, vous avez vu la tête qu'on a en arrivant ?). Et je pose la question aux maniaques du petit oiseau (celui qui va sortir de l'appareil, bien sûr) : quand il n'y a pas de pancarte, qu'est-ce que vous photographiez ?

Il faut dire que certains panneaux méritent plus que d'autres d'être évoqués : celui du Col de la Loubière (48-55), écrit à la main sur une planchette à peine plus grande qu'une boîte d'allumettes. Et la pancarte du Col de Clys (01-32b), tout aussi planchue, mais clouée à 10 mètres de haut sur un arbre accompagnée d'une fleur autocollée en son milieu, vous l'avez remarquée ? Et l'écriteau du Col du Navois (71-07), libre de tout support et avec lequel on peut danser au milieu de la route ?

A l'extrême inverse, un col sur lequel j'aurais bien parlé sur l'absence de pancarte... Je le prends par Poncin, Mortaray et je vais chercher la D11 qui me fait passer au village et m'emmène en faux plat jusqu'au sommet et là, petaf, un panneau de 5 mètres sur 3 : COL DE CEIGNES ! (01-10c). Attention, je répète la taille: 5 mètres sur 3. En fait, la route passe à cet endroit sous l'autoroute Lyon-Genève et je comprends instantanément ce que l'Equipement a fait de sa ligne budgétaire pour la décennie en cours...

Il faut signaler aussi que la pancarte du sommet peut être doublement réconfortante. Merci, et salut au(x) confrère(s) qui a (ont) apposé des autocollants «Club des 100 Cols» sur le panneau du Col de Bonnetombe (48-66) et du Col des Trois Sœurs (48-70). Cela ne fait d'ailleurs qu'illustrer ce que nous dit clairement l'étymologie du mot pancarte, 1440 (non c'est l'année, pas une altitude) : «charte», c'est-à-dire contrat, ce qui relie les êtres entre eux.

Les pancartes existent donc aussi pour réunir les membres de la confrérie.

Mais puisque nous y sommes, il faut ajouter que le mot «panneau», lui, a connu une double origine: en 1155, «panel» évoquait alors un «coussinet de selle» (on n'en sort pas !), puis au XIIIème siècle, «penel» signifiait, lui, «filet à gibier» (Cf. dictionnaire étymologique Larousse).

Cela explique-t-il que dans le cas du Col de la Rochette (01-31), il ne reste de cet autocollant confraternel que la trace de sa forme (laquelle ne peut pas tromper), elle entoure actuellement l'impact d'une balle de fusil sur la pancarte tant espérée ? Triste manière de chasser les cols !

Jean-Louis CONTI  
Saint-Etienne (Loire)

# LE PARPAILLON... UN RÊVE ?

Mes plus belles randonnées (RVA à Carcassonne, RDL à Narbonne, randonnée des 3 Gorges d'IBM Montpellier ... c'est avec Sylvie que je les ai faites mais nous étions plusieurs centaines de cyclos. Ce grand nombre de participants, la parfaite organisation, l'ambiance, la convivialité et les magnifiques paysages font de ces sorties de grands moments dans la vie d'un cyclo.

C'est encore avec Sylvie que j'ai fait le Parpaillon. Mais là, nous étions seuls et c'est très bien ainsi, car ce célèbre col ne me semble pas fait pour accueillir la foule.

Dans la tête d'un cyclo il y a toujours quelques objectifs et un plus important que les autres qui pourrait s'appeler un rêve. Mon rêve depuis trois ans, c'était le Parpaillon. Pourquoi ? Parce que le Parpaillon n'est pas un col comme les autres. Ceux qui l'ont fait, quand ils en parlent, ont dans le regard une petite lueur particulière. On comprend bien que ce col a dans leur mémoire une place à part. D'ailleurs, ils en parlent entre eux et le ton baisse quand un «qui ne l'a pas fait» s'approche; niais, à moins d'être impoli - ce qu'aucun cyclo ne saurait être - ils poursuivent et ce que l'on entend ne fait qu'accroître le mystère... et l'envie de réaliser mon rêve.

Le peu que j'ai entendu et ce que j'ai lu (car on a beaucoup écrit sur le Parpaillon) m'a convaincu d'utiliser mon VTT, condition nécessaire... pour économiser mes chaussures. Il fallait ensuite trouver trois jours de liberté. En juillet et août, impossible pour Sylvie. En ce qui me concerne, je passe quatre jours à Barcelonnette et pour reconnaître le terrain, si l'on peut dire, je fais la Cayolle, Allos et la Bonnette où, le 31 juillet, j'essuie une tempête de neige aussi violente qu'inattendue. Ma décision est prise; il faut faire le Parpaillon avant l'hiver. Un créneau se présente : le premier week-end d'octobre. La météo sur trois jours est nette et précise : vendredi, grand beau temps; samedi, beau le matin dégradation très rapide l'après-midi; dimanche, très mauvais. Donc, c'est le moment. Départ d'Alès le vendredi après-midi. Le soir, très bon repas préparé par Jeannine à l'hôtel de Jausiers. Soirée animée où il est plus question de chasse que de vélo car une équipe de chasseurs prépare une sortie pour le lendemain.

Samedi matin : temps splendide. Départ 8h30. Echauffement jusqu'à la Condamine. Là le cyclo prend la ligne et le sac à dos des formes. Il fait vraiment très chaud et la pente est rude pour atteindre Sainte-Anne. La route est encore goudronnée et nous avons commis l'erreur de vouloir monter avec le plateau de 38 afin de conserver le 28 pour la partie muletière qui commence à la fontaine de la Chapelle Sainte-Anne où nous faisons le plein (2 bidons par personne, c'est un minimum). Il reste 11 km; 5 dans une forêt splendide avec une pente modérée. Nous sommes absolument seuls; de temps en temps, dans le lointain, un coup de fusil... peut-être notre chasseur de mouflon ? On sort de la forêt, un petit pont et voilà la cabane du Grand Parpaillon. Il est temps de se restaurer un peu et de s'engager sur les six derniers kilomètres. On voit bien la route qui grimpe à flanc de montagne mais on ne parvient pas à situer le col. La pente s'accroît, mais avec le 28, ce n'est pas plus dur que la montée à Sainte-Anne.

De plus, en gagnant de l'altitude, l'horizon se dévoile et le spectacle des montagnes enneigées est magnifique. Quelques petits nuages commencent à voiler le ciel. Enfin au détour d'un virage, après avoir croisé quelques marmottes occupées à parfaire leurs réserves pour l'hiver, nous découvrons à quelques dizaines de mètres, l'entrée du tunnel. C'est alors une grande joie, joie d'avoir réalisé un rêve, mais aussi joie d'être là, (il est midi), au soleil, dans la neige, entourés d'un panorama splendide. Il règne un calme et une solitude totale. Comme les marmottes, la montagne donne l'impression de se préparer à affronter l'hiver qui est peut-être pour demain car les nuages arrivent vite.

Un aller et retour dans le tunnel pour admirer le paysage. L'entrée nord est beaucoup plus enneigée. Descente agréable, c'est là qu'on apprécie les VTT, jusqu'à la cabane du Grand Parpaillon. Repas rapide. Les nuages envahissent le ciel. Il est temps de redescendre. La réussite de notre tentative rend le retour encore plus agréable. Les prévisions météo étaient parfaites: dans la nuit c'est un déluge qui se poursuit le lende-

main. Il neige au-dessus de 2000 mètres. Nous sommes peut-être les derniers à avoir fait le Parpaillon en 91. Il était temps !

Alors, le Parpaillon... un rêve ? Non, un merveilleux souvenir.

C. GERARD

G.M.C. ALES

# LE MILLIÈME COL

Que je vous le dise tout de suite : il n'est pas venu tout seul et j'ai du patienter longtemps avant d'atteindre enfin cette consécration. En effet mes résultats 1988 (865 cols et 128ème) et 1989 (968 cols) pouvaient me laisser espérer le passage du millièmè col courant 1990.

Un premier avertissement me fut donné par la revue des «Cent Cols» parue en mars 1990 : bien qu'ayant envoyé liste, récit (serai-je enfin publié cette année après 3 récits censurés sur 5 ans ?) et photos, je n'apparaissais pas dans le classement final mais dans une liste à part (en page 2) des sociétaires dont on avait perdu toute trace... Je n'existais plus pour notre confrérie ! (Bien que membre depuis 12 ans).

En même temps, pour des raisons personnelles, je sombrais dans une grave dépression qui me fit perdre toute énergie physique et mentale. Malgré ce vide, je réalisais cependant une petite partie de mon programme 1990 : 20 cols (sur la centaine prévus) et retrouvais au prix de longues soirées d'hiver et d'efforts intellectuels insensés quatre cols de ma jeunesse (les années 1970) et oubliés malgré ma vigilance accrue dans ce domaine.

Je retrouvais ainsi dans la revue éditée en avril 1991 avec 992 cols à la 114ème position.

Or mon état dépressif durait depuis un an et pour la première fois depuis 10 ans, je n'avais ni réalisé, ni diffusé (moi le meneur) de programme des réjouissances 1991.

Je passais en compagnie de mon épouse, mon fils aîné et quatre amis le week-end de Pâques aux Echarmeaux (Beaujolais) et fit une centaine de km en VTT. Je m'offris deux nouveaux cols sur GR (en 1980, j'avais gravi 37 cols du Beaujolais dans la journée dont le célèbre Patoux et il ne me restait plus grand chose à conquérir). Plus que 6 cols avant les 1 000.

Rien de tout le printemps 1991.

Pour les vacances de juillet, pas de grand projet et nous avons décidé de retourner en famille à Super Dévoluy (au Nord-Ouest de Gap) avec les VTT.

Il me restait en effet quelques cols mulotiers accessibles à gravir et en particulier un circuit très rentable au Nord de Veynes avec une vingtaine de cols sur routes forestières en moins de 100 km, le cap des 1000 semblait donc bien à ma portée.

Malheureusement l'énergie faisait défaut.

Le 19 juillet, je gravissais avec mon fils Eric (13 ans) le Col du Charnier 2100 m au pied du Grand Ferrand. Nous devrions enchaîner avec Aurias, la Croix et les Aiguilles (belle boucle avec 2000 mètres de dénivelée) mais Eric ne voulut pas continuer (beaucoup de poussage sur des blocs, ce qui n'est pas très drôle sauf pour certains fous de mon espèce... ). Donc retour et 3 cols perdus.

Le 20 juillet, toute la famille (7 personnes) partit en direction du Col de Rabou 1892 m. Moi seul emmenais mon VTT en haut : 996 cols.

Le 27 juillet, ascension du Col de la Gardette 2150m au dessus de Chorges (1300 mètres de montée) avec J.C. Jacquetin (sociétaire N° 2597 avec 146 cols) : 997 cols, plus que trois !

Nous devons finir nos vacances par un séjour de trois jours dans le Queyras à Molines (tout près de Saint-Véran) et je me voyais bien passer mon millièmè.

Patatras ! A Embrun, le timon de la remorque portant les vélos se casse en deux et nous devons laisser la remorque au garagiste de Crots (très sympa). Le Queyras sans vélo alors que des superbes cols (à plus de 2000 mètres) me tendent les bras, c'est dur.

Je rentre de congés assez découragé : comment trouver mes trois derniers cols vu ma faible énergie du moment et le peu de cols jurassiens (déjà tous gravis) existant autour de moi ? Autour du 15 août, je remonte sur mon vélo de route et passe quelques bosses dont le très célèbre Grand Colombier face Ouest (1300 mètres d'ascension dont 4 km à 19% et un à 14%. Ce n'est pas du gâteau).

Je décide alors de participer à un raid de VTT en Haute-Saône à Vesoul : Indiana Saône. 180 km de VTT sur

deux jours, chaque concurrent emporte sa nourriture et son couchage sur lui, le parcours n'est pas balisé mais découvert grâce à un road book, des épreuves spéciales (grimpée de côte, équilibre, pont de singe, rappel avec VTT, traversée de rivière, gymkhana) permettent un classement de 560 concurrents.

Je ressors de ce week-end soutenu regonflé à bloc et de nouveau plein de vie et de projets. Moi qui n'avais plus parcouru 200 km d'une traite depuis plus de deux ans, je ressors mes cartes.

En effet toutes mes cartes sont couvertes de petits cercles rouges indiquant les cols Chauvot. Une fois gravis le cercle est rempli de rouge et devient un rond rouge, symbole de la conquête sur l'agréable et l'inutile !

Je retrouve grâce à mon ami Michel Mouget (sociétaire N° 2721 avec 551 cols) un secteur de cols dans le Jura Suisse entre Pontarlier et Neuchâtel à moins de 100 km de chez moi (Lons-le-Saunier). Je fixe au samedi 7 septembre la date de cette randonnée cyclo qui doit enfin m'offrir mon millièmè col.

Je cherche des candidats pour m'accompagner (je n'aime pas la solitude) et mon fidèle compagnon J.L. Luberne (sociétaire N° 1432 avec 551 cols) accepte de partager avec moi cette belle journée et cette belle aventure.

Samedi 7 septembre 1991 - 7h30 : nous quittons Mignovillard (entre Campagnole et Pontarlier). Le temps est beau mais la température assez basse contrairement à la douceur des semaines précédentes. Grande «caillante» donc sur le CD47 menant à Pontarlier. Nous passons au pied du sublime Château de Joux (à visiter absolument), passons la frontière suisse à Verrière-de-Joux (998ème col) et montons à gauche sur le Bayards, le Cernil (999ème col) et la Brevine. Nous attaquons alors le millièmè col qui, s'il présente dans des conditions remarquables (temps superbe, route impeccable, décor champêtre et boisé de rêve), a l'inconvénient de ne pas être un très grand col : 120 mètres de montée sur 5 km, c'est quoi ça ? Mais qu'importe la qualité, je débouche sur le COL DES SAGNETTES vers 10h45, dans un calme et une solitude dignes des grands moments de l'histoire.

Ça y est : la barre des 1 000 cols est franchie ! Et après ? Et bien l'aventure n'est pas finie.

En effet, trois de mes amis que je dominais encore tout récemment sont passé devant moi

- Josette Mathieu sociétaire N° 1106 avec 1067 cols
- Michel Mathieu sociétaire N° 1107 avec 1076 cols
- Claude Morin sociétaire N° 222 avec 1207 cols.

Il me faut donc sans tarder les rattraper, les dépasser pour atteindre avant eux et avant l'an 2000 la barre des 2000 cols ! Que de beaux voyages et de belles suées en perspective...

PS : pour information, le 7 septembre je pus gravir encore 14 cols dont les noms suivent:

- La Tourne..... 1172 m
- La Nouvelle Censièrè ..... 1116 m
- La Tornade ..... 1258 m
- Mauborget ..... 1200 m
- Les Etroits..... 1153 m
- Aiguillon..... 1293 m
- Le Praz..... 1279 m
- Jougne ..... 1025 m
- Petra Felix..... 1144 m
- Mollandruz ..... 1151 m
- Près de l'Haut Dessus ..... 1292 m
- Près de l'Haut Dessous..... 1314 m
- Les Croisettes..... 1304 m
- Landoz Neuve ..... 1260 m

Bref les Cents Cols, c'est l'école de la vie et vive la vie !

François POUESSEL, Amicale Laïque Lons-le-Saunier



# LE COL DES 7 FRÈRES, UN PÈLERINAGE AUX SOURCES

J'étais à Saillagouse et à Montauban les 1er et 8 septembre 1991 où le Club des 100 Cols célébrait ses rituelles grandes messes annuelles.

J'ai joué «dans la cour des grands», d'abord sur les crêtes pyrénéennes où à plus de 2000 m. nous avons tutoyé l'orage dans un décor dantesque puis sur les chemins ombragés de la forêt de Grésigne nous avons profité de la beauté du paysage et de la clémence du temps à des altitudes beaucoup plus raisonnables proposées en guise de dessert.

J'y ai côtoyé les grands maîtres du Club, ceux qui figurent en bonne place à la dernière page du Palmarès dans la rubrique «ténors»; j'y ai surtout rencontré deux grands cyclos tant sur le plan «cyclotouriste» qu'humain et qui m'ont tout de suite pris en sympathie alors que je ne connaissais personne; je veux parler d'Henri Bosc et de Jean Barrie de Rodez; l'aide qu'ils m'ont apportée et l'amitié qu'ils m'ont témoignée ont bien facilité mon intégration au groupe : qu'ils en soient remerciés ici publiquement.

Mais entre deux Concentrations je voulais occuper ma semaine à escalader quelques cols sur le trajet qui me ramenait de Saillagouse à Montauban, histoire d'améliorer mon score, très modeste puisque nouveau venu au Club avec le N° 3165.

J'avais remarqué sur la carte qu'entre Chiula (09.184) et Boum (11.279) sur la D613 se trouvait une grimpeée dénommée «Col des 7 Frères» (11.272) et je ne voulais à aucun prix le manquer, vous le comprendrez en lisant ce qui suit.

A son sommet pas de panneau d'identification ni d'altitude, seule une très vieille croix de pierre brute élevée sur un socle identique se trouve sur le côté droit de la chaussée là où la route s'aplanit avant d'entamer la descente.

Ce simple monument monolithique, aux allures de pardon breton, pourrait passer inaperçu pour un cyclo pressé; moi je ne l'étais pas car ce col était pour moi un symbole et cette croix m'intriguait. En m'approchant de la stèle carrée, battue par les vents et la pluie, rognée par endroits, mangée même comme serait un membre par la lèpre, je fus récompensé car je pus déchiffrer en y regardant de plus près, gravé dans son socle, l'inscription «COL DES 7 FRERES»

J'étais donc bien sûr d'y être à ce fameux Col et ce fut pour moi un gros coup de cœur car dans ma propre famille, nous aussi, étions sept frères. Nous ne sommes plus que quatre à présent, trois d'entre nous ont déjà gravi leur dernier Col...

Mais je retrouvais là sur cette pierre, témoin de l'usure du temps et de la vanité de l'éphémère, la totalité de ma famille et ce grâce au cyclotourisme, quelle magie !

En effet, le cyclotourisme est devenu, depuis 1989 date de mon entrée au Cyclo-Club Arlésien, ma seconde famille et il me permettait de retrouver en ce lieu la totalité de ma première, celle de mon enfance...

Pour moi, une partie de la boucle s'est bouclée sur cette D613 mais je souhaite que les roues de ma randonnée roulent très longtemps encore; j'ai tant de paysages à admirer, de gens à rencontrer, d'amitiés à nouer, de convivialités à partager !

J'ai déjà repéré en Lozère, sur la D34 un certain col des Trois Sœurs (48.70), tout aussi symbolique pour moi car nous étions dix enfants à la maison du côté de Nancy.

Sept Frères, Trois Sœurs, deux Cols, une grande émotion et un Pèlerinage aux sources sans aucun doute...

Philippe DEGRELLE

N° 3165

# CONTE DE NOËL,

## Col du fémur

Il est des cols plus ou moins durs. Par nature, celui du fémur n'est pas un mou. Toutefois sa conversation trouve vite ses limites : il est cassant. Jacquou s'est trouvé à batailler avec lui.

Depuis des années Jacquou hésitait devant l'achat de pédales dites automatiques. Il voyait pourtant leur nombre croître et embellir dans son environnement. Ce qui le retenait, c'était que de temps à autre il voyait des garçons tomber et rester les pieds bloqués dans ces pédales. Il y percevait comme un inconvénient «question de réglages et de modèles» lui expliqua-t-on.

L'un de ses bons compagnons vint récemment à ce système et lui fit part des satisfactions qu'il en retirait. D'abord aucune gêne et ensuite une efficacité nouvelle en côte : il pouvait tirer à fond sur la pédale lors de sa remontée. Acceptez toutefois que nous restions sibyllins sur le choix de ce garçon; sachez seulement que ce choix portait sur l'une des deux marques françaises à consonance anglaise ! (Américaine diraient ses exportateurs). Des consultations à droite et à gauche indiquèrent à Jacquou que l'autre marque ne faisait pas plus mal que sa concurrente. Il allait s'y rallier d'autant plus que ses actuelles et confortables chaussures s'y adapteraient, les cales spécifiques venant s'y fixer sans peine.

Pour son excellent vélociste, qui lui-même s'en servait depuis des années, ce système ne présentait que des avantages. Sa femme, marchande donc mais cycliste à ses heures, susurra même à Jacquou : «vous verrez, c'est la sécurité ! «

Dès la sortie de la boutique, Jacquou fut ravi de constater qu'il était déjà «adapté». Sa première sortie en groupe se fit dans la fierté : celle de s'aligner sur les modernes et de prendre de l'avance sur les archaïques. Les mouvements de pied pour chausser et déchausser s'opéraient facilement et relativement vite. Il suffisait de les prévoir et de tourner le pied destiné à se poser sur le sol dans le sens que l'on souhaitait, intérieur ou extérieur. En cas de chute - quelle idée les deux pieds se désolidarisèrent des pédales. Pas de risque de se casser cheville, tibia ou péroné. Quel progrès !

A l'occasion du placement des pédales, Jacquou avait demandé à son mécanicien de lui changer son dérailleur arrière. L'homme de l'art le lui régla superbement: merveille conjuguée de l'indexation des vitesses et de la souplesse de fonctionnement.

Jacquou devait cependant partir en congé et s'était donné l'objectif de gravir quelques cols. Comme il disposait de roues arrière offrant des dentures adéquates, il se livra au changement utile. Opération routinière. La chaîne se montra toutefois paresseuse à grimper sur le plus haut pignon. Il suffisait de régler le dérailleur. Jacquou déconnecta le système d'indexation des vitesses et joua sur la vis donnant l'amplitude voulue au dérailleur. A l'arrêt, il constata que la chaîne renouvelait sa réticence à s'élever. Qu'à cela ne tienne, nous verrons en roulant se dit-il.

Le voici sur son vélo. Il enclenche ses pédales. Quelle facilité ! Il «monte» son dérailleur. Cette fois il passe. Mais trop ! La chaîne dépasse la grande couronne. Elle se coince entre elle et les rayons. Le vélo s'immobilise. En équilibre, Jacquou tire sur le pied gauche de la pédale et se retrouve à terre, sonné. Le bassin a porté. Il a du mal à se relever. Va-t-il y arriver ? Trois ou quatre minutes se passent ainsi, tant à récupérer qu'à tenter une reptation pour trouver un appui. En biaisant, il arrive à se remettre sur pied. Mais quelle douleur du côté de la cuisse ! Des muscles et des tendons ont dû être arrachés. Heureusement, Jacquou est pratiquement devant chez lui. Il lui reste à ranger son vélo à la cave et à se hisser vers l'appartement où l'attend sa femme. Un étage en sous-sol et quatre au dessus. Il les vainc. Un col dur toutefois !

Le lendemain il devait apprendre que sa collection de cols s'était augmentée. Il venait de passer celui du fémur. Et plutôt mal : il était cassé.

Un talentueux chirurgien orthopédiste le mit sur son tableau. Et Jacquou entra dans un monde surréaliste. Au premier soir de son arrivée dans la clinique, alors qu'il était quelque peu dans le brouillard, une silhouette se dessina dans l'encadrement de la chambre qui n'était pas éclairée. Quelle était donc cette dame, des thermomètres à la main ? Son visage n'était pas inconnu à Jacquou.

Je vous connais lui fait-il.

Et moi aussi, répond-elle.

Mais, d'où je vous connais ?

Je suis la marchande de vélos.

Et vous êtes aussi...

Infirmière. En général de nuit dans cette clinique. Et ici, à votre service.

Jacquou se pinça. Comment imaginer pareille sophistication ! Le service mécanique se prolongeait à la clinique ! Pétrifié, Jacquou n'osa plus poser de questions. Mais d'autres images lui revinrent.

Une autre dame, également infirmière de son état, mais officiant de jour et qui avait participé aux opérations propres à l'aliter dans les lieux, l'avait également intrigué. Après avoir appris que le mal de Jacquou résultait d'une chute de vélo, sa première question avait été : Vous êtes de quel club ?

Question d'autant plus surprenante que l'anesthésiste qui venait de passer lui avait demandé : vous êtes de quel groupe sanguin ?

Voilà que maintenant on s'intéressait à son groupe sportif ! Il comprit mieux lorsque la dame en blouse blanche lui apprit que son fils courait et qu'il s'adonnait aussi aux épreuves cyclosporives, fier même, d'une place à la Bernard Hinault. Peu après, elle lâcha qu'elle était la belle-sœur de sa collègue de nuit. Ces deux membres du corps de santé avaient épousé deux frères dont l'un n'était rien moins que le marchand de vélo de Jacquou. Heureux monde cycliste où les vilains soigneurs sont remplacés par de gentilles soignantes !

Le doute saisit toutefois Jacquou. Et le chirurgien ? N'était-il pas président du club ? Et le kiné qui va s'emparer de sa jambe, n'était-il pas trésorier ou secrétaire de l'association ?

En un instant, il récapitula les noms des dirigeants des fédérations cyclistes : le responsable de la clinique devait en être !

Rien ne se vérifia. Mais comme il faut une chute - merci encore ! - Jacquou apprit que le fils de l'infirmière de jour plaçait des photos au Cycle ! Une revue qu'il connaissait particulièrement !

Jacquou ne se souvient pas s'il était sorti de l'anesthésie lorsqu'il vit passer sur un vélo un vieux bonhomme habillé de rouge et portant une hotte.

Il comprit que celui-ci était spécialisé dans la livraison des pédales automatiques qu'il assortissait d'un «service après-vente».

Une prestation soignée car Jacquou ne tarda pas à remonter en selle.

Jacques SERAY

# LE COL

Celui-là, ça fait un bon moment que je me suis promis de lui faire sa fête. De l'accrocher à mon palmarès, quoi ! Histoire de rajouter une ligne sur la liste que j'envoie chaque année. Oui, bien sûr, mais pas seulement ça. Ce col, il me trotte dans la tête depuis des années. Il a un nom tout bête que d'aucuns jugeraient sans intérêt et que tous les autres ont déjà oublié. Mais pour moi, il a une saveur particulière, il me fait rêver.

Dans mon imagination, je le vois, je m'y vois, je le sens.

Dans ce col, le grand Merckx a connu un sérieux coup de bambou. A plat ventre qu'il était ! Quelques années plus tard, Hinault, notre blaireau national, a fait exploser le peloton en menant un train d'enfer sur le 52x16 ! Personne n'a pu le suivre et à l'arrivée, l'écart était énorme.

Ces souvenirs lus et relus dans le journal me défilent dans la tête pendant que je compulse les cartes, les guides, les profils.

Et maintenant il ne tient qu'à moi d'en faire tout autant. Je connais à l'avance toutes les difficultés du versant sud, le plus pentu. Là, je mettrai petit, puis après le carrefour, je pourrai tirer deux dents de mieux et on verra alors qui est le plus fort.

Bon, il faut y aller maintenant. Hier soir, j'ai nettoyé mon vélo, même les rayons, un par un. J'ai huilé la chaîne, les dérailleurs, gonflé les pneus à 7 kg. Tout est OK. Le soleil se lève à peine derrière la chaîne des montagnes, le ciel est limpide, le spectacle magnifique.

Dix, douze bornes pour s'échauffer dans la vallée et là, après l'église du village, on tourne à droite et à moi les 18 km d'ascension. Bobet, Robic, Poulidor, Van Impe, Vietto et Gaul n'ont qu'à bien se tenir. Ils vont voir ce que c'est que grimper facile.

Je suis bien. Le compteur électronique m'indique que je suis dans l'allure - 13 de moyenne - c'est bon. L'air est frais, l'eau du bidon parfumée à la menthe m'humecte le gosier, le souffle est bon.

Ca y est, la première épingle à cheveux. Nom de nom, quel mur ! Ils annoncent 8% dans le guide. Ce n'est pas possible. Il y a au moins 15% ! Planté, en équilibre, zigzaguant, je change de braquet. Ca craque de partout, mais ça passe. Un peu plus haut, le souffle court, je regarde le compteur 8 km/h. Eh bien, le grimpeur ailé, ce sera pour une autre fois ! Enfin, ça va un peu mieux. Je grimpe en appréciant le magnifique point de vue sur la vallée. Le soleil commence à taper un peu plus fort. Bien entendu, je suis en sueur et les mouches rappliquent. Impossible de les lâcher, ces garces. Elles montent bien mieux que moi. Question de poids, sans doute. Et elles piquent ! Si je les chasse de la main, je fais des écarts qui me déséquilibrent.

J'aperçois une borne. Je vais pouvoir savoir où j'en suis dans mon ascension. D'après le compteur, il devrait rester 3 km soit une vingtaine de minutes d'effort. J'arrive sur la borne. Elle est du côté gauche; je roule à gauche, regarde bien. Il est inscrit : le Col, 3,8 km. Mais d'où sortent ces 800 mètres ? Ils n'y étaient pas avant ! C'est de la triche ! On ne peut faire confiance à personne, même pas au service public, en l'occurrence les Ponts et Chaussées. J'ai dû mal voir derrière mes lunettes embuées de sueur. C'est 2,8 km qu'il y avait sur cette borne. On verra sur la prochaine.

Le coup de pédale devient meilleur ou est-ce la pente qui faiblit ? Mais où est-elle cette borne ? J'ai dû la manquer. Zut et rezut. Enfin, on ne va pas faire un fromage pour quelques centaines de mètres.

Ah, j'aperçois la suivante. Cette fois je tiens le bon bout. Soudain, j'entends un souffle derrière moi. Un coup d'œil au rétroviseur fixé sur le guidon m'apprend qu'il s'agit d'un coureur à pied qui grimpe le col à toute allure. A peine le temps de tourner la tête, il est déjà à ma hauteur. «Salut ! Salut !» et en quelques foulées il me prend 10 mètres puis 20. Bientôt, il disparaît derrière les sapins qui bordent la route. Ca me fait rudement gamberger de voir ce gars me passer aussi facilement. Je pensais que le vélo était un engin formidable qui donnait des ailes au bipède qu'est le piéton. Je crois qu'il va falloir revoir toutes mes conceptions sur la bicyclette.

Ces pensées font que j'en ai oublié mon obsession des kilomètres et sans m'en rendre vraiment compte, me voici au sommet. La pente s'adoucit sensiblement et un dernier coup de pédales m'amène au pied de la pancarte.

Ca y est, j'ai grimpé ce fameux col de mes rêves d'enfant. Je vais pouvoir le noter sur mes tablettes. Mais mon envolée légendaire qui devait rester gravée dans l'Histoire comme un exploit digne des plus grands, s'est terminée fort modestement : largué par un piéton !

Au fond, qu'importe. J'ai accompli un rêve. Certes pas de la manière escomptée, mais c'est bien ce qui fait la différence entre rêve et réalité. Sinon où serait le rêve ?

C'est en retournant ces pensées dans tous les sens, que je me lance dans la descente. Et là, le coureur à pied, il peut toujours s'accrocher !

J. M. BOUILLEROT  
de BERGERAC. N° 1311

## DE L'ARDÈCHE À LA SAVOIE

Mes premières sorties se sont effectuées avec le vélo de mon frère, dérobé au petit matin et rapporté à son insu. Je partais pour m'évader quelques instants; oh ! Je n'allais pas loin, 30 ou 40 km, mais ce fut mes premiers tours de pédales et le début d'une passion. Depuis, que de villages traversés au gré du vent, au gré de mes envies. J'ai sillonné toute l'Ardèche, un peu de temps libre, quelques vacances, un week-end, n'importe quand, n'importe où, je prenais mon vélo et je partais à la découverte d'un département que je connaissais mal naguère. J'ai appris à l'apprécier, à le voir différemment. Chemins vicinaux, routes plus ou moins goudronnées m'ont amené à des villages éloignés, leurs habitants m'ont montré leur vie quotidienne et m'ont accueilli avec sourire. Que de rêveries se sont échappées de mes pensées en parcourant ces vallées sauvages, ces routes abandonnées. Esprit de solitude, de paix.

Depuis trois ans, changement de décor, changement de scène, les acteurs n'ont pas changé, un peu plus de kilomètres dans les jambes, voilà tout.

La Savoie, paysage grandiose, sensations constantes de bien être, de faire corps avec la nature. Habitant Annecy, ce fut d'abord le classique Tour du Lac, puis ses montagnes environnantes m'ont intrigué et fasciné. Alors j'ai pris ma carte et je suis parti à la découverte de nouveaux paysages. J'ai de suite compris que les plus belles sensations se trouvaient aux points culminants de la route, c'est à dire aux cols... et, j'ai découvert votre club. La folie des cols est venue petit à petit et s'est emparée de moi. Combien de temps suis-je resté assis, près de mon vélo, à contempler de magnifiques paysages dessinés par la plume habile d'un peintre. Bois, champs, versants arides, plaines verdoyantes, ruisseaux, cascades, rien ne m'a échappé. Souvent je revois tous ces paysages en feuilletant mon album souvenir, alors la nostalgie me prend, je me refixe un itinéraire et je repars pour un nouveau point de vue. Le plus beau souvenir fut mon premier 2000 mètres, le Petit-Saint-Bernard, avec la fierté d'être monté plus haut que d'habitude. J'avais souffert contre le vent, mais au sommet j'ai savouré le prix de mon effort. Plus d'une fois j'ai eu envie d'arrêter, de descendre de vélo, mais un geste d'encouragement, une parole bienveillante et me voilà reparti.

Depuis ce premier 2000 mètres, je n'ai pas cessé de grimper. Depuis le 1er janvier 1991, 111 cols différents se sont ajoutés à ma modique liste. Certains faciles, d'autres épuisants mais tous avec un panorama à la hauteur de leur difficulté. Découvrir la vallée, après avoir roulé pendant plusieurs heures est un spectacle merveilleux. Et puis redescendre, se retourner encore une dernière fois vers ce col vaincu.

Aujourd'hui, je pense au prochain été, à d'autres cols et à des nouvelles aventures.

Claude CHALABREYSSE, N°3359

# CONVERSION...

A quatre-vingt-dix-neuf, j'ai failli renâcler du licol, collègue ! Colinette au rebut, j'avais mis mon colback, pris ma collation et ma colature de chicorée. Je voulais pas, là-haut, rester planté comme un colas ! Collimateur pointé sur mille collines à franchir, quitte à morfler un collapsus ! Je pédalais, plutôt bien. J'admirais les colchiques et les collinaires, les collèmes et les colocases, les colombards et les colombauds, les colombettes et les colomnanthérées, les colzas et les columelles, les coléorrihizes et les coléophylles, les coléoptiles et les coloquintes. Sans oublier, bien sûr, les coloquinelles. Tous ces coloris...

Auxquels s'ajoutaient ramages et cris. Des colibris et des coléoderms, des coléoptères et des colimaçons, des colins et des colmelles, des colombeaux et des colombelles. Sans oublier, bien entendu, les cols nus. Mais bigre ! J'avais mangé mon pain blanc en premier. Au pont d'Arcole, plus d'Hercule, plus d'Ercole ( Baldini, pardi ). Je pédale soudain dans la colle, serre mon col, mets mon collant, comme un coléopode. Coltiner, colporter colis, colifichets, me voilà coléreux, colérique, en colère mon frère ! Collagènes, mes pneus s'engluent dans le goudron. Vrai, je serai jamais colombien ! Bref, je collige les emmerdes ! Ma colite est devenue colliquative et j'ai beau prendre mon cholagogue... Mon cholédoque garde ses cholélithes ! Y a que mon colon qui, cholérine, garde pas mon coléra-morbus !

Je me dope, récitant à tue-tête des choliambes et les litanies de mon collectaire. J'évoque la colée qui m'adouba cycliste... Bernique ! J'ai le muscle mort, couleur colisa, texture colibet, force colcotar ! Blême comme un coliar, j'en ai les colisses qui bèent, ignorant toute collectanée, indifférentes aux collétiques, que j'ingurgite. Bref, de collaire que j'étais me voilà collé, encollé. Décollé du peloton. Démuni comme un collibert, je cherche en vain des colligances... Mais j'ai visé trop haut, collinéation au clair. Le résultat, le voilà ! Adieu collimation ! Bonjour colliquation ! Mon colletin se gonfle tant je souffle. Et souffre. J'ai le teint colorine, la peau colophane. A mon allure colubrine, j'atteindrai jamais les collures !

Autant vouloir atteindre un colarin sans collière... à soupe ou à café ! Je collucte, moi contre moi, passant pacte collybistique... avec le diable ! Brisé, atteint de colobome, j'ai le percolateur qu'a des bouffées. Pas de picolet pour pas glisser sur les picolines ! Fragile comme l'osier, à peine colonaille, le colosse est prêt... Pour le columbaire, mon frère !

Et encore, dans ma déveine, j'ai du bol. Pensez... Heureusement issu d'Adam, j'échappe à toute colépidémie ! Et notamment à l'encolpité ! A la colpocèle ! A la colpoptose ! Et Dieu merckxi à la colporrhagie ! Recomptez pas, le compte est bon. L'en manque qu'un !

T'en manque, encore un, me disait Marceau... Dusseau, mais y en a qui l'appellent Henri...

M'en manquait un , tant pis !

J'en ferai pas partie ! De la confrérie

Avec tous ces pleurs, tous ces heurts, tous ces malheurs, j'ai failli pas terminer, pas entrer. Pas être intronisé ! Je me trouvais des alibis: moi, les sectes, vous savez... Attaché ? dit le loup... Dis-moi qui tu hantes... Vaut mieux être seul que mal accompagné ! Asinus asinum fricat ! Des goûts et des couleurs... Faire tapisserie ? Non merci ! Servum pecus... Mélanger les torchons et les serviettes ? Je sors d'en prendre... Qu'irai-je faire dans cette galère ? Tant va la cruche Allos, etc... Ne choisis tes amis que parmi tes égaux... Je resterai proscrit voulant rester debout ! va pas hurler avec les loups... Il voyage plus vite celui qui voyage seul. Mon verre n'est pas grand mais je bois dans mon verre ! J'aime la solitude, même quand je suis seul... Les moutons de Panurge, c'est pas mon fort... L'enfer, c'est les Autres ! Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! Ne pas grimper bien haut peut-être, mais tout seul !

Etc ! Bref, je voulais pas m'énrégimenter, m'embrigader, m'emberlificoter dans quelque secte que ce fût ! Confrérie, coteries, cellules et partis, je me méfie. Ecole, sections, équipes, groupes et groupuscules, je recule. Seraient-ils nombreux, magmateux, numéreux ? Nombre, monde, foule, terre, je me terre. Vastitude, multitude, monditude, j'en titube... Bref, je me méfiais : Familles, je vous hais !

Etc !

Et puis...



Faudra encore verser le denier de la veuve...  
Il en seront tous, et pas moi...  
Tant pis, je serai le Sage,  
Le dernier des Abencérages !

Et puis, vous savez ce que c'est...

Le cyclisme en montagne, c'est super ! C'est extra ! C'est génial ! Dans l'escadrille à Dusseau, y a pas que des corniauds ! C'est des gars en vélo qui montent des montagnes...Même toi, qu'es un saint, t'en peux faire partie. Un séminariste, et qui prêchait pour sa paroisse, me convainquit: A sacriss ? Eddie ! Eddie ! A sacriss ? T'y penses pas ! Age quod agis, Eddie ! Age quod agis ! (1)

Moi, vous me connaissez... Je marche à l'acte de foi ! Mors aux dents, Eole au cul, me voilà convaincu ! Désormais fanateux, hautement fanatique, je suis de l'Ordre ! Polyeucte et Néarque tout à la fois, prosélyte et militant, prêcheur et apôtre, catéchumène et père de l'église ! Presque inquisiteur ! T'es pas de l'Ordre ? On va s'occuper de toi ! Ils n'en sont pas ? Ils en seront ! Et malgré-z-eux ! (comme disait l'autre ...). Condamnés à, ordonnés ! De force ! Un type qu'est pas au club, je supporte pas ! Un gars qui grimpe pas en groupe, j'abhorre ! J'exècre et je vomis ! J'ai perdu toute mesure, turelure. Il grimpe tout seul ? Faut l'abattre ! Meurtre à la tronçonneuse, y a que ça ! Pour les apostats ! Je suis pour les processions, les cortèges, les oriflammes ! Je conçois le Portet d'Aspet, désormais... Qu'inondé de cyclistes ! Qu'ont payé leur cotisation ! Et targé leur écot, à Dusseau ! Bref, je rameute, je regroupe, je prédicante.

Même que j'ai fondé, pour se mieux regrouper

L'Ordre du Portet d'Aspet ! Ouvert comme un hall de gare, comme un moulin, comme un milk-bar ! et comme un bobinard ! Entrez, entrez, M'ssieurs Dam's ! Faites donc partie, de nos confréries ! Venez mêler vos ardeurs, vos sueurs, vos vapeurs ! Venez cycler, papotant en grim pant ! Venez gravir gravement ou gaie-ment des sommets ! Venez boire à la source, à la course, le bon vin et l'ivresse des hauteurs, des hautesses. Laissez-vous griser par la liesse ! Manquez pas la kermesse, de Juillet prochain, au col du Luitel, putain ! Recomptez pas, le compte y est enfin 1

Ca fait cent ! Je sais, j'arrive avec les pompiers de Nanterre... Mais j'ai l'ardeur des nouveaux et derniers convertis,  
Pardi !

(1) A l'écart du sacré, Eddius ? Eddius, à l'écart du sacré ? T'y penses pas ! Fais ce que tu fais, Eddius ! Fais ce que tu fais !

EDDIUS

# VOYAGE ITINÉRANT

Liberté : quand je veux, où je veux !

La soixantaine, mais après 25 ans de cyclo en commençant par les premiers pas: BPF, BCN, puis les Tours, les Brevets Fédéraux, Audax, les Diagonales, PBP etc. J'avais envie d'autre chose !

En lisant notre revue, j'eus un coup de cœur pour un récit de voyage itinérant, pourquoi pas ? Me dis-je.

## LUNDI 1 JUILLET 1991

Quand je veux :

Parti de Tourrette-sur-Loup, la première étape de 160 km me conduit à St-Sauveur-de-Tinée, en passant par le Col d'Aspremont, le Col de Braus et le Col de Turini.

Où je veux :

Je prends un bon repas à l'hôtel Relais d'Auron, je fais la rencontre d'autres cyclos, c'est super !

## MARDI 2 JUILLET

Quand je veux :

Je prends le départ à 8h, la température est idéale. Je grimpe plusieurs cols : Isola 2000, le Col de la Lombarde, le Col de Larche pour arriver à St-Paul-sur-Ubaye. Le parcours est sublime, j'en profite pour faire un reportage diapos sur mon voyage.

Où je veux :

Je fais étape à Saint-Paul chez Mr et Mme Colin. L'ambiance au gîte est chaleureuse, on me sert un copieux repas. Je suis heureux, ma journée a été formidable, total de l'étape 125 km.

## MERCREDI 3 JUILLET

Quand je veux :

Départ à 7h30, je grimpe le Col de Vars, les marmottes me regardent passer, le décor est grandiose, je prends quelques diapos. J'atteins ensuite Guillestre, Château Queyras et Brunissard (qui n'a pas fait le plein d'eau à la fontaine !).

Maintenant direction l'Izoard et il fait très chaud. J'arrive à la Casse Déserte où je fais un pique-nique et puis c'est le Col de l'Izoard (quelle beauté) où j'effectue un contrôle. J'entame ensuite la descente sur Briançon et prends la direction du Col de Montgenèvre. Hélas, un orage éclate, je passe le contrôle du col et je retourne sur mes pas car il pleut.

Où je veux :

Je fais étape dans un petit hôtel à la Vachette où le sommeil sera profond après cette journée de 115 km.

## JEUDI 4 JUILLET

Quand je veux :

Je prends le départ à 8h vers Briançon, direction Embrun ou j'effectue le tour du lac de Savines et après un pique-nique aux Demoiselles Coiffées reprendre la route pour Jausiers via Barcelonnette.

Où je veux :

Je m'arrête au Gîte d'Etape avec 8 autres cyclos. Notre groupe représente bien l'Europe et l'ambiance est conviviale. Nous reprenons des forces autour d'un excellent repas, préparé par le gérant, qui fut bien arrosé car la journée a été chaude. Je vais bien me reposer après cette journée de 120 km. Vendredi 5 juillet

Quand je veux :

Je pars à 7h30, direction Col de la Bonette. Je suis seul, c'est la liberté, j'en profite pour occuper toute la route, je suis heureux, mon 28x22 me sert bien. Le soleil brille, le cadre est grandiose et au col, altitude 2715 m, je prends la boucle de la Cime de la Bonette 2802 m et prends un repas sur l'herbe en admirant un panorama exceptionnel.

Je plonge ensuite sur Isola, puis St-Sauveur-sur-Tinée et prends la direction du Col de la Couillole. A droite Roure, sublime petit village aux ruelles en cul de sac à 12 ou 20%.

Où je veux :

J'arrive au gîte, Monsieur le Maire pointe mon carnet de route, j'effectue une visite du bourg et je prends un repas.

## **SAMEDI 6 JUILLET**

Quand je veux :

Il est 7h, je suis obligé de porter mon vélo et de marcher à pied de chaussette, les ruelles étant en très forte pente. Après le Col de la Couillole et le Col de Valberg j'arrive à St Martin d'Antraunes et déjà c'est le Col des Champs 2093 m. Il fait très chaud mais que c est beau. C'est l'heure du casse-croûte et d'une petite sieste. Après ce repos bien mérité je plonge sur Colmars où s'effectue le rituel contrôle. Je visite St André des Alpes et je rejoins ma caravane qui se trouve au camping. Je suis absolument ravi de cette étape de 125 km.

## **DIMANCHE 7 JUILLET**

La liberté est terminée, je rentre à Taurrette voir madame.

Quand je veux :

Il me reste 100 km à parcourir en passant le Barrage de Castillon, le Col de Saint-Barnabé où la route est en réfection sur 2 km, je traverse St-Auban, Gréolières, un dernier coup d'œil sur un paysage grandiose et voilà Taurrette, c'est fini.

Madame est heureuse, je suis rentré intact après 850 km et 20 cols. J'ai fait un formidable voyage plein de liberté, les étapes que j'ai voulues, pris les départs quand j'en ai eu envie.

Je referai des voyages itinérants avec un vélo fédéral, un bagage de plus ou moins 25 kilos, des plateaux 28/40/50 et une roue libre de 15 à 26.

J'oubliais, notre club nous a choisi des maillots jaune fluo qui permettent d'être vus de loin ceci est très important pour la sécurité.

René MROCRKOWSKI

Club Vélo Santé de Cambrai

# LETTRES DE GLOBE-TROTTER

Bonjour,

Curieux ce Ferchaux; il commence à envoyer sa liste des cols de l'année 90 en plein milieu de l'année, puis il réécrit en Octobre... y doit pas tourner bien rond...

Ben si, justement, autour de la terre. Enfin pour commencer, dans les Andes, ce qui est spécialement indiqué pour un cyclo-montagnard !

Parti le 9 janvier 90 de Buenos Aires, je suis descendu jusqu'en Terre de Feu (presque tout en bas... Beuh, c'est tout plat, aucun intérêt ! Et 10 fois plus monotone que la Beauce, le vent de côté permanent en prime). De là, longue remontée par le Chili, jusqu'à Santiago puis, par l'Argentine et son altiplano. J'ai dû (je n'en sais plus rien !) envoyer une liste des cols argentins à René Poty. (1)

Les argentins sont des gens très chaleureux, d'une rare hospitalité, que nous avons le plus souvent perdue en accédant à notre cher modèle américo-occidental. Je l'ai surtout appréciée, cette hospitalité, sur l'altiplano, parcouru en plein hiver avec des températures matinales de  $-15^{\circ}$  (non ce n'est pas un % de pente !). En Bolivie, population plus timide mais non moins gentille. J'ai surtout apprécié ses fêtes, quoique la boisson y coule un peu beaucoup. Mais ils ont su garder, à cette occasion, leurs coutumes, musique, danse, spectacles. Cela n'a guère contribué à améliorer ma moyenne kilométrique (et colimétrique) journalière.

Maintenant je suis de plain-pied au Pérou, qu'on dit terrible. C'est vrai que ce n'est pas précisément tranquille. Il y a 2 à 3 attaques ou explosions par jour. Mais sur l'ensemble d'un pays grand comme 2 fois et demi la France. J'ai même fait le parcours Cuzco-Ayacucho-Lima, il n'y a pas si longtemps le plus dangereux de tout le Pérou. Aujourd'hui, c'est un peu plus tranquille, bien qu'on croise des gens en armes en veux tu en voilà. Pas très rassurant. Mais le problème s'est déplacé vers la Selva (bassin amazonien), sur le nord des Andes et à Lima.

Le touriste est assez peu affecté par ce phénomène : il passe, alors que la population reste. Sur une année pleine, le risque est pour elle plus grand. Surtout que les terroristes visent surtout les responsables à tout niveau (donc, jusqu'au modeste chef de village, censé représenter l'impérialisme bourgeois... quand on voit dans quelles conditions vivent les «campesinas»-paysans dans les villages). Les étrangers ne sont concernés que s'ils sont coopérants, diplomates. Le touriste risque de se faire rançonner, à quelques bavures près... J'ai donc fait la «Gérard Teissier», cette piste passait par une vingtaine de cols de plus de 3000 ou 4000 m (et un 5059 m). Le nord des Andes, je suis contraint de laisser tomber, non tant par la présence des «senderistas» mais par la saison des pluies, rendant les pistes de montagne impraticables. Ouf ! On va se faire un peu de plat !

Suite du programme : Equateur, Colombie, Amérique centrale, Mexique, puis Los Angeles. Après, on verra. J'ai hâte de transmettre ma liste des cols du Panama !

J'avais fait un article que j'estimais amusant, sur la manière d'avoir plus de 2000 cols par des procédés honteux ou «abracadabrats». Je ne sais plus ce que j'en ai fait. Vous l'ai-je adressé ? Je joins un petit récit sur un circuit en Argentine. On parle toujours du Pérou, de la Bolivie, à l'occasion de la Colombie (qui ne compte aucun plus de 4000 m), en oubliant le Chili et l'Argentine où on peut monter à plus de 5000 m (et un col à 4895 m)

Ah ! Autre chose : je demande, exceptionnellement et temporairement, à être exempté de verser les 40 ou 50 francs annuels. En disponibilité pour deux ans, je n'ai plus de traitement et j'utilise mes économies pour mon voyage. Rassurez-vous, je me rattraperai au retour !

PS : Bonjour aux Alpes, aux Pyrénées, aux Vosges, au Jura, au Massif Central, à L'Armoricaïn et à votre famille ! Euh, pour l'adresse, c'est de mémoire... alors s'il y a erreur...

(1) Mais oui ! La liste des cols argentins nous est bien parvenue. Elle est même à la disposition des membres de la confrérie qui en feront la demande.

F. Ferchaux  
Lima 22/10/90

## MAINTENANT J'AI PEUR

Maintenant j'ai peur.

Il faut dire que j'ai monté le col des Montets et passé le col du Passet; je me suis escrimé dans l'Escrinet, j'ai bataillé au col de la Bataille et subi le calvaire au col du même nom. J'ai fait le beau au col du Joly mais galéré au Goléron.

Je me souviens avoir cancané au col du Coin, gueulé au col de la Gueulaz, hurlé à la Porte d'Urle. Par ailleurs, j'ai été ravi aux Aravis, saisi aux Saisies, bluffé au Bluffy et soulagé aux Soulages. J'ai monté le col de l'Allimas comme un escargot et le col d'Eze à l'aise. J'ai fait le coquin au col du Coquin et le chaud lapin au col de Chaud Clapier.

Maintenant j'ai peur.

Car j'ai glandé dans le Glandon, plafonné dans le col du Plafond, baissé dans le col de Besse. J'ai juré qu'on ne m'y reprendrait plus (croix de bois... ) à la Croix de Fer mais je me suis signé aux cols de la Croix. Bien sûr j'ai pris l'air au col des Aires, bien sûr j'ai pataugé au col du Marais, bien sûr j'ai voltigé au Pas du Voltigeur. Inutile de décrire ma tenue au col du Rouge Vêtu, ni mon menu au col du Haut Fromage... J'ai freiné au col du Frêne, j'ai mégoté au col du Cendrier, j'ai souffert (Oh combien !) au col des Ayes. J'avoue m'être épanché au col d'Urine  
Je suis même allé jusqu'à crever dans le Grand Pertuis  
Je me rends compte que je viens de monter mécaniquement le col de la Machine.

Maintenant j'ai peur.

Dois-je vraiment passer le col de Taillebourse (26-412, 116 m) ?

Bernard Pommel  
N°3094 de Saint Didier sous Aubenas

# L'ARDÈCHE AUX MILLE VISAGES

C'est par un beau matin du mois d'août que je décide de partir du village de Saint-Martial.

Il est 9 heures et me voici au sommet dénudé du Mont Gerbier de Jonc. Arrêt buvette à la source de la Loire qui se trouve à l'intérieur d'une ferme. Le lac d'Issarlès s'ouvre devant moi, d'un bleu azur, entouré de magnifiques conifères. Le petit village de Coucouron a fière allure et une visite s'impose. Dévalant les gorges de l'Allier, je me présente devant les premières pentes du Col de Meyrand. Le panorama circulaire me fait découvrir les massifs du Lubéron, la vallée du Rhône et le majestueux Mont Ventoux baptisé le Géant de Provence. Sur un sommet se dresse l'abbaye cistercienne de la Trappe de Notre Dame des Neiges. Quelques moines y résident encore aujourd'hui.

Descente rafraîchissante le long des gorges étroites de la Borne, du côté de Villefort. La traversée du bois de Païolive est magnifiquement caractérisée par de nombreux blocs de granit entourés de hêtres à perte de vue. Visite de Vallon Pont d'Arc avec son vieux bourg qui a su garder son charme absolu, des extraordinaires gorges de l'Ardèche de renommée internationale. Arrêt minute devant le fameux Pont d'Arc, un chef d'œuvre. Les gorges sont traversées à vive allure par les automobilistes. Heureusement, quelques cyclos attentifs s'attardent devant ce spectacle grandiose et multicolore d'une trentaine de kilomètres.

La vallée du Rhône n'a rien d'intéressant sauf le village typiquement ardéchois de Saint-Montan. C'est un enchantement avec ses petites ruelles recouvertes de galets, ses vieilles demeures en pierres martelées et très fleuries, le tout dominé par l'ancien château du 12ème siècle.

Arrêt casse-croûte devant les plus anciennes forteresses du département : les trois châteaux de Roche-maure. Petite grimpe sous l'orage vers les cols de Fontenelle, Benas et l'Escrinet. Aubenas se dresse à l'horizon, perle de l'Ardèche au cœur du Bas-Vivarais. De nombreux cols sont découverts, à ma grande satisfaction et surtout le «petit» col de la Croix Millet, très agréable montée.

Vals-les-Bains et sa source intermittente attirent de nombreux curistes. Sillonnant avec intérêt les gorges de la Volance, je passe la nuit au splendide col de Mézilhac. Le lendemain, sous un épais brouillard, je franchis les cols des Quatre Vios, Fayolle et l'Arénier.

Privas, capitale du marron glacé (merci, pas pour aujourd'hui !) Je découvre l'esplanade du Mont Toulon, le vieux pont romain et la vieille cité. Que les gens sont accueillants !

Puis la vallée de l'Eyrieux presque à sec, La Voulte et son marché abondant. Visite du Château de Pierre Gourde, magnifique forteresse située dans un cadre de verdure. Saint Péray et le château de Crussol sont très intéressants. Petite dégustation de ce «fameux petit vin blanc pétillant» dans une cave réputée de ce village. Direction Lamastre par la D533. Cette route en corniche est parsemée de cols de très faible pourcentage. La gare de Lamastre attire les visiteurs qui attendent le train touristique venant de Tournon. C'est une promenade très folklorique. Je longe les gorges de la Doux. Une visite s'impose au village de Saint-Félicien situé dans le Haut-Vivarais. C'est une charmante bourgade très fleurie. Par de petites routes tranquilles, j'accède au «village miniature ardéchois» conçu de main de maître par Monsieur Vallon, un nouveau retraité. Du col du Buisson, la route serpente jusqu'à Lalouvesc, lieu de pèlerinage de Saint-François-Régis.

Satillieu, village fortifié, est le lieu de mon hébergement. Notre Dame d'Ay est un lieu de recueillement blotti dans la vallée. Descente acrobatique vers Ozon et Sarras. Quelle fournaise le long de vallée du Rhône!

Je pénètre à l'intérieur des gorges dénudées de la Cance par une route très étroite et tortueuse longue de 19 kilomètres. Me voici dans la merveilleuse cité d'Annonay, très caractéristique, patrie des Frères Montgolfier et de Marc Seguin. Je décide de me restaurer un peu avant le «plat de résistance». Il est quinze heures aux cloches de Vanosc et j'affronte les redoutables pentes du col de la Charousse, désigné comme «col



dur» par notre ami Jacques Augendre. Au sommet, une foule de gens se permet de faire la sieste tandis que d'autres sillonnent à pied le GR7 vers le Grand Felletin.

Après une pause bien méritée, je dévale parmi les splendides sapins en direction du col des Barraques. Après 12 bornes d'ascension, je découvre le plateau de Saint-Agrève qui culmine à 1050 m. L'orage menace, il n'y a pas de temps à perdre.

Fay sur Lignon se découvre au loin. Cap sur le Mont Mézenc, point culminant de mon périple de huit jours. Le ciel est très sombre. Enfin le col de la Croix de Peccata est franchi. Le panorama est limité et la pluie fait son apparition, rien de grave. Un apiculteur récoltant me propose ses produits, c'est un vrai régal ! Aux Etables, le soleil retrouvé, je continue ma route vers le dernier col, celui de Boutières culminant à 1508 m.

Le temps de contempler le paysage de Borée et la vallée de L'Eysse vers Saint-Martial et mon aventure se termine au bout de 1 047 km effectués dans un environnement d'une multicolore beauté.

L'Ardèche : un département à découvrir.

Gérard GOMY  
A C T NIORT

# BALADE DÉDIÉE AUX SEXAGÉNAIRES... ET PLUS

Cuits au soleil ou par la pluie lavés  
Et brouettant vingt et six vingt et six,  
Mines réjouies ou bien les yeux caves,  
Parfois bien près de demander merci  
(Merci à qui ?), bien qu'à demi occis.  
Bonheur divin garde sur eux maîtrise  
Et vieux désir encore les harie (1)  
Bien qu'aient passé l'âge des coups de foudre...  
Chaque printemps, délaissant leur houri (2)  
Qui grogne un peu, mais bien les veut absoudre.

Si les voyez passer, point n'en devez  
Avoir pitié, car sont trop endurcis  
Sous les autans. Et de plus ne savez  
Quels drames anciens cachent ces calvities. (3)  
Souvent n'avaient que vieux croûtons rassis  
Au fond du sac, et bananes meurtries,  
Pommes tapées, triste 'Vache qui rit'  
Et deux ou trois biscuits tombés en poudre...  
O Vélocio, l'étrange confrérie !  
De quels péchés se voulaient-ils absoudre ?

Jeunes humains qui, d'horizons rêvez  
Pour fuir un monde en proie aux noirs soucis,  
Si illusions encore vous avez  
Jamais nul temps ne soyez les Assis.  
Vivez, aimez, soyez d'amours transis !  
Si d'aventure la bien-aimée varie  
Nature offre grâces jamais taries .  
De ton discours bonhomme n'ai que soudre ! (5)  
D'avoir piqué ces rimes, malappris ,  
Maître François te voudra-t-il absoudre ?

Prince des sots qui chair trop a nourrie (6)  
Va, coco vain, garde ta moquerie !  
As-tu l'esprit plus grand qu'un dé à coudre ?  
Mais si bêtise a de toi seigneurie,  
Ce n'est péché, veuillent les cieux t'absoudre.

Ecrit anonyme trouvé au col du Pendu (Chauvot 07-119)

## Notes :

(1) : Tourmente

(2) : Sur ce manuscrit débué et lavé, j'ai bien lu 'Houri' et non souris'. Mot à prendre au sens très figuré de 'fée du logis'.

(3) : Je pense que l'auteur a trop généralisé.

(4) : Les sportifs de tribunes ou les «Assis» de Rimbaud ? Ce brouillon apocryphe laisse tout supposer.

(5) : Aujourd'hui on dit f... mais la rime est moins bonne.

(6) : Allusion obscure à un gros homme qui criait vazipapa ou quelque chose comme ça. On a les princes du temps jadis qu'on peut, puisqu'à toute ballade il faut un prince. Merci tonton Georges !

# A BRAS RACCOURCIS

Le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite.

Voilà un des ces sacro-saints principes géométriques battus en brèche par la montagne ! Il arrive bien souvent qu'on aille plus vite en contournant un massif qu'en le traversant.

Les Andes, de la Colombie à la Terre de Feu, pas question de les contourner ! Tellement vaste qu'on y logerait l'Europe et son rideau de fer sans grand' peine. L'altiplano andin... vous viennent à l'esprit des images fulgurantes du Pérou ou de la Bolivie, pêchées sur quelques affiches, style salle d'attente des gares SNCF. Ben, pour cette fois on vous en causera de l'Argentine.

Ce pays, tout comme le Chili, a également son altiplano, moins connu et donc moins fréquenté touristiquement. Pour le traverser, il faut franchir des passages millénaires que sont les 'abras', ces ouvertures qui deviennent parfois 'cuesta' ou 'portezuelo', cachant sous ces noms anodins de redoutables grimpettes. Le noble terme de 'paso' est réservé au passage de la ligne de crêtes séparant Chili et Argentine et parfois à un simple passage frontalier, style France- Belgique.

Salta, dernière grande ville d'Argentine avant la Bolivie, à seulement 1187 m. Une chaîne de montagnes défiant le ciel, domine la campagne saltería, masquant les hauts plateaux situés au-delà. Avant mon départ, les gens d'ici m'avaient mis en garde: «Il fait un froid terrible, tout se congèle, et puis c'est le désert, vous serez tout seul et puis il y a la 'puna': le mal d'altitude, on a déjà vu des chevaux en crever et des gens cracher le sang !» Vous avez déjà vu un vélo cracher le sang, vous ?

C'est ainsi que je quittai pour deux semaines mes amis saltenos, ainsi que l'asphalte, en direction de la Quebrada de Escoipe. Une 'quebrada' ça désigne un petit canyon, mais certains sont devenus grands ! Celle-ci est impressionnante, vite grandiose avec ses pans de roches colorées, ravinés par les pluies d'été et ses sommets à l'assaut du ciel. C'est là que je passerai une première nuit, sous un ciel étoilé à côté duquel la bannière étoilée US fait un peu article en solde. C'est l'hémisphère sud et son chapelet lacté, ses trous noirs révélés par la clarté exceptionnelle de l'air. Tiens, une étoile filante ! Au matin, un cyclo au pied de la Cuesta del Obispo. 'Côte' redoutable car me voici, après quelques habiles caracoles (escargots) à 3620m. Excusez du peu. Non ce n'est pas encore l'altiplano, tout juste un plateau de moyenne montagne. Mais les habitations et la végétation ont disparu et l'eau avec. Je trouve le moyen de me fourvoyer par erreur sur une piste qui me fera aller jusqu'à la 'Abra de Isonza': c'est la route d'Amblayo, pueblo complètement enclavé dans la montagne, qu'on atteint au prix d'un vaste détour et de deux hauts cols. Un bout du monde, à seulement 40 km du goudron à vol d'oiseau...

Ce détour involontaire m'a coûté du temps, et me voici abordant la 'Recta Tin Tin' à la tombée du soir. A l'image des voies romaines, cette 'Recta' est une ligne droite tracée par les indiens en pleine montagne. Pas de mal, l'endroit s'y prête, se relevant doucement jusqu'au 'Portezuelo Tonco', toujours à 3000 m. C'est à des indiens, passant à vive allure sur les chevaux fiscaux de leur Dodge, que je quémande une eau quelque peu suspecte, mais qui me permettra de ne pas mourir de soif.

Enfin une descente sérieuse jusqu'au pueblito de Payogasta à 2400 m. Je suis dans la vallée Calchaqui, chargée d'histoire, garnie de ruines pré-incas, d'églises des conquistadors, de souvenirs encore plus lointains telle la momie de Cachi. Je remonte cette vallée jusqu'à La Poma, dernier pueblo, traversant auparavant une multitude de hameaux indiens et de paysages de roche, pâte à modeler de titans. Et des visages ! A El Rodeo, Teresa, institutrice indienne, tout sourire sous sombrero, m'accueille avec joie. Elle m'a vu passer dans le journal et me voit passer sous les yeux maintenant.

Au delà de La Poma c'est l'inconnu. La piste, route nationale, n'y est plus entretenue et les gens de Salta étaient peu enclins à me conseiller d'y aller. Saladillos, dernier feu de camp, dernière école. Surprenant ces villages-école, un peu comme en Scandinavie: les maisons sont éparpillées dans la montagne, accessibles par quelques chemins vaguement empierrés et les enfants se retrouvent à l'école du village, un village sans maire, sans commerce, mais souvent avec une église ou une chapelle.

La circulation déjà rare devient absente. Je dépasse bientôt la dernière ferme, pauvre, aux murs d'adobe (terre non cuite) au toit de paille, au sol de terre battue. Non loin, le four à pain, l'enclos pour un maigre troupeau de biquettes et les 'llamas' (lamas). Allons donc, il faut traverser deux fois le rio ! L'eau est archi-glacée et je dois me précipiter, la traversée faite, pour réchauffer les pieds partis pour l'élection du plus beau glaçon de l'année. Les deux gués suivants sont plus aisés, annonçant la prochaine montée au col. Je suis à près de 4000 m.

Les virages s'imbriquent les uns dans les autres, avec quelques superbes passages en corniche, d'où on peut admirer la chaîne de sommets flirtant avec les 6000 m et qui commence à être couverte de neige. Eh, nous sommes fin mai, soit l'équivalent de la fin novembre chez nous ! A 4200 m, apparaît la caterpillar, la machine qui permet de temps à autre, de donner à la piste et ses calamines (tôle ondulée) un air de deuxième jeunesse. C'est cette machine qui aurait besoin de cet air, donnant l'impression de croupir ici, avec ses carreaux étoilés de jets de pierres provoqués par la piste qui se défend comme elle peut. Verriez-vous une caterpillar vous passant sur le corps ? En tout cas, excellent abri pour se confectionner une polenta aux saucisses !

Et c'est reparti. Bien d'abord, poussif ensuite : à 4500 m, la piste entame une pente vertigineuse. De plus, ça fait visiblement longtemps que la machine n'est pas montée si haut, si j'en juge par l'amoncellement de cailloux. Le vent froid, fort, de face depuis hier use mes forces. Surtout la 'puna', le redoutable mal des montagnes achève de... m'achever. Le souffle court, yeux et cœur qui cherchent à sortir de leur orbite, s'essayant à une parabole artistique digne d'une fusée Ariane retournant à son point de départ après une petite escapade dans les airs.

Tout le monde descend ! Et pourtant, le terminus n'est pas encore là.

Je l'aperçois enfin au détour d'un virage, me narguant de toute sa hauteur. Encore tout ça à escalader ? Et me voilà, luttant littéralement pied à pied avec les lacets, au point que je me demande si je ne marche pas dessus. Et la neige maintenant ! Honte sur moi et sur cinq générations ! Cinq kilomètres de marche en deux heures de temps pour boucler l'ascension d'un col ! Mal de tête, mal de gorge et les feuilles de coca coincées dans un coin de la joue n'y font pas grand-chose. La 'puna' c'est la 'puna'. Et le vent ! Cette furie ! L'honneur est sauf, je me farcis la dernière ligne droite à vélo, tel pour un sprint.

Abra del Acay : 4895 m ! Plus haut que le Mont Blanc ! Et plus congelé qu'un esquimau glacé. Plus guère envie, vu l'heure de grimper pour le plaisir à plus de 5000 m, la nuit est proche. Curieux : bien que toujours déserte, la piste est excellente de ce côté-ci, moins pentue et le vent est désormais favorable. Pour l'eau, il faudra attendre plus bas. Les ruisseaux sont désormais gelés jusqu'à 4000 m. Eh bien voilà, il est passé ce col. Et dire que je m'en faisais une montagne !

San Antonio de las Cabres, 3447m : loin de la vie trépidante des 'villes du bas', ce gros bourg de mineurs est le point de ralliement de tous les commerces, tous les services de l'altiplano salteno. Notamment, présence d'un hôpital. On m'y file de quoi venir à bout d'un début d'angine qui va me durer pour le reste de la journée et une partie du lendemain. Et la 'puna' n'arrange rien, pas plus que le froid polaire entre 3 et 8 heures du matin.

Par contre dès que le soleil paraît, c'est la chaleur intense. Amis lecteurs et néanmoins cyclo-montagnards confirmés, je vais passer sous silence une semaine de randonnée dans ces montagnes. Sachez cependant que je suis allé jusqu'à Susques, où je vais présider en compagnie des 'officiels' la fiesta en l'honneur du 25 mai, jour de l'indépendance. D'autre part, il y a dans ce coin quelques 'abras' entre 4000 et 4600 m à grignoter à grandes dents servis comme sur un (petit) plateau, qu'il y a des vallées superbes aux couleurs splendides, des villages indiens à la population chaleureuse. Ça valait bien une semaine non prévue au calendrier de mon circuit.

Retour donc à San Antonio, la peau un peu plus brûlée qu'à l'ordinaire, les mains souillées de ce satané pétrole, unique moyen de se faire un peu de cuisine. A Murano, je passe la nuit en compagnie des cheminots de la gare, unique lieu habité avant le dernier col. Cette ligne de chemin de fer reliant Salta (Argentine) à Calama (Chili) voit passer des trains de minerais et surtout connaît un parcours fantastique, la voie

culminant à 4500 m et franchissant les passages difficiles à coup de 'viaductos', de 'cornisas'... Du reste, un train touristique, au nom évocateur (train de los nubes : train des nuages), unique train touristique, fait le voyage chaque semaine de Salta à San Antonio.

Je me contenterai de la piste, comme d'habitude. Avec le vent violent de dos, je ne tarde pas à atteindre La Abra de Murano, 4050 m, un nain ! Descente digne des montagnes européennes : 10, 11, 12... J'abandonne le compte, il y a tellement d'épingles à cheveux qu'on y perdrait une botte (la prochaine fois, je vous la ferai avec les aiguilles d'une chaîne de montagne, vous verrez, ce sera plus marrant). J'atteins Las Cuevas puis Santa Rosa de Tastil et les ruines d'un immense village pré-inca. Tranquillité, quiétude du lieu comparable à Olympe en Grèce. Ces pierres patinées ont vu vivre nos frères humains d'un autre temps, quasiment d'un autre espace...

Les gens de San Antonio m'avaient affirmé qu'on trouvait des commerces tout au long de la descente, bernique ! Et je me rabats sur un paysan qui me donne un morceau de pain. Je ne mourrai pas de faim ce soir. (Bon, précisons qu'il me restait de la soupe, du lait et du thé. Pas de quoi en faire un plat !).

Revenu à 2500 m dans la splendide Quebrada del Toro décorée de roches ravinées, tailladées, colorées dans presque tous les tons de l'arc-en-ciel, bref rien que de très normal par ici. Je pensais, alors, être tiré d'affaire. Que nenni ! La piste descendant tranquillement jusqu'alors, se met à faire la folle, zigzaguant dans cette large vallée caillouteuse où divague un rio suffisant pour humecter les jambes. Et sans pont, bien évidemment. En ce matin frisquet, je dois traverser une dizaine de fois ce tourbillon d'une eau froide et boueuse qui s'insinue jusqu'au pied de la roue libre, tandis que la voie ferrée passe les pieds au sec.

Ouf ! Pas fâché d'atteindre bientôt Campo Quizano, qui annonce l'agglomération de Salta. Ce petit tour sur l'altiplano aura été une bonne préparation pour me rendre en Bolivie et au Pérou. Mais si l'Argentine est moins riche en histoire que ces deux derniers pays, la beauté des sites et surtout la gentillesse, l'hospitalité de ses habitants font qu'il devient très intéressant d'aller chercher la montagne dans ce pays ou chez son voisin : le Chili. L'occasion de monter à vélo plus haut que le Mont Blanc à deux ou trois jours de route de la plaine !

Nota : En Argentine, à deux endroits on peut monter à vélo à plus de 5000 m. Depuis la Mina El Aguilar (accessible par une route revêtue depuis Tres Cruces, sur la RN9) : l'accès par la route étant contrôlé, vaut mieux passer par la bonne piste venant depuis Tres Morros via Piscuno. De El Aguilar, monter à la Veta, coronas à 4509 m puis prendre vers la droite la piste du réémetteur qui passe par un petit col. Au delà, une piste à gauche monte en lacet sur une crête. De là, une vieille piste monte encore sur la droite, jusqu'à 5010 m. Deuxième possibilité : depuis Mina Pirquitas : il faut descendre par l'ancienne route via Munayoc : du pont, à un carrefour, une piste monte abruptement jusqu'au relais de Cavalonga, à plus de 5100 m.

Frédéric FERCHAUX  
Tour du monde à vélo

# SUR LES TRACES D'EDDIUS

Comme tout un chacun, j'ai découvert naguère dans *Mes vélos...* le récit de ce qu'Eddius appelle son 'exploit' du Portet d'Aspet. Plus privilégié que ce large (?) public, j'ai bénéficié du compte-rendu que Pierre Roques, à titre amical, me fit parvenir de la journée du Xème anniversaire de ce fait mémorable, journée qui se tint l'an passé, en septembre 1990, m'a-t-on dit. Lecteur de deux journaux d'audience modeste, j'ai même lu dans le 'Maillon', le bulletin annuel de Saint-Jean-du-Gard Cyclotourisme, le poème qu'Eddius avait composé pour la commémoration de son inoubliable triomphe (1). Et quelle ne fut pas ma surprise lorsque, dans le 'Petit Cévenol' que je reçois chaque semaine, je découvris ceci, comme légende de la seule photo prise sur les lieux et sur le fait : 'De même que la BBC a négligé de conserver l'enregistrement de l'Appel du 18 juin, aucun document d'époque n'est demeuré pour fixer le souvenir de l'exploit historique d'Eddius au Portet d'Aspet.'

Lacune partiellement comblée puisque, pour le dixième anniversaire, un cliché a été pris lors de la commémoration de l'événement. Le 'Petit Cévenol' est heureux de présenter à ses lecteurs - en exclusivité mondiale - l'image d'Eddius franchissant le col entre deux haies de pompes d'honneur de supporters fanatiques (2). N'étant abonné ni au 'Monde', ni au 'Times' pas davantage au 'Daily News' ou au 'New York Herald Tribune', je n'ai pas su si là aussi on avait consacré la une à ce fait d'une si grande ampleur.

Le ver, néanmoins était dans le fruit... Je me sentais comme mis sur la touche de l'histoire : informé certes, comme tout un chacun; mais exclu de l'événement, simple spectateur anonyme et lointain, hors des lieux où se construit la mémoire des hommes, ignoré de ceux qui la forgent et la font. Le ver rongea si bien qu'il atteignit le cœur: moi aussi, je voulais Y aller; moi aussi, je voulais EN être; moi aussi, je voulais LE rencontrer. Et je me rappelai qu'une fois canonisé, saint Eddius avait promis des indulgences plénières à tous ceux qui, dévotement, l'honoreraient. Je ne suis certes pas trop inquiet pour mon salut éternel, mais sait-on jamais ? Un brin de pardon, trois bouts d'absolution, ça peut toujours servir, pour le cas où saint Pierre, au jour J, ne serait pas trop de bonne humeur... Bref, je me décidai, j'irais moi aussi au Portet d'Aspet !

Je me fis donc pèlerin et je partis pour Saint-Girons, comme tant d'autres jadis partirent pour Compostelle, humble et fervent, et n'ayant qu'un but dans l'âme : mettre mes pneus dans les traces du saint et accéder au sommet sacré de la montagne céleste. Bien entendu, j'ai connu l'angoisse des coquillards; j'ai frémi à l'avance aux dangers possibles de la route; j'ai imaginé que peut-être, une fois LA-HAUT, j'aurais comme suprême récompense le loisir de LE contempler. ET peut-être le bonheur ineffable de toucher un pan de SA tunique verte, s'il voulait condescendre à m'apparaître...

Je partis donc de Saint-Girons de grand matin pour la montagne où se produisit jadis cette sublime révélation cycliste. Ardent, brûlant des mille feux de l'enthousiasme, consumé par la foi qui en moi était incandescente, je pédalais, anxieux de tant de grandeur à portée de ce vélo. Puis, la montée se fit plus dure passé Saint-Lary, là où (je cite Pierre Roques) 'les pentes cessent d'être surnoises pour devenir franchement agressives'. La foi, dit-on soulève les montagnes... Pour soulever les cyclistes, c'est de toute évidence un peu différent: il faut qu'ils s'aident eux-mêmes, s'ils veulent que le ciel leur donne un coup de main. Je m'aidai donc, autant que je pus, sur mon braquet habituel, testé et poinçonné, reconnu définitivement d'inutilité pratique, et personnalisé au point que je ne le prête à personne lorsque je grimpe. Je m'aidai lentement, mais sûrement, remettant sans cesse sur le métier mon ouvrage cycliste : une maille à l'endroit, encore une maille à l'endroit; pour les mailles à l'envers, on attendra la descente... Je m'étais imaginé que les bornes kilométriques de la nationale 618 seraient les stations de mon Calvaire; mon esprit les avait acceptées comme telles, les élans de mon âme fervente se chargeraient de me les faire vivre au mieux...

Il n'y eut rien de tout cela. Il n'y eut point de calvaire. Ni Simon de Cyrène, ni les femmes de Jérusalem... Un bûcheron, oui, une vieille dame à Saint-Lary. Les bornes restèrent les bornes, impavides blocs de pierre nés des bonnes intentions des messieurs des Ponts-et-Chaussées. De larron, bon ou mauvais, point. Point de croix, point de gibet non plus. Mon pèlerinage, que j'avais imaginé expiatoire et initiatique, ressemblait seulement à une belle randonnée cycliste : saint Eddius, sans doute, veillait sur moi et avait chassé de mon



chemin les démons et les souffrances, pour ne me convier qu'à ses monts et merckxveilles. Le sommet devint proche...Je reconnus l'endroit où le disciple bien-aimé, Estopinus Melgorius Fulgur, balaya de rameaux de lauriers le goudron où allaient passer SES roues (3). Là-haut, pour m'avoir marqué tant de sollicitude jusqu'à me rendre aisée une ascension que j'avais cru semblable à celle du Golgotha, sans doute devait-IL m'attendre... Peut-être pour me présenter au dieu Cyclus ? Peut-être pour me faire essayer quelque VTT béni par saint Christophe ou quelque draisienne céruleenne... D'avance, j'en frissonnais.

J'arrive enfin. Je suis seul. La pancarte, solennellement accusatrice et sottement référentielle, m'attend : elle était bien seule elle aussi. Le soleil n'a pas transgressé son orbite, les cieus ne se sont pas déchirés. Ni orages, ni éclairs. Ni abomination, ni désolation dans le lieu saint. Cyclus n'était pas là, saint Eddius non plus. Il n'y a, sur le bas-côté, qu'un cantonnier. Va pour le cantonnier! Il est sympa, il me ramène sur terre. On n'entend nullement les trompettes des anges, les séraphins ne chantent pas. Au loin, un chien aboie, banalement. Je pense au 'Maillon', au 'Petit Cevenol', au 'Times'... La presse a toujours tendance à mythifier, c'est vrai. Pourtant, j'ai bien lu l'histoire du Portet d'Aspet... Pourtant Pierre Roques m'a bien dit la commémoration de l'an passé : il était même, je crois, le maître de cérémonie, le chef du protocole...

Mais aujourd'hui, rien ici ne dit l'histoire, ni le mythe, ni l'épopée. Il y a simplement une route qui monte sévèrement vers le ciel, puis qui, sans qu'on sache pourquoi, s'arrête capricieusement à 1069 mètres d'altitude pour, cabocharde, redescendre frénétiquement de l'autre côté. Il y a du soleil bien dru dans un ciel bien bleu; à tendre vers lui ses mains nues, on se brûlerait presque. Il y a de l'herbe et des arbres. Il y a l'activité discrète du quotidien de chaque jour, n'en déplaie au sieur Pléonasme. Et surtout, il y a un cycliste heureux de la simplicité qu'il rencontre...

J'avais rêvé de légende, appâté par la rumeur et les récits. J'étais parti pour Compostelle et pour l'Olympe; me voilà au Portet d'Aspet, tout bêtement... Les traces des roues d'Eddius n'ont pas marqué le goudron d'une empreinte indélébile, comme l'ont fait tant de fois les chars romains dans nos pierrailles. Le temps a effacé le mythe; les héros se sont évanouis aux brises des Pyrénées. Il me reste mon vélo et mon col - un parmi cent autres encore - il me reste une balade ordinaire réussie, exemplaire : on a rêvé de reliques et de saintes faces; on n'a rencontré qu'un cycliste qui vous ressemble comme un frère, et cela suffit.

Image sans doute du cyclotourisme vrai, où le rêve est le moteur du quotidien et du banal qui, pourtant, à leur tour, font rêver... On part vers les songes et le merveilleux; on bute sur le vrai. Et ce vrai vaut bien tout le reste puisqu'on peut rêver encore pour en faire du merveilleux...

(1) : Voici ce poème (publié dans le 'Maillon' de janvier 1991) donné ici en hommage à la confrérie des 'Cent Cols'.

Alexandre a vaincu Darius au Granique,  
César a mis à bas les murs d'Alésia  
Et Rome s'effraya des hordes d'Attila  
Tout comme au temps jadis du terrible Punique.

Le soleil d'Austerlitz s'est levé, magnifique  
Dans les champs de Wagram, superbe, il rayonna,  
Décorant Empereur, capitaine et soldat  
D'une médaille d'or éclatante et unique.

Mais tous ces chefs de guerre et toutes ces victoires,  
Ces triomphes hautains, forgés de tant de gloires,  
Ne sauraient inspirer qu'un modeste respect...

Car un jour, en ces lieux, plus grand que Bonaparte,  
Plus conquérant que Rome et plus guerrier que Sparte,  
Eddius vint régner sur le Portet d'Aspet !

- (2) Numéro du 5 janvier 1991.
- (3) Fait parfaitement authentique (NDLR).

Paul FABRE

## TREIZE À LA DOUZAINÉ

Tout le monde ne s'appelle pas Faizant ou Perpère...

Quand on est un tâcheron de l'illustration,  
On connaît chaque année l'angoisse de la feuille blanche.

**80 :** Je me souviens de la représentation d'un col en courbes de niveau que j'ai commise pour la revue N° 8, à la demande de Philippe Girardin qui travaillait alors, comme moi, à l'IGN et était déjà membre du club, lui.

**81 :** Je me souviens avoir joué la carte de la Typographie après celle de la Topographie afin d'évoquer la diversité des cols existants mais n'avoir pas eu droit pour autant à la carte du club.

**82 :** Je me souviens avoir reproduit sans autorisation un Modèle Numérique de Terrain IGN pour le N° 10, mais je ne me souviens plus de quel col il s'agissait. Tout ce que je sais, c'est que je n'avais pas mon ticket dans la confrérie.

**83 :** Je me souviens de mon «vélo portrait» sur le N° 11, tel le Grand Duduche en train de fantasmer sur son 100ème col, malheureusement encore hors de portée...

**84 :** Je me souviens du sale coup que m'a joué le Directeur de la publication l'année d'après en ne m'accordant que la 4ème de couverture. Pour la peine, je décidai de boycotter encore un peu sa compagnie !

**85 :** Je me souviens du dessin N° 13 que j'avais scandaleusement pompé sur Hergé et de ma diagonale Brest-Strasbourg, mémorable aventure dont le petit Tintin-reporter que j'étais ne ramena qu'un seul col en 1 100 km...

**86 :** Je préférerais ne pas me souvenir de cette année-là qui fit bien pâle figure après la précédente.

**87 :** Je me souviens par contre du millésime suivant avec le pictogramme géant, symbolisant le cyclo-mu-leteur en action et le bel alignement des lettres qui composaient le titre.

**88 :** Je me souviens du village de Raggal dans le Vorarlberg et de l'Arlberg Pass qui me permit d'atteindre enfin mon 100ème col avant ma 100ème couverture...

**89 :** Je me souviens évidemment de la facture vélorutionnaire du N° 17/89 qui mettait en exergue le fameux col de la Bataille, à l'altitude facilement mémorisable et des trois couleurs que nous offrit Henri Dus-seau à cette occasion.

**90 :** Je me souviens du vrai Kohl franchissant - d'Ouest en Est - un faux Kol, sans bière, qui faillit faire l'objet d'une «vélo-censure» de la part du Rédac en chef.

**91 :** Je me souviens de la double couverture en quadrichromie de l'an dernier outrageusement sponsori-sée (sauf par les CARTES IGN) qui me demanda, bien sûr, un double travail mais rapporta 100 fois la mise.

**92 :** Je me souviens enfin de ne m'être pas trop fatigué pour réaliser la couverture du N° spécial 20ème anniversaire !

Bernard BEZES

